

LE FRERE ATTIRET AU SERVICE DE K'IENT-LONG

(1739-1768)

Sa première Biographie écrite par le P. Amiot,
rééditée avec notes explicatives et commentaires historiques
par Henri BERNARD, s.j.

(Suite)

Années triomphales de K'ien-long.

Les années les plus brillantes du règne de Kien-long sont depuis 1753 jusqu'en 1760. Ces années, dont chaque mois a été marqué par quelque victoire ou par la soumission volontaire de quelque chef de horde, et où les limites de la domination tartaro-chinoise ont été portées jusqu'aux extrémités de la petite Boukharie au delà des montagnes de Badakchan⁽¹⁰²⁾, ces années, dis-je, ne feront pas moins l'admiration de la postérité par ce qu'en rapportera l'histoire que par ce que la peinture mettra sous les yeux.

(102) L'on en trouvera un résumé chez COURANT, *L'Asie centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, 1912, p. 97-128. Le récit du P. Amiot que nous rééditons a été utilisé un peu par DUBOSCQ et VAN DEN BRANDT, *Un manuscrit inédit des "Conquêtes de K'ienlong"* dans *Monumenta Serica*, t. 4, 1933, avec cette note (p. 91): "Il contient très peu de détails sur les événements qui sont le sujet de ces dessins. Cette lettre est simplement l'éloge et l'histoire de la vie du F. Attiret dont les talents et les mœurs étaient dignes d'admiration". On trouve plus de renseignements chez le P. DE MAILLA, *Histoire générale de la Chine*, t. 11, p. 358 et suiv.

D'abord [達瓦齊] *Taoua-tsi*, regardé comme usurpateur du trône des Eleuths, combattu, défait, fait prisonnier et conduit à Pékin; son arrivée à la cour, où, malgré ses disgrâces, il est reçu avec tous les honneurs dus à son rang et où, pour lui adoucir la perte du royaume dont on venait de le dépouiller, on le décore du titre de *Frierouang*, c'est-à-dire prince du premier ordre de l'empire, et où cependant, sous le spécieux prétexte du cérémonial, on le garde à vue et on le détient dans une honorable prison.

En second lieu, *Amoursana*, auquel on avait fourni des troupes pour l'aider à détrôner *Taoua-tsi*, son concurrent, déclaré lui-même rebelle pour avoir refusé de venir à la cour afin d'y recevoir, disait-on, les honneurs dont on voulait le combler; attaqué en conséquence et poursuivi jusque sur les frontières de Moscovie, où, après avoir traîné de désert en désert et de caverne en caverne une misérable vie que tant de milliers d'hommes armés cherchaient à lui ravir, il mourut de la petite vérole, abandonné de ses plus fidèles sujets, auxquels ce terrible fléau du genre humain parut encore plus redoutable que toutes les armées du vaste empire de la Chine.

En troisième lieu, le grand et le petit Hotchom, qui se disaient les légitimes successeurs d'*Amoursana*, après avoir ramassé tous les débris des troupes vaincues et fugitives, après avoir excité leur courage et ranimé la valeur d'un petit nombre de hordes de Tartares mahométans, pour tâcher, avec leur secours, d'empêcher la ruine totale d'un Etat ébranlé jusque dans ses fondements, après avoir livré des batailles, soutenu des sièges, battus par le grand nombre, chassés d'Ouché, d'Ily, d'Irguen et de Casgar, contraints de se réfugier chez le sultan de Badakchan, lequel ne voulant ni les livrer, ni empêcher les troupes impériales d'entrer dans sa ville, les laissa se défendre seuls et mourir en braves, les armes à la main.

En quatrième lieu, le cadavre du premier des Hotchom insulté; sa tête coupée, apportée en triomphe à Pékin et placée avec appareil sur une des portes intérieures du palais de l'empereur, en présence de Sa Majesté et de toute la cour. Là, exposée aux yeux de toute la terre, elle était bien moins un trophée pour les vainqueurs qu'un objet de terreur pour les vaincus; elle instruisait tous les Mantchoux, Mongols, Chinois et Tartares mahométans du triste sort qui les attendait, s'il leur arrivait jamais de faire d'inutiles efforts pour tâcher de relever un royaume qui venait d'être réuni à une des provinces de l'empire, en attendant qu'on daignât l'ériger lui-même en province particulière.

En cinquième lieu enfin, l'entrée triomphante du général *Tchaohoei* 兆惠 principal instrument des conquêtes de Sa Majesté. A la distance d'environ six lieues de la capitale, au milieu du grand chemin par où le général devait passer, on avait dressé un pavillon dans lequel on mit un autel et un trône. C'est là que l'empereur se rendit avant le lever du soleil pour y attendre, dans tout l'appareil de la majesté impériale, celui qui avait si bien mérité de l'empire. Le général, qui est censé ignorer ce qui se passe, arrive et est tout étonné de se trouver si près de Sa Majesté. Il se jette à bas de son cheval, pour aller se prosterner aux pieds de son maître. En même temps, l'empereur sort du pavillon, lui tend la main, l'empêche de se mettre à genoux et l'invite à entrer dans le pavillon afin de faire, de concert avec lui, les cérémonies respectueuses en l'honneur du ciel et en présence des esprits. Ils entrent l'un et l'autre, se prosternent devant l'autel et frappent la terre du front, suivant le rit déterminé. L'empereur se lève seul, verse du vin dans trois coupes qui sont rangées sur l'autel, les offre, en fait la libation, les remplit de nouveau de sa propre main et les présente l'une après l'autre au général qui en avale la liqueur. Après avoir vidé la dernière coupe, le général se lève à son tour et, debout à côté de Sa Majesté, il fait un court exposé de ce qui s'est passé de plus essentiel durant le cours de la guerre, comme pour avertir les ancêtres que la génération présente tâche de marcher sur leurs traces, et qu'elle n'a point dégénéré de leur valeur non plus que de leurs vertus.

Après cette cérémonie, on en commence une autre; c'est celle de la marche, lorsque l'empereur conduit lui-même son général jusqu'au plus prochain de ses palais. Les drapeaux et les étendards de toutes les couleurs et de toutes les formes, portés par des hommes à cheval vêtus de robes longues; tous les instruments de parade, qui sont d'étiquette pour le grand cérémonial, portés de même par des hommes à cheval vêtus de robes longues, précédant les uns et les autres, sont rangés de file sur deux lignes parallèles. On marche gravement au son des instruments guerriers, qui sont placés entre ces hommes à des distances égales. Viennent ensuite ceux qui représentent les différents corps de la milice, et après eux les grands officiers de la couronne, chacun dans le rang qui lui convient et avec les signes distinctifs qui leur sont propres. Quelques officiers des gardes terminent cette première division.

Après un intervalle d'une vingtaine de pas, les eunuques du palais commencent la seconde. Ils sont rangés dans le même ordre que ceux qui pré-

cèdent, et à cheval comme eux; car tout le monde est à cheval dans cette cérémonie. Parmi les eunuques, les uns portent des cassolettes d'or, dans lesquelles ils font brûler des parfums exquis, embaumant l'air; les autres tiennent à la main des vases du même métal, remplis de thé et de quelques liqueurs rafraîchissantes. Ils sont suivis par deux chœurs de musiciens, eunuques comme eux, qui, unissant leurs voix mélodieuses aux sons des instruments, célèbrent, par l'hymne de triomphe, et les victorieux et les victoires qu'ils ont remportées.

La troisième division commence par une partie des officiers des gardes; ils précèdent immédiatement l'empereur. Le général, ayant le casque en tête et revêtu de son armure, est au côté droit de Sa Majesté; le premier ministre et quelques grands de l'empire forment le cortège; l'autre partie des officiers des gardes suit et ferme la marche. Les princes de tous les ordres, les mandarins des grands tribunaux de l'empire, les chefs des tribunaux subalternes de la capitale, les lettrés et les militaires qui ont un grade au-dessus du quatrième degré, les ambassadeurs des petits souverains tributaires de la Chine que le hasard, la politique ou leurs propres affaires avaient conduits à Pékin, se tiennent à genoux sur une même ligne à l'un des côtés du grand chemin, et sont les seuls témoins du triomphe dont la majestueuse simplicité et l'ordre merveilleux surpassent toute expression. Comme les missionnaires européens sont réputés être au service de la cour, ils ont l'honneur d'être mêlés parmi les mandarins dans ces sortes de cérémonies, où il s'agit de témoigner son zèle pour la personne de l'empereur ou pour la gloire de son empire. Nous étions, par conséquent, au nombre des spectateurs et je ne dis rien ici que je n'aie vu de mes propres yeux.

Tels sont en gros les principaux événements consignés dans les fastes avec toute l'exactitude et la prolixité du détail, et mis en tableau dans leurs différentes parties, dans celles du moins qu'on a crues les plus propres à relever la gloire du conquérant ou à flatter l'amour-propre du souverain.

Tâche politique des peintres.

Pendant tout le temps qu'a duré cette guerre contre les Eleuths et les autres Tartares leurs alliés, dès que les troupes de l'empire avaient remporté quelque victoire, pris quelque ville ou soumis quelque horde, aussitôt ordre était donné aux peintres d'en faire la représentation. Ceux d'entre les principaux officiers qui avaient eu le plus de part à ce qui venait de se passer étaient choisis de préférence pour figurer en peinture, comme ils l'avaient fait dans la réalité. Mais comment peindre des modèles qui n'étaient pas présents, qu'on n'avait jamais vus et dont par

conséquent, on ne pouvait se former une idée suffisante pour les représenter, du moins à peu près? Ce qu'on aurait regardé partout ailleurs comme une chose moralement impossible, était regardé ici comme ne souffrant pas de difficulté.

Ceux qui devaient servir de modèles étaient absents; ils étaient quelquefois dans des endroits éloignés de la capitale de plus de huit cents lieues de chemin; n'importe; on les mandait à la cour et ils s'y rendaient avec cette célérité dont les seuls Tartares sont capables. Le jour même de leur arrivée, ils étaient admis en présence. L'empereur les interrogeait sur ce qu'il voulait savoir, faisait tirer leurs portraits et les renvoyait tout de suite à l'armée, pour y continuer le service comme auparavant. Tout cela se faisait de part et d'autre avec tant de précipitation que l'arrivée de ces officiers n'était souvent connue à la cour qu'après qu'ils en étaient repartis, et que les peintres n'avaient tout au plus qu'une heure ou deux de temps pour mettre sur la toile ce qui, en d'autres circonstances, leur aurait fait employer pour le moins deux ou trois jours.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que cela ne se pratiquait que par un raffinement de politique. Faire tirer les portraits de plusieurs de ceux qui s'étaient trouvés dans les différentes actions était le prétexte; la véritable intention de Sa Majesté était de se procurer l'occasion de savoir par elle-même, de la bouche de plus d'un témoin, si les relations de ses généraux ne s'écartaient pas de la vérité, ou si ses ministres ne lui en imposaient pas par des exposés tout autres que ceux qui étaient venus de l'armée. La seule crainte d'être découvert ou de se trahir soi-même retenait tout le monde dans le devoir; et l'empereur, bien instruit et instruit de tout, pouvait donner de bons ordres et les donner à propos.

Ce qui se pratiquait à l'égard des officiers des armées de Sa Majesté avait lieu, à peu près de la même manière, à l'égard de quelques prisonniers de marque que l'on avait pris en combattant, et de plusieurs chefs de hordes qui, sans vouloir combattre, avaient subi volontairement le joug. Les uns et les autres étaient conduits à Pékin ou dans quelque une des maisons impériales. On les interrogeait, ou, pour mieux dire, on les faisait parler sur les affaires de la guerre, sans qu'ils pussent soupçonner qu'il y avait là de l'affectation; on tirait leur portrait; on les mettait à portée d'être témoins de tout ce qui pouvait leur inspirer du respect pour l'empereur et de l'admiration pour la puissance dont il était environné; on les admettait au festin de cérémonie et, après les avoir comblés d'honneurs et chargés de présents,

on les renvoyait dans leur propre pays, pour y vivre à leur manière, mais sous l'autorité des officiers de l'empire.

Cette sage conduite, dans laquelle les Eleuths eurent, en général, des gages certains de la clémence et de la libéralité du grand prince dont ils étaient devenus les sujets, ne se démentit qu'envers ceux qui refusèrent opiniâtrement de se soumettre, ou qui, après avoir fait semblant de se soumettre, reprirent les armes dès qu'ils crurent pouvoir le faire avec avantage. Les terribles châtiments qu'on leur fit essuyer après les avoir vaincus achevèrent de contenir dans les bornes du devoir ceux qu'on ne pouvait y fixer par les bienfaits.

Je reviens. Tous ces portraits, faits à la hâte, étaient mis en réserve dans un lieu particulier, d'où on les tirait ensuite quand on en avait besoin pour les tableaux dans lesquels ils devaient entrer. Il arrivait souvent qu'un même peintre devait faire pour sa part trois ou quatre portraits par jour; et quand je dis par jour, il faut entendre cinq ou six heures seulement, parce que le reste du temps se passait ou en pure cérémonie, ou à attendre, ou à se transporter d'un lieu à un autre.

[*Les événements politiques de 1753-1754*]⁽¹⁰³⁾

Il y a eu en dernier lieu une révolution dans le pays du Tchong-kar [Soungar]⁽¹⁰⁴⁾, celui des souverains tartares dont les états sont bornés au midi par le Thibet, à l'est par les Tartares tributaires de la Chine, par les Kalkas et les Mongoux, à l'ouest par d'autres Tartares mahométans et vagabonds, et au nord par une partie de la Sibérie. Après la mort du dernier tchong-kar [Galdan Dzereng à la fin de 1745] un lama du sang royal [Dardja] se mit à la tête d'un puissant parti et vint à bout de se faire reconnaître au préjudice de ses concurrents et de celui en particulier qui devait naturellement occuper le trône [Dawadji].

Ce nouveau souverain, homme inquiet et turbulent, hardi d'ailleurs et enflé de ses premiers succès, voulut en tenter de nouveaux, se confiant en son habileté et en sa bonne fortune. Il trouva mauvais que les Kalkas ses voisins fussent tributaires de la Chine, et se mit en tête de se les assujettir. Il fit faire à l'Empereur la ridicule proposition de les lui céder, alléguant que c'était un droit dévolu à sa couronne, que les anciens Tchong-kar

(103) Nous intercalons ici le texte de la lettre du P. Amiot au P. de la Tour, datée du 17 octobre 1754. (*Lettres édifiantes et curieuses*, t. 4, 1777, p. 40-43). Cf. Note préliminaire de cet article.

(104) COURANT, *op. cit.*, p. 98-101; cf. *Mémoires concernant les Chinois*, t. 1, 1776, 6. 342-344.

en avaient joui, et qu'il était bien résolu d'employer toutes ses forces pour en jouir à son tour.

L'Empereur ne répondit à ses prétentions qu'en l'invitant à devenir lui-même tributaire de l'Empire, lui offrant pour l'y engager de le créer régulo du premier ordre et de le maintenir sur le trône. Le lama devenu tchong-kar sentit son orgueil offensé d'une semblable proposition. Il fit répondre qu'il était dans ses états aussi souverain que l'était l'Empereur lui-même dans les siens, qu'il ne voulait pas de son régulat, qu'il lui déclarait la guerre, et que les armes décideraient lequel des deux devait recevoir les hommages et le tribut des Kalkas.

Comme il n'était guère possible qu'il n'y eût bien des mécontents parmi les sujets de l'usurpateur, et que leur mécontentement n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater, les plus éclairés d'entre eux conclurent qu'il fallait profiter de la bonne volonté qu'ils supposaient dans l'Empereur en faveur de tous ceux qui se déclareraient les ennemis du tyran. Ils formèrent sourdement leur complot; ils se sauvent de leur patrie au nombre de dix mille, et viennent avec leurs familles et tous leurs bagages se donner à l'Empereur et le reconnaître pour leur souverain et leur maître.

L'Empereur les reçut à bras ouverts; il leur donna un emplacement dans la Tartarie chinoise où il leur permit de s'établir. Il nomma des mandarins pour veiller à ce que rien ne leur manquât, ou plus vraisemblablement pour veiller sur leur conduite. Il leur envoya de grosses sommes d'argent, des provisions de toutes sortes et en grande quantité. En un mot, il les mit en état de mener dans leur nouveau domicile une vie beaucoup plus commode qu'ils ne l'auraient fait dans leur propre pays. Il y avait parmi les transfuges quantité de gens de considération. L'Empereur leur ordonna de se rendre à Gé-hol [Jehol], lieu de la Tartarie chinoise où il va chaque année pour prendre le divertissement de la chasse, et où il a des palais presque aussi beaux que ceux qui sont aux environs de Pékin. (105)

(105) A défaut des "trente-six gravures du Palais de Jehol" que le P. l'Incarville envoyait de Pékin en 1751 à M. G. . . . (DELATOUR, *Essais sur l'architecture des Chinois*, 1803, t. 1, p. 161-162), on peut essayer de ressusciter ces splendeurs du passé avec l'ouvrage de Sven HEDIN, *Jehol City of Emperors* 1932 et surtout avec le grand album de SEKINO et TAKESHIMA, *Jehol The most glorious and monumental relics in Manchukuo* 1934.

L'intention de Sa Majesté était de les recevoir en cérémonie au nombre de ses sujets, de leur donner le grand repas déterminé par les rites pour ces sortes d'occasions, et de les décorer des mêmes dignités dont, suivant leur naissance et le rang qu'ils occupaient, ils auraient pu espérer d'être revêtus dans leur patrie s'ils avaient été en faveur.

Les nouveaux domiciliés se rendirent sans délai, avec un nombre de gens déterminé par l'Empereur, au lieu où ils avaient ordre de se transporter et, lorsque tout fut en état, l'Empereur partit lui-même de Yuen-ming-yuen [un palais d'été près de Pékin] et s'achemina vers Gé-hol, accompagné de toute sa cour, des régulo [princes de la famille impériale], des comtes et de tous les grands, à l'exception d'un petit nombre qu'il laissa à Pékin pour avoir soin des affaires pendant son absence.

C'est uniquement lorsque l'Empereur est absent que les personnes qui travaillent sous ses yeux ont un peu de liberté. Le Frère Attiret voulut profiter des commencements de la sienne pour se renouveler dans la ferveur et reprendre, dans les exercices de la retraite que nous faisons chaque année l'espace de huit ou dix jours, les forces spirituelles dont on a autant et même plus de besoin ici que partout ailleurs. Il se mit en retraite le soir du 6^e jour de la 5^e lune [25 juin 1754], fort éloigné de penser à ce qui devait arriver. Le lendemain [26 juin] vers les quatre heures du matin, le comte Té, grand échanson de l'Empereur, arriva en poste à Hai-Tien avec ordre de Sa Majesté d'emmener le Frère Attiret en Tartarie.

Ce cher Frère, comme je l'ai déjà dit, s'était rendu à Pékin [dans la résidence des Pères Français ou *Pétang*] pour y faire sa retraite; ainsi il fallût qu'on vînt ici lui intimer l'ordre qui avait été donné de le faire partir. Deux mandarins furent députés pour cela, et le comte Té attendit dans son hôtel de Hai-Tien où il voulut rester pour prendre un peu de repos. Il fallût que le Frère Attiret, qui s'était flatté d'avoir huit jours entiers à passer uniquement avec son Dieu, s'arrachât à sa solitude le lendemain même du jour qu'il y était entré, et partît sur-le-champ pour aller auprès du comte savoir au juste les intentions de Sa Majesté. Dès que le comte l'aperçut, il lui dit qu'il n'avait d'autres ordres à lui intimer que celui de partir sans délai; que l'Empereur voulait que dans trois jours au plus tard il fût auprès de sa personne; que du reste il ignorait ce qu'on voulait faire de

lui; mais qu'il était probable que Sa Majesté voulait l'occuper à tirer les portraits de quelques-uns des principaux étrangers qu'il allait recevoir en cérémonie au nombre de ses sujets. "Ne vous embarrassez de rien, ajouta le comte, voici cinquante taëls que l'Empereur m'a ordonné de vous compter; ne songez qu'à partir le plus promptement qu'il se pourra. Si nous pouvions nous mettre en marche aujourd'hui même, la chose n'en serait que mieux. J'ai ordre de fournir tout ce qui sera nécessaire pour vous et pour vos domestiques. Je vous donnerai mon propre cheval et, parmi mes habits, vous choisirez ceux qui vous iront le mieux et vous vous en servirez."

Il faut remarquer qu'il y a ici des habits de ville et des habits de voyage déterminés pour la longueur, pour la forme et pour tout l'assortiment, et qu'il serait de la dernière indécence de se montrer à la cour sous d'autres habillements que ceux des circonstances, des lieux et de la saison. Quant au cheval, le Frère Attiret en remercia le comte en lui disant que la mule qu'il montait chaque jour pour aller au palais pouvait lui servir également pour le voyage; mais il accepta les habits parce qu'il lui était impossible, aussi bien qu'à nous, d'en faire faire ce qu'il lui en fallait, dans un espace de temps aussi court. Ainsi ce cher Frère ne pensa plus qu'aux préparatifs ordinaires. Il resta dans notre maison de Hai-Tien où il employa le reste de la journée à préparer des couleurs et les autres choses de l'art, pour se prémunir en cas de besoin. Bien lui en valut, comme on le verra après, d'avoir pris ainsi ses précautions. Il nous écrivit ici deux mots pour nous dire que le lendemain il se mettrait en chemin. J'allai avec le Père Benoist pour lui dire adieu et le 8^e de la 5^e lune [27 juin] nous l'accompagnâmes avant trois heures du matin jusqu'à l'hôtel du comte où ce seigneur l'attendait pour monter à cheval.

Le 28 du même mois, nos voyageurs passèrent Nan-ting-men qui est la première bouche des montagnes, et à midi ils traversèrent la grande muraille. "Ce titre est trop simple, m'écrivit le Frère Attiret, pour une si belle chose. Je suis étonné que tant d'Européens qui l'ont vue nous aient laissé ignorer l'ouvrage immense qui la compose. C'est un des plus beaux ouvrages qu'il y ait au monde, eu égard au temps où elle a été faite et à la nation qui l'a imaginée et exécutée. Je suis bien résolu d'en faire le dessin à mon retour." Quoique bien des Missionnaires aient parlé fort au long de la grande muraille, toute ce qu'ils en disent est infiniment au-dessous de l'idée que s'en est formée le Frère Attiret. Les

artistes voient les choses d'un tout autre œil que les voyageurs ordinaires.⁽¹⁰⁶⁾

Le même jour, ils arrivèrent à Leang-kien-fang où la cour avait fait halte pour prendre quelques jours de repos⁽¹⁰⁷⁾. Le *Té-kong* (comte Té) alla rendre compte de sa mission, et il lui fut ordonné, de la part de l'Empereur, de remettre le Frère Attiret entre les mains du comte ministre ce qu'il exécuta sans délai. Celui-ci reçut notre cher Frère avec toutes les démonstrations de politesse et de bienveillance que ces messieurs savent si bien prodiguer lorsqu'ils croient se conformer aux intentions de leur maître, mais il ne lui dit point pour quelle raison il avait été mandé, il lui fit même entendre qu'il n'en savait rien. Il lui fit dresser sur-le-champ une tente au voisinage de la sienne, car le long de la route il n'y a ni hôtel ni maison pour qui que ce soit; les palais qui se trouvent de distance en distance sont seulement pour l'Empereur et ses femmes.

Comme la nuit commençait à tomber et qu'on fit les choses précipitamment, on ne leur donna point cette solidité qui est nécessaire pour prévenir les différents accidents qui peuvent arriver en cas d'orage. En effet, à peine le Frère Attiret fut-il logé que le temps, qui était déjà couvert, se déchargea par un déluge d'eau qui inonda tout le quartier. L'homme d'affaires du ministre, qui était venu pour voir par lui-même si rien ne manquait, rassura le pauvre cher Frère qui, peu accoutumé à camper à la tartare, commençait à craindre que la double toile de la tente ne vînt enfin à succomber sous le poids énorme qui commençait déjà à la faire baisser. Il lui dit qu'il pouvait être tranquille, qu'il ne fallait toucher à rien, et que l'eau s'écoulerait d'elle-même; après quoi, il se retira.

Cependant la pluie grossissait d'un moment à l'autre, et bientôt la tente chancela. Les deux domestiques de notre voyageur, aussi neufs que

(106) Le P. Amiot, dans sa lettre du 17 octobre 1754 ajoute ici: "Il serait à souhaiter que ce cher Frère voulût bien, à ses moments de loisir, nous peindre lui-même un ouvrage dont il a été si vivement frappé. Mais il n'y a pas apparence qu'il puisse le faire de sitôt, étant surchargé d'autres occupations plus importantes et indispensables pour lui."

(107) Sven HEDIN en parle dans sa courte description de la route de Pékin à Jehol (p. 9).

leur maître et non moins embarrassés que lui pour se tirer d'affaire en pareil cas, commencèrent à crier qu'on allait être accablé. Le Frère Attiret vit en effet que les colonnes ou les pieux, qui étaient fichés en terre pour tenir la tente en respect, sortaient peu à peu de leurs trous. Il court en retenir un, ordonne à un de ses domestiques de soutenir l'autre, tandis que celui qui restait irait demander du secours. Ils ne furent pas longtemps dans l'embarras; un des gens du ministre arriva tout à propos à la tête d'une douzaine d'esclaves, et dans quelque moments tout fut mis en bon état. Ainsi notre Frère en fut quitte pour la peur.

Il ne lui arriva rien de particulier le reste du voyage qu'il continua un peu plus doucement qu'il n'avait fait les premières journées. Il était à la suite de l'Empereur, et il n'allait pas plus vite que Sa Majesté. La marche du prince, telle qu'il l'envisagea alors, réveilla ses idées pittoresques, et il a avoué que s'il avait eu à peindre une armée en déroute, il s'en serait tenu à l'excellent modèle qu'il avait sous les yeux. Il ne distingua en aucune façon cette majesté, cette économie, cet ordre qui caractérisent toutes les cérémonies chinoises. Il ne vit qu'un amas confus de gens de tous les étages qui allaient et venaient, qui se pressaient à l'envi, qui se heurtaient, qui couraient, les uns pour porter des ordres, les autres pour les exécuter; ceux-ci pour chercher leurs maîtres qu'ils ne distinguaient pas dans la foule, ceux-là pour trouver leur quartier ou pour aller joindre celui de l'empereur dont ils s'étaient écartés.

• Tout ce qu'il vit lui parut tumulte, confusion, embarras. Ce n'étaient partout qu'objets piteux, lamentables et tragiques, qui lui inspirèrent la crainte, l'horreur et la compassion. C'étaient des chariots renversés qu'on tentait vainement de redresser; des chameaux étendus avec toutes leurs charges qui poussaient des cris aigus à chaque coup qu'on leur donnait pour les faire relever; des ponts abattus; des chevaux crevés; des hommes morts, mourants ou estropiés, foulés aux pieds des chevaux ou écrasés sous le poids des charrettes qui leur passaient sur le corps; des cavaliers, embarrassés parmi tout ce fracas, cherchant à se tirer de presse: telles sont les images qui, sorties de son pinceau, auraient fait un tout qu'il n'aurait jamais osé intituler *Marche de l'Empereur de la Chine*⁽¹⁰⁸⁾.

(108) Un dessin nous retrace l'ordonnance majestueuse de ce cortège.

* Il ne faut pas croire cependant que tous les voyages de l'Empereur soient dans le même goût. C'en est ici un extraordinaire, et jamais peut-être ce prince n'avait eu tant de monde à sa suite. Il voulait donner aux étrangers, qui s'étaient livrés à lui pour être admis au nombre de ses sujets, une idée de sa puissance et de sa grandeur, et faire en sorte que, si quelques-uns d'entre eux avaient fantaisie de se sauver, ils pussent, en racontant à leurs compatriotes ce qu'ils avaient vu, leur inspirer une juste crainte de l'irriter, ou les attirer sous son obéissance: artifice qui lui a parfaitement réussi car depuis peu, dix mille hommes sont encore venus se ranger sous son étendard.

Dès que le Frère fut arrivé à Géhol [2 juillet], le ministre le logea dans son propre hôtel. Il lui fit l'honneur de le visiter le soir, et il n'est sorties d'offres obligeantes qu'il ne lui fit; il lui promit, entre autres choses, qu'il lui ferait servir du maigre les jours que notre religion ne nous permet pas de manger du gras. Ce qu'il y a en cela d'infiniment gracieux de sa part, c'est que, malgré toutes les affaires dont il devait avoir la tête remplie, il voulut bien de lui-même descendre dans ce détail. Il ajouta, avant que de terminer sa visite, que l'Empereur voulait probablement faire tirer le dessin de la fête qui allait se passer, mais il ne l'en assura pas: c'était le 2 de juillet; le Frère eut à se reposer jusqu'au 4, sans savoir à quoi on voulait l'occuper.⁽¹⁰⁹⁾

Tout ce qu'après son retour il a pu me dire de Géhol, c'est qu'il est une ville à peu près du troisième ordre qui n'a proprement de beau que le palais de l'Empereur. Géhol est situé au bas d'une montagne et arrosé d'une rivière assez petite d'elle-même, mais qui grossit

(109) Le P. Amiot, dans sa *Notice nécrologique*, résuma tout ceci: "Je ne craindrai pas de vous ennuyer, dit-il, en transcrivant ici quelques lambeaux des lettres que le Frère Attiret m'écrivit autrefois de Tartarie lorsqu'il y fut appelé par l'Empereur pour y exercer son talent. Vous verrez ce que je n'oserais pas dire de moi-même sans quelque appréhension de passer près de vous pour un exagérateur: "A mon arrivée à Gebol, j'allai descendre à l'hôtel du premier ministre aux soins duquel l'Empereur m'avait confié. Je savais en général qu'on m'avait appelé pour peindre, mais j'ignorais si c'était à l'huile ou à l'eau, si c'étaient quelques grands sujets ou quelques portraits seulement. Je fis mes interrogations; on ne me répondit que par des conjectures."

de temps en temps d'une manière terrible, ou par la fonte des neiges, ou par l'abondance des pluies; elle devient alors un torrent furieux qu'aucune digue ne saurait arrêter. Il y a quelques années qu'une partie du palais fut emportée; le dommage alla à des sommes immenses, par la quantité et la qualité des meubles qui furent perdus ou gâtés.

Gehol commença à être quelque chose sous Cang-hi⁽¹¹⁰⁾; depuis lors il a été toujours en augmentant, et est devenu considérable sous cet Empereur [K'ienlong] qui y va chaque année passer quelques mois avec sa cour, et qui y a fait faire quantité de bâtiments et d'autres ouvrages qui l'embellissent, et en font un séjour fort agréable pendant les trois mois que nous avons ici de grande chaleur.⁽¹¹¹⁾

[Un mois de travaux forcés à Jehol]

Le 4 juillet, on vint à onze heures du soir intimer au Frère Attiret un ordre de l'Empereur: c'était de se rendre le lendemain au palais où le [comte Té] Té-kong lui dirait ce qu'il avait à faire⁽¹¹²⁾. Il obéit, et il

(110) Sven HEDIN, *Jehol*, p. 144-148: à partir de 1677, apparemment pour se livrer au plaisir de la chasse en été, mais en réalité aussi pour garder ainsi le contact avec les princes mongols et les surveiller plus efficacement.

(111) Sven HEDIN, *ib.*, p. 156-159, ne donne à ce sujet que de brèves indications.

(112) "Le quatrième du mois de juillet 1754, c'est-à-dire deux jour après mon arrivée, le ministre étant entré dans mon appartement pour voir par lui-même si rien n'y manquait, me dit que vraisemblablement j'aurais à peindre la *Tayen-yen* 大筵宴 (la cérémonie du grand festin) que Sa Majesté devait donner au Régulo de Tartarie, qu'on attendait incessamment. A onze heures du soir, on vint m'intimer l'ordre de me rendre au palais avant la pointe du jour; que là j'apprendrais ce que je viendrais faire. Je me rendis au lieu et au temps marqués. Le comte Te, qui était mon introducteur, me conduisit au grand jardin où l'on se préparait déjà pour la cérémonie. Il me dit que les Régulos tartares étaient arrivés pendant la nuit, et qu'aujourd'hui même l'Empereur leur donnait le festin, avec toutes sortes de splendeurs. Il ajouta que l'ordre de Sa Majesté était que j'en fisse le dessin et qu'on le lui présentât le jour même." (Extrait de lettre du F. Attiret au P. Amiot, vers le 7 juillet).

apprit que l'intention de Sa Majesté était qu'il peignît ou du moins qu'il dessinât tout ce qui se passerait dans la cérémonie qui allait avoir lieu. On lui recommanda fort de se mettre à portée de bien voir tout, afin que rien ne manquât à son dessin et que l'empereur pût être content.⁽¹¹³⁾

Un habile peintre ne serait point embarrassé d'un pareil ordre en Europe, où il est permis d'aider à la lettre et où, en gardant le vrai, il, pourrait se livrer au génie, moins en peine d'être désavoué que sûr d'être applaudi. Mais il n'en est pas ici de même: il ne faut faire que ce qu'on vous dit, et faire de point en point tout ce qu'on vous dit. Il n'y a génie qui tienne. Les plus belles lueurs doivent être étouffées dès qu'elles se montrent, si elles tendent à quelque chose qu'on ne vous a pas positivement demandé.

Toutes ces pensées dans l'esprit, et muni d'une grande provision de bonne volonté, le Frère Attire, ayant tendu toutes ses fibres, se rendit au lieu de la cérémonie, y assista jusqu'à la fin, y regarda de tous ses yeux et, malgré tout cela, il ne sut au bout à quoi se fixer. Il n'y avait que confusion dans ses idées et qu'embarras pour le choix qu'il devait en faire. Il voyait tout et il ne voyait rien. L'ordre d'aller travailler sur-le-champ lui fut donné, aussitôt la cérémonie achevée. On lui dit de la part de l'Empereur que le dessin devait en être livré le soir même au *Té-kong* pour que celui-

(113) "C'est là que je reconnus le besoin de ce qu'on reproche quelquefois aux peintres d'avoir de trop: mon imagination à la glace ne me représentait les objets que j'avais vus que dans une confusion et un chaos où je ne pouvais rien débrouiller. Enfin, aiguillonné par la nécessité, je saisis le moment de l'arrivée de l'Empereur dans le lieu du *Tayen-yen* 大筵宴; il y a dans ma composition une centaine de figures, etc...." (Même extrait de lettre). C'est la première estampe des "Conquêtes de l'Empereur de la Chine", décrite dans *Un manuscrit inédit des "Conquêtes de K'ien-long"* (éditée par DUBOSCQ et VAN DEN BRANDT, dans *Monumenta Serica*, t. 4, 1933, p. 104-105).

ci le portât à Sa Majesté qui voulait le voir.⁽¹¹⁴⁾

Il n'y avait point à reculer, et le Frère ne le sentait que trop. Il prit le chemin de l'hôtel du ministre, se retira sans bruit dans son appartement, et voulut se mettre en devoir d'exécuter ses ordres. Il tailla plusieurs crayons en homme qui cherche à gagner du temps, et rien ne lui venait encore. Enfin il saisit son point⁽¹¹⁵⁾. Ce fut le moment de l'entrée de l'Empereur au lieu de la cérémonie; point flatteur pour ce prince qu'on y voit du premier coup d'œil dans tout l'appareil de sa grandeur.

Il crayonne rapidement tout ce qui s'offre, et quelques centaines de figures⁽¹¹⁶⁾, sans compter les assortiments, se trouvent ébauchées. Le temps s'écoulait plus vite qu'il ne l'aurait voulu, et le *Té-kong* était déjà à sa porte. Il lui fallut lui livrer son ouvrage avant la nuit, ce qui ne lui coûta pas peu. Il se rendit lui-même au palais pour savoir la réponse de Sa Majesté. Elle fut des plus flatteuses. L'Empereur lui fit dire par le

(114) "Le comte Té présenta le dessin le même jour [5 juillet]; la réponse de l'Empereur fut *hen-hao* 很好 très bien. Le lendemain [6 juillet], à la pointe du jour, ordre est donné de me rendre au palais pour y peindre ceux des Mongols que l'Empereur a élevés au rang de prince du premier, deuxième, troisième et quatrième ordre, et ceux qu'il a faits comtes et grands de l'empire (Même extrait de lettre).

(115) Extrait de lettre au P. Amiot, vers le 7 juillet: "J'en ai déjà peint cinq. L'ordre est que j'en peigne deux par jour. On sait que ces Tartares ne sont pas trop patients. On craint de les ennuyer en les détenant trop longtemps dans des lieux d'où probablement ils voudraient être déjà bien loin (Sur un dessin reproduit par M. FUCHS, *Die Schlachtenbilder aus Turkestan von 1765 als Historische Quelle, Monumenta Serica* t. 4, 1939 p. 117 et planches IV et V, on ne compte pas moins de 88 noms de ces personnages en mandchou et 2 en chinois; le dessin d'assemblage n'est pas du F. Attiret)."

(116) Même extrait de lettre: "Je suis atteint d'un gros rhume, qui m'a donné quelques accès de fièvre. Malgré cela, l'ouvrage va toujours son train. Si l'Empereur ne me mène pas à la chasse, je pourrai partir dans sept ou huit jours [vers le 15 juillet], etc."

comte que tout était *hen hao*, c'est-à-dire *très bien*.⁽¹¹⁷⁾

Ce serait ici le lieu de décrire cette cérémonie, ou tout au moins d'en tracer une légère ébauche. Je le ferais avec bien du plaisir si, après avoir vu le dessin qui a été fait pour l'Empereur, et en avoir entendu l'explication de la bouche du Frère Attiret, je n'avais compris qu'à peu de chose près la cérémonie dont il est question est la même que celle qui se fit sous Cang-hi, en l'année 1691, et dont le Père Gerbillon a fait le détail dans son troisième voyage de Tartarie, que vous trouverez tout au long dans le 4^e tome de l'ouvrage du Père Du Halde.⁽¹¹⁸⁾ Ainsi, c'est à cette relation que

(117) Autre extrait de lettre au P. Amiot (vers le 1^{er} août): "Je ne suis pas de la chasse, et je ne partirai cependant pas sitôt pour Pékin: mes infirmités et les ouvrages se sont multipliés. Le 20 de la cinquième lune [9 juillet] il me prit sur le soir un cours de ventre avec des tremblements par tout le corps. Je courus toute la nuit. Le 21 [10 juillet], mon interlocuteur vint me chercher à l'ordinaire. L'état où il me trouva lui fit pitié; il prit sur lui de ne pas m'emmenner et d'aller avertir le ministre, lequel m'envoya tout de suite un des médecins de l'empereur. Je restai ce jour-là à la maison; mais le lendemain [11 juillet], il me fallut entrer et peindre deux portraits; le 23 [12 juillet], je fus obligé d'en peindre trois, le cours de ventre continuant toujours et la faiblesse étant si grande que j'avais peine à me soutenir. L'endroit où je peignais était celui où étaient les Régulos et les grands pour entendre la comédie. Ils étaient, par conséquent, toujours sur mes épaules, augmentant infiniment mes peines par leurs caresses, leurs politesses et leurs questions. Ce qui les engageait surtout à toutes ces considérations pour moi, c'est qu'ils étaient témoins de la manière honorable dont l'empereur m'envoyait chaque jour des mets de sa table: c'était toujours un mandarin en cérémonie qui me les apportait."

(118) "Le 26 [15 juillet], je fus appelé pour mettre en grand le petit dessin de *Tayen-Yen*. A peine fus-je arrivé qu'un eunuque m'apporta deux pièces de soie, de la part de l'empereur. Sa Majesté arriva elle-même peu de moments après. Elle me fit l'honneur de me demander si j'étais bien remis de ma maladie. Il fallut répondre que oui. L'empereur en s'en allant dit au comte Te que je n'étais pas bien là, et qu'il fallait me mettre dans le *Ta-tien* 大殿 (la grande salle)."

je prends la liberté de vous renvoyer. Je ne pourrais rien dire de mieux ni de plus circonstancié que ce que vous y lirez.

Le lendemain [6 juillet], le Frère s'étant mis en disposition de retoucher son dessin, fut interrompu tout à coup par un envoyé de l'Empereur qui lui intima l'ordre de se transporter au palais où Sa Majesté venait de décorer du titre de régulos, comtes et grands seigneurs onze des principaux transfuges, lesquels, ainsi que tous ceux de leur suite, furent censés dès lors membres de l'Etat et sujets du prince qui le gouverne. C'était pour faire les portraits de ces onze seigneurs qui venaient d'être constitués en dignité qu'on avait mandé le peintre.⁽¹¹⁹⁾

Un de ces portraits fut achevé ce jour-là même et montré tout de suite à l'Empereur. Il fut trouvé à merveille. Sa Majesté fit dire au Frère Attiret que, la fête devant être terminée dans l'espace de six jours, il fallait que tous les autres portraits fussent finis pour ce temps-là. Il aurait bien voulu avoir un peu de temps à lui pour pouvoir respirer, et pour laisser à une maladie qu'il venait de contracter par le changement de climat et de nourriture le loisir de se dissiper entièrement ou tout au moins de s'adoucir un peu. Il était attaqué d'un rhume de poitrine, accompagné d'un cours de ventre et d'une fièvre assez violente.⁽¹²⁰⁾

Il lui fallut, malgré cette triple incommodité qui dura quelque temps, aller chaque jour au palais, y travailler du matin au soir, dans un lieu qui était comme public puisque c'était la salle où les courtisans s'assemblaient pour attendre que la comédie et autres exercices auxquels ils devaient

(119) "Sur-le-champ il fallut débagager. Le comte m'aida lui-même à la transmigration. Peu de temps après, le *Hou-che-kié* (c'est le nom du principal eunuque de la présence) suivit avec une feuille de ce papier sur lequel l'empereur a coutume de peindre, et m'ordonna de la part de Sa Majesté de dessiner sur-le-champ un Tartare à cheval, courant après un tigre, l'arc bandé pour le tuer."

(120) "Le 29 [16 juillet], Le *Hou-che-kié* vint m'apporter l'ordre de faire le dessin de quatre *Cheou-Kuen* 手卷 (le *Cheou-Kuen* est une pièce de soie aussi fine, mais plus serrée que le *Cha* 紗, large d'environ deux pieds et d'une longueur indéterminée; on l'appelle *Cheou-Kuen*, parce qu'on la met en rouleau et qu'on la tient à la main) et d'aller au jardin avec le comte pour y choisir le site qui doit servir de fond audit *Cheou-Kuen*."

assister commençassent. "Ce qui augmentait infiniment mon mal, dit le Frère Attiret, c'est qu'ils étaient tout le jour sur mes épaules, à me faire mille interrogations, toutes disparates, et auxquelles il me fallait répondre et faire mon ouvrage en même temps." Un seul mot l'aurait délivré de tous ces importuns; mais il n'osa le dire, car il n'y avait là que régulos, comtes et les plus grands seigneurs de l'Empire. Il sentait de plus que ces seigneurs n'en agissaient ainsi que pour lui faire honneur, la plupart de leurs demandes roulant sur la France, ou sur des choses qu'ils croyaient devoir lui faire plaisir.

Cet état de contrainte, joint à un travail forcé et à ses trois maladies, eurent bientôt épuisé ses forces. Le mandarin qui faisait à son égard l'office d'introducteur avertit sérieusement le *Té-kong* de présenter une supplique à l'Empereur pour l'informer de l'état où se trouvait le Frère Attiret. Le *Té-kong* vit lui-même qu'il n'y avait pas à différer, et se hâta d'agir en conséquence. L'Empereur ordonna que son peintre se reposerait, et lui envoya un de ses médecins pour avoir soin de lui. Après un jour de repos [10 juillet], le malade se crut assez fort pour continuer son ouvrage. Il retourna au palais où il finit, pour le temps marqué, les onze portraits dont il était chargé.⁽¹²¹⁾

On dit que les Tartares, peu accoutumés à se voir reproduire ainsi, étaient émerveillés de se reconnaître sur une toile, et de se retrouver avec tous leurs agréments. Ils riaient les uns des autres lorsqu'après quelques coups de pinceau, ils apercevaient un peu de ressemblance; mais, quand elle était entière, ils étaient comme extasiés. Ils ne pouvaient guère comprendre comment cela pouvait se faire; ils ne se laissaient point de regarder la palette et le pinceau: aucune des actions du peintre ne leur échappait. Les seigneurs chinois et mandchoux qui étaient présents riaient aussi de tout leur cœur non pas des copies, mais des originaux eux-mêmes dont la figure, la contenance et toutes les façons avaient si peu de rapport avec la politesse et les manières chinoises. Il est vraisemblable que de tous ceux qui étaient là, il n'y avait que le peintre qui ne fût pas bien à son aise. Il avait à répondre à plusieurs personnes à la fois; il voulait que l'Empereur pût être content de son ouvrage, et il lui fallait saisir, comme à la volée, chaque trait qu'il voulait peindre. Eût-il même joui de toute sa santé, je ne crois pas qu'il eût été tenté de rire.

(121) Cf. plus haut note 119. Du HALDE, t. 4, 267-269 (29 mai 1691).

Cependant à mesure que quelque portrait était achevé, on le présentait à l'empereur qui l'examinait à loisir, et sur lequel il portait son jugement que des eunuques de la présence venaient tout de suite annoncer au Frère en lui rendant son tableau. Comme tous ces jugements furent flatteurs et honorables pour le peintre, auquel on disait à chaque fois *hen hao, hen-hao* 很好, 很好 c'est-à-dire *très bien, très bien*, ils lui attirèrent toutes sortes de compliments et de caresses affectées de la part de tous les grands qui s'amusaient de le voir peindre. Ce qui augmenta encore leur espèce de considération pour sa personne, c'est que chaque jour un mandarin, en habit de cérémonie, lui apportait des mets de la table de Sa Majesté et les lui livrait devant tout ce monde, ce dont la plupart se seraient estimés fort heureux s'ils avaient eu le même honneur. La chose alla si loin à cet égard que le *Té-kong* [comte Té] en conçut de la jalousie. Il ne put la dissimuler et, comme s'il eût voulu se venger de quelque tort qu'on lui eût fait, ou qu'il eût prétendu rabattre la joie qu'il s'imaginait être dans le cœur du Frère Attiret, il lui disait souvent d'un air moqueur: "Monsieur, ce n'est point ici comme à Pékin ou à Haïtien; on ne voit pas si aisément l'empereur. Je suis fâché que Sa Majesté ne vienne pas s'amuser à vous voir peindre."

Si ce courtisan avait su les véritables sentiments de celui qu'il voulait agacer, il ne lui aurait certainement pas tenu de semblables discours, car, dans le temps même que ce cher Frère était comblé de politesses et d'honneurs de la part des grands et de l'empereur lui-même, il m'écrivait à cœur ouvert: "Il me tarde bien que cet acte de comédie finisse, car, loin de la maison de Dieu, et privé des secours spirituels, j'ai de la peine à me persuader que ce soit ici la gloire de Dieu."

Après que les onze portraits eurent été achevés et approuvés de l'Empereur le peintre reçut ordre [15 juillet] de mettre en grand le dessin de la cérémonie qu'il n'avait fait d'abord qu'en petit. On lui assigna dans le palais un autre appartement, et c'était le *Té-kong* qui devait l'y conduire et l'y établir. Il paraît que ce comte ne soupçonnait en aucune façon que l'Empereur dût s'y rendre puisqu'en entrant il dit malignement en s'adressant au Frère: "Encore aujourd'hui vous ne le verrez pas; ce n'est point ici un endroit où Sa Majesté vienne." Le Frère ne répondit rien, et se disposa à faire son ouvrage. A peine l'avait-il commencé qu'un mandarin de la présence vint en cérémonie lui donner deux pièces de soie de la part de l'Empereur. Un moment après, l'Empereur entra lui-même

et, d'un air plein de bonté, il demanda au Frère s'il était bien remis de sa maladie, le vit travailler un moment, lui fit quelques questions obligeantes. Après quoi, il se retira, mais en sortant il dit au *Té-kong* que le Frère Attiret n'était pas bien là, et qu'il fallait le placer sur-le-champ dans le *Ta-tien* 大殿, c'est-à-dire dans la salle du trône. ⁽¹²²⁾

Il fallut obéir. Le comte prit lui-même une partie de l'attirail du peintre et l'aida à la transmigration pour qu'elle se fît plus promptement. Arrivés à la salle, le Frère Attiret vit venir à lui un mandarin portant, des deux mains qu'il tenait élevées au niveau des yeux, un papier d'une espèce particulière et dont l'Empereur se sert quelquefois pour peindre. Le mandarin dit au peintre en lui remettant le papier que l'intention de Sa Majesté était qu'il dessinât un seigneur tartare qu'il lui nomma, à cheval, courant après un tigre, l'arc bandé et sur le point de décocher la flèche, ajoutant que l'Empereur voulait lui-même en faire la peinture. Le Frère Attiret fit ce qu'on exigeait de lui.

Le lendemain [16 juillet] il reçut ordre de préparer quatre pièces de cette soie fine et gommée dont les Chinois se servent pour peindre à l'eau, et de se transporter ensuite au jardin pour prendre les sites et les lieux qui devaient servir de fond aux peintures qu'il allait faire pour représenter les jeux et les divertissements de la fête présente. A l'exception de la comédie et des feux d'artifice qui étaient des plus brillants, la plupart de ces jeux n'étaient que tours d'adresse, que courses de chevaux et exercices militaires. La lecture du troisième voyage du Père Gerbillon en Tartarie, dont je vous ai déjà parlé, vous en donnera une idée.

Le Frère Attiret fit de point en point tout ce qui lui était ordonné. Arrivé au jardin avec le *Té-kong* qui ne le quittait plus, il jeta sur le papier quelques-unes de ses idées, et crayonna tout ce qu'il crut pouvoir servir à son dessein. L'Empereur l'aperçut de loin, vint à lui, examina ce qu'il venait de faire, lui fit corriger ce qui n'était pas de son goût et fit ajouter ce qu'il jugea à propos. Il lui fit l'honneur de lui demander s'il n'était point fatigué, et lui recommanda surtout de marcher doucement.

(122) "Etant dans le jardin occupé à dessiner, l'empereur nous ayant vus de loin, il est venu à nous, il s'est arrêté pour voir ce que j'avais fait et m'a demandé si je n'étais point fatigué; il m'a fort recommandé de marcher doucement."

Après avoir fini, le Frère retourna au palais pour y travailler à ses dessins. Il fut deux jours entiers [19-20 juillet] sans voir Sa Majesté et sans être détourné. Il les mit à profit pour avancer son ouvrage.

Le matin du troisième jour [21 juillet] l'empereur l'honora d'une visite. Il voulut voir tout ce qui était fait, et trouva que sa personne, qui avait été dessinée à cheval dans un endroit et portée en chaise dans un autre, était dans l'une et l'autre position un peu trop renversée de l'arrière. Il voulut que ce défaut fût corrigé sur-le-champ et, pour cela, il s'assit sur son trône qui était dans le lieu même, s'y composa à sa fantaisie et se fit dessiner dans l'attitude où il était actuellement. Comme il faisait fort chaud, il eut la bonté d'ordonner au Frère d'ôter son bonnet et de s'asseoir, faveur singulière qu'il ne fait à aucun de ses sujets qui ne doivent jamais être en sa présence qu'à genoux ou debout, lors même qu'ils sont obligés de travailler (123).

Le lendemain [22 juillet], l'empereur revint au même lieu. Un eunuque tenait entre ses mains la peinture que Sa Majesté avait faite elle-même sur le dessin du Tartare à cheval dont j'ai parlé plus haut. Il la déploya devant le Frère, auquel l'Empereur ordonna de retoucher quelque chose dans l'attitude du cavalier qui est sur le point de décocher son dard. Après cette légère correction, la peinture fut remise au cabinet de Sa Majesté qui voulut y donner encore quelques coups de pinceau. Mais le soir du même jour, elle fut envoyée au Frère Attiret, avec ordre de l'achever. Il n'y restait à faire que le carquois, la queue du cheval et la botte du cavalier (124).

(123) "Le 2 de la sixième lune [21 juillet], l'empereur est venu. Il a trouvé que le dessin que j'avais fait de sa personne, soit à cheval soit porté en chaise, était trop renversé en arrière. Il s'est assis sur le trône, qui est dans la salle où je travaille, et m'a ordonné de le dessiner tel qu'il était. Comme il faisait fort chaud, il m'a permis d'ôter mon bonnet et m'a fait asseoir. Il faut remarquer qu'on est toujours à genoux quand on fait quelque chose en présence de Sa Majesté."

(124) "Le matin du troisième de la sixième lune [22 juillet], l'empereur est venu, il m'a fait voir ce qu'il avait peint sur le dessin que je lui avais fait et m'a fait corriger quelque chose dans l'attitude du Tartare qui tire la flèche. Le soir il m'a envoyé son tableau pour l'achever. Il n'y restait à faire que le carquois, la queue du cheval et la botte du cavalier."

J'oubliais de dire que l'empereur avait envoyé de grand matin demander au Frère Attiret s'il avait encore du papier de Corée, huilé et prêt à recevoir les couleurs, sans dire néanmoins ce qu'il prétendait qu'on en fit. Le Frère ayant répondu qu'il ne lui en restait plus, le *Té-kong* reçut ordre de dépêcher sur-le-champ un courrier à Haitien pour en aller demander une feuille au Frère Castiglione qui en avait de tout prêt (125).

Pendant que le courrier était en chemin, le Frère Attiret ne perdait pas son temps. Outre les dessins dont j'ai parlé, il avait encore à faire tous les portraits des principaux seigneurs qui devaient figurer dans la représentation de la cérémonie, et il fallait que tous ces portraits eussent l'approbation de Sa Majesté, ce qui n'en augmentait pas peu la difficulté. Il y en eut deux auxquels il fallut revenir plusieurs fois, l'Empereur ne les trouvant pas à son goût. Celui du comte ministre fut entièrement manqué par le trop d'envie qu'on avait qu'il ressemblât. L'Empereur voulait qu'il eût les yeux d'une certaine façon, celle apparemment qui lui plaisait le plus dans son favori, qu'il eût la tête plus ou moins avancée, qu'il fût dans telle attitude, et tout cela n'était pas l'idée du peintre qui faisait tous ses efforts pour se conformer à celle du prince. Aussi fut-il tellement dérouté par toutes ces difficultés qu'il ne put plus saisir son modèle, quelque soin qu'il se donnât pour en venir à bout. Le ministre lui en fit des reproches badins, en lui donnant à entendre néanmoins qu'il était persuadé qu'il n'y avait pas de sa faute. Tous les autres portraits furent trouvés à merveille; Sa Majesté les loua beaucoup, et par conséquent toute la cour leur prodigua des éloges.

Cependant ce n'était encore là, pour ainsi dire, que le coup d'essai du peintre. Le courrier revenait avec la toile ou, pour parler plus vrai, avec le papier préparé qu'il avait été chercher à Haitien. Dès que l'empereur eut

(125) "Le même jour, Sa Majesté m'a fait demander si j'avais encore un *yeou-ty-tsé*, toile empreinte, ou, pour mieux dire, papier de Corée avec une couche d'huile; car on se sert ici de papier de Corée qui est plus uni et plus fort que la toile." (COURANT, *Bibliothèque coréenne*, t. 1, 1894, p. XLI-XLII, décrit ce "papier de Corée"). Ma réponse fut: *mo-yeou* 莫有 (je n'en ai plus). Sur-le-champ ordre est donné au comte Te de faire partir un courrier pour aller en chercher un au *Jou-i-koan*. C'est l'endroit où les peintres travaillent dans le palais de l'empereur. Le courrier partit une heure après."

appris son retour, il se transporta à la salle où le Frère Attiret faisait son ouvrage, s'assit sur son trône et lui ordonna de le peindre en grand [28 juillet]. Le Frère n'avait pas encore eu cet honneur. Les autres portraits avaient été trouvés bons par l'Empereur et par toute sa cour, il fallait que celui-ci fût trouvé excellent. Aussi le peintre se surpassa-t-il.

Comme il fut pris à l'improvisiste, l'imagination n'en eut que plus de jeu. Il n'y eut aucun coup de pinceau qui ne portât, et la première ébauche en fut à peine faite que l'Empereur s'écria en se levant: "Cela est très bien, cela est très bien! Il y a deux heures que je suis ici, c'en est assez pour aujourd'hui." Ce que ce prince trouva de plus flatteur pour lui dans ce portrait, ce fut de s'y voir avec une grosse tête et avec l'apparence d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Il avait insinué plus d'une fois qu'il voulait être ainsi peint, car, dans tous ses portraits, il avait toujours trouvé qu'on lui avait fait la tête trop petite. On ne l'avait pas entendu à demi-mot, et on n'avait pas pris son idée; on s'était contenté d'augmenter de quelques lignes sa véritable grosseur naturelle, et on crut en avoir trop fait. Sa Majesté ne jugea pas à propos de s'expliquer alors plus clairement; il n'en a pas fait de même dans cette dernière occasion. Dans le temps même que le Frère Attiret prenait la palette et les pinceaux, un eunuque qui était vis-à-vis, portant les deux mains sur sa tête, les écarta considérablement l'une de l'autre, et montra ensuite du doigt l'empereur dont il n'était pas vu, comme s'il eût voulu dire au Frère que l'intention de Sa Majesté était qu'il lui peignît la tête fort grosse. Un autre eunuque le lui déclara en propres termes, d'un ton de voix assez haut pour que l'empereur pût l'entendre, et Sa Majesté confirma, par un signe d'approbation, ce que celui-ci venait d'avancer. Le peintre n'en voulut pas davantage; il se tint la chose pour dite, se conduisit en conséquence, et réussit à merveille dans tous les sens ⁽¹²⁶⁾.

Dès que l'empereur se fut retiré, le Frère Attiret se remit après le portrait, y ajouta tous les coups de pinceau qu'il crut nécessaires pour la

(126) Plus tard, le Frère Panzi agira de même (ADAM, *Yuan Ming Yuen*, 1936, p. 45 et suiv.). "Le 9 [28 juillet], je fis le portrait de l'empereur en grand. Tout le monde a paru satisfait. Au sortir du palais, je dis au comte qu'il me manquait des couleurs et qu'il n'y avait que le Frère Castiglione qui pût me les envoyer toutes préparées. Le comte me dit que je n'avais qu'à écrire sur-le-champ, qu'il ferait partir ma lettre par le courrier de l'empereur."

parfaite ressemblance, et employa tout son art pour le relever. Quelques jours après ⁽¹²⁷⁾, Sa Majesté l'ayant vu le trouve beaucoup plus à son goût que la première fois, en fit des compliments au peintre et le combla de caresses. L'envie d'être reproduit par les couleurs augmentait en lui à mesure qu'elles lui représentaient sa personne telle qu'il le souhaitait. Il ordonna au Frère d'aller au jardin pour y prendre l'idée du fonds d'un tableau où il voulait être peint tirant de la flèche. Après que le Frère eût crayonné son site et tout ce qu'il crut devoir servir à l'ornement de son sujet, le mandarin qui a inspection sur ces sortes d'ouvrages porta celui-ci à Sa Majesté, qui l'approuva avec éloges ⁽¹²⁸⁾.

Le refus du mandarinat

Le *Té-kong* venait d'être chargé d'une autre commission. Il devait porter au loin les ordres de Sa Majesté ⁽¹²⁹⁾. Il partit le 11 de la 6^{ème} lune [30 juillet], mais, avant son départ, il se rendit à l'hôtel du ministre pour prendre congé de lui. Comme il sortait, le Frère Attiret l'entendit et courut au-devant de lui pour lui souhaiter bon voyage. Celui-ci ne répondit à ses souhaits que par des compliments réitérés de félicitation. Le Frère ne douta en aucune façon que tous ces compliments ne tombassent sur ce qu'il avait bien réussi dans les portraits de l'empereur. Il ne répliqua à son tour.

(127) "Le 10 [29 juillet], l'empereur vit ce que j'avais fait à son portrait; il le trouva mieux que la première fois."

(128) "Je reçus l'ordre de me rendre au jardin pour choisir un site selon mon goût et d'en faire le dessin pour servir de fond à un tableau dans lequel l'empereur serait représenté s'exerçant à tirer de la flèche. Je m'y rendis. Je jetai mon idée sur le papier, et un des eunuques de la présence le porta tout de suite à l'empereur, lequel répondit: *hen-hao* 很好, très bien."

(129) "En sortant du palais, le comte mon conducteur reçut ordre de partir le lendemain pour une *Ouaitchai*, ou commission au dehors. Le 11 [30 juillet], à cinq heures du matin, il vint à l'hôtel pour prendre congé du premier ministre. Je sortis de mon appartement pour lui souhaiter un bon voyage. Dès qu'il m'aperçut: "*Ta-hy* 大喜", dit-il (je vous fais mon compliment). Je ne répondis point, ne sachant sur quoi tombait son *Ta-hy*."

que par les réponses ordinaires ⁽¹³⁰⁾. Mais quelques moments après, un mandarin inférieur l'ayant félicité à peu près dans les mêmes termes, et d'une manière qui lui parut avoir quelque chose de singulier, il eut la curiosité de lui demander quel était l'objet en particulier sur quoi tombaient ses félicitations. Le complimenteur fort étonné lui dit tout simplement qu'il se réjouissait avec lui de ce que l'empereur l'avait fait mandarin. "Moi, mandarin, reprit le Frère Attiret!" — "Oui, vous, mandarin, lui répliqua-t-on froidement. Eh quoi! toute la cour le sait, et vous n'en êtes pas encore instruit! etc"⁽¹³⁰⁾. Le pauvre Frère fut un peu consterné à cette nouvelle mais, comme il s'y était préparé de longue main, il ne pensa plus qu'aux moyens de parer le coup sans offenser l'empereur⁽¹³¹⁾.

Il travailla toute la journée à l'ordinaire comme s'il n'eût rien su de ce qui le concernait. Cependant on avait déjà dépêché un courrier au seizième régulo⁽¹³²⁾ qui était à Pékin, pour lui intimer d'avoir à inscrire le Frère

(130) "J'allai de ce pas au palais pour y continuer mon ouvrage. Un mandarin m'attendait à la porte pour m'introduire à la place du comte. Dès qu'il me vit, il courut à moi et prononça aussi le *Ta-hy* 大事. Je lui demandai sur quoi. Il me répondit que l'empereur m'avait fait mandarin." Le comte vint un moment après, je ne sais pourquoi, et il me dit la même chose. Je le priai instamment de dire à l'empereur que je ne pouvais pas recevoir de mandarinat, parce que, en me faisant religieux, j'avais renoncé aux honneurs de ce monde. Il me répondit que ce n'était pas son affaire, et que d'ailleurs il ne verrait plus l'empereur avant son départ. "Le ministre, ajouta-t-il, est chargé de cette affaire; vous pourrez lui dire vos raisons quand il intimera l'ordre de Sa Majesté." A six heures du soir, le *Tsoang-Koan* 總管, qui a soin de mes ouvrages, est venu et m'a dit en m'abordant: "Comment donc! est-ce que l'ordre de l'empereur ne vous a pas été signifié?" Je répondis à cet eunuque que je ne savais pas de quel ordre il voulait parler. "L'empereur vous a fait mandarin du titre du *Langtchoung* 郎中, dit-il. Le ministre aurait déjà dû vous le signifier; mais il le fera ce soir."

(131) Dans la lettre du P. Amiot au P. de la Tour 17 octobre 1754, il y a ici une longue digression sur l'opportunité d'accepter ou de refuser le mandarinat.

(132) *Yun-lou* 允祿 ou *Tchoan-ts'in-wang* 莊親王 né le 28 juillet 1695.

Attiret sur le tableau des mandarins qui sont sous sa direction. Le régulo divulgua sur-le-champ cette nouvelle, et c'est par son canal qu'on en fut d'abord instruit ici. C'est par la même voie qu'une nouvelle contraire, je veux dire celle qui nous apprit le refus absolu de notre cher Frère se répandit également dans Pékin (133).

Ce ne fut que vers les neuf heures du soir que le comte ministre sortit du palais. De retour à son hôtel, il fit appeler le Frère Attiret et, dès qu'il l'aperçut, il alla au-devant, lui rendit les deux mains à la manière tartare et le félicita de la manière la plus obligeante. Il lui dit ensuite de la part de l'empereur que Sa Majesté, étant satisfaite de ses services, et en particulier ayant été charmée de son portrait en grand, avait voulu lui donner des marques de sa bienveillance et de son affection; qu'elle l'avait créé mandarin du quatrième ordre et lui avait accordé toutes les prérogatives attachées à ce grade; qu'ainsi lui Frère Attiret porterait désormais toutes les marques de son degré de mandarin et jouirait des revenus qui y sont attachés.

Après que le ministre eut ainsi parlé, le Frère Attiret se jeta à ses pieds et le conjura, la larme à l'œil, de vouloir bien être son protecteur auprès de Sa Majesté⁽¹³⁴⁾. "Je suis religieux, lui dit-il, et comme tel, j'ai renoncé à tous les honneurs de ce monde; ainsi je ne saurais accepter le bienfait de l'empereur sans manquer aux devoirs les plus essentiels de mon état. Je vous prie de le représenter à Sa Majesté, et je vous conjure d'employer tout votre crédit pour qu'elle ne me force point à accepter un emploi qui me ferait passer le reste de mes jours dans l'amertume."—"Mais, reprit le ministre, le Frère Castiglione et les autres Européens qui sont mandarins du tribunal d'astronomie sont bien religieux comme vous!"—"Oui, répliqua le Frère Attiret,

(133) Dans la lettre du P. Amiot au P. de la Tour 17 octobre 1754, il y a encore une longue digression sur l'effet produit à Pékin par l'annonce de cette nomination.

(134) "A neuf heures du soir, le ministre, en arrivant à l'hôtel, me fit appeler. En m'abordant, il m'a donné le *Tahy* 大 喜 et m'a dit que l'empereur, ayant été parfaitement content de son portrait, me faisait mandarin du quatrième ordre. Je me suis jeté à ses pieds, et lui ai dit les raisons que le bon Dieu m'a suggérées pour ne pas accepter cet honneur, le priant de vouloir bien intercéder pour moi auprès de Majesté."

ils sont religieux et, s'ils sont mandarins, ce n'est que par force qu'ils le sont." — "Eh bien, répondit le ministre, vous le serez aussi par force."⁽¹³⁵⁾ Le Frère le conjura de nouveau de vouloir bien intercéder pour lui. "Cela suffit, interrompit le ministre, nous en parlerons encore demain, et si vous vous obstinez à ne vouloir absolument pas des marques d'honneur attachées au mandarinat, on vous dispensera de les porter, mais cela n'empêchera pas que vous ne jouissiez des revenus; de cette sorte, l'Empereur sera content et vous aussi; je me charge de le faire trouver bon à Sa Majesté." — "Non, Seigneur, reprit le Frère Attiret, je ne puis pas plus accepter les revenus que les honneurs, et je vous supplie d'empêcher, autant que vous le pourrez, que je ne sois contraint ni aux uns ni aux autres." — "A demain, à demain," dit le ministre en s'en allant ⁽¹³⁶⁾.

Le Frère Attiret se retira dans son appartement, où il s'en faut bien qu'il prit le repos dont il avait besoin; il passa la plus grande partie de la nuit en prières pour obtenir du Seigneur, par l'intercession de la très sainte Vierge et de saint Ignace son protecteur dont on devait célébrer la fête le lendemain, une grâce qu'il n'osait presque pas espérer des hommes. Un peu avant la pointe du jour, il entendit que le ministre allait partir pour le palais. Il alla l'attendre à sa porte, se mit à genoux devant lui et lui réitéra avec les mêmes instances les sollicitations qu'il lui avait faites la veille. Le ministre comprit que ce serait lui rendre un véritable service que de le délivrer d'une chose à laquelle il voyait bien qu'il ne se soumettrait qu'avec une extrême répugnance; il lui promit de parler efficacement à l'Empereur, et d'employer tout l'ascendant qu'il pouvait avoir sur l'esprit du monarque pour lui obtenir

(135) "Il m'a répondu comme un homme qui croyait que je ne parlais ainsi que par une espèce de formalité; mais, voyant que j'insistais, il me dit que le Frère Castiglione et quelques autres européens, religieux comme moi, étaient mandarins, et qu'ainsi je pouvais l'être comme eux. "Le Frère Castiglione, lui répondis-je, n'a reçu son mandarinat que malgré lui." Il m'interrompit en disant que je le recevrais aussi malgré moi, puisque je témoignais tant de répugnance."

(136) "Du moins, ajouta-t-il, si vous ne voulez pas être mandarin, il faut recevoir les revenus attachés au mandarinat." Je lui répondis que je ne pouvais recevoir ni revenus ni mandarinat. "Cela suffit, dit-il en me renvoyant dans mon appartement. Nous reparlerons de cela demain."

ce qu'il paraissait souhaiter avec tant d'ardeur (137).

A l'heure ordinaire, le Frère Attiret se rendit au palais pour y travailler à ses dessins ou à ses peintures. Il y fut à peine arrivé qu'il reçut ordre d'aller au jardin où l'Empereur devait faire lui-même l'exercice de la flèche. Sa Majesté l'y ayant aperçu lui dit d'un air ouvert et extrêmement gracieux: "Viens, viens, approche-toi; viens me voir tirer de la flèche et reste ici pour tout voir." Ses fils, toute la cour et tous les grands étaient présents à cette cérémonie. Après avoir tiré quelques flèches, l'empereur jeta par hasard les yeux sur le Frère Attiret, et ne lui ayant point vu sur le haut du bonnet le petit globe de verre bleu qui est la distinction du degré de mandarinat dont il l'avait honoré (138), il s'adressa au comte ministre et lui demanda s'il avait exécuté ses ordres. Le ministre, fléchissant les genoux, lui répondit qu'oui, mais que le Frère Attiret n'était pas bien aise d'être décoré d'aucun titre d'honneur. Il lui fit valoir ensuite, en homme qui veut rendre service, toutes les raisons que le Frère lui avait alléguées pour refuser le mandarinat. L'empereur ne répliqua pas un seul mot (139).

L'exercice fini, le Frère Attiret alla se remettre au travail. Le prince ne fut pas longtemps sans aller voir lui-même des peintures qu'il paraissait avoir si fort à cœur. Il examina tout avec la dernière attention, et loua le

(137) "Le lendemain, jour de Saint Ignace [de Loyola, 31 juillet], à quatre heures du matin, comme le ministre allait partir pour le palais, je l'attendis au passage et lui réitérai les prières que je lui avais faites la veille. Il me répondit que l'intention de l'empereur n'était pas de me faire de la peine; qu'il lui parlerait pour qu'il ne prît pas mon refus en mauvaise part."

(138) Voir note 130.

(139) "M'étant rendu au palais, l'empereur m'a envoyé chercher pour que je le visse tirer de l'arc. Je suis arrivé dans l'endroit quand il y arrivait aussi. M'ayant aperçu, il me dit d'un air fort gracieux: "Viens, viens; approche-toi; regarde-moi tirer de la flèche, et reste ici pour tout voir." Tous ses fils étaient présents, ainsi que les grands qui composent sa cour. Après avoir lancé quelques flèches, il m'a regardé plus attentivement et s'est aperçu que je n'avais pas sur mon bonnet la marque à laquelle on distingue les mandarins. Il a demandé au ministre s'il ne m'avait pas intimé ses ordres. Le ministre lui a répondu qu'il l'avait fait et lui a dit tout de suite les réponses que je lui avais données. L'empereur n'a répondu que par un non."

peintre sur un de ses portraits en petit qu'il trouva fort ressemblant. Il voulut néanmoins qu'il retouchât quelque chose, et demanda si cela pouvait se faire actuellement. Le Frère répondit que cela se pouvait. Alors l'empereur, s'étant assis sur son trône, lui ordonna de se mettre à son aise, de s'asseoir et d'ôter son bonnet parce qu'il faisait fort chaud. ⁽¹⁴⁰⁾ Il lui fit plusieurs questions qui avaient rapport à la peinture et, descendant ensuite dans une espèce d'entretien familial, il lui dit: "J'ai appris que tu ne voulais point être mandarin; pourquoi cela?"—"Votre Majesté en sait la raison, lui répondit le Frère Attiret, je suis religieux, et comme tel je ne puis pas jouir de ces sortes d'honneurs qui ne s'accordent pas avec mon état."—"Mais le Frère Castiglione est bien mandarin, il est cependant religieux comme toi."—"Il est vrai, dit le Frère Attiret, mais Votre Majesté sait qu'il avait plusieurs fois refusé cet honneur, et qu'il ne l'a accepté enfin que par les ordres absolus de Votre Majesté (En effet, l'Empereur avait voulu en différentes occasions élever ce cher Frère au mandarinat, et ce ne fut qu'à l'instigation de l'impératrice mère qu'il le lui fit accepter de pleine autorité) ⁽¹⁴¹⁾—"Et le Père Hallerstein ⁽¹⁴²⁾ n'est-il pas religieux, reprit l'empereur?"—"Oui, il l'est, répondit le Frère Attiret, et ce n'est que malgré lui qu'il porte les marques du degré de mandarinat auquel Votre Majesté l'a élevé; il est à la tête du

(140) "La cérémonie finie, je me suis rendu à l'endroit du palais où je peinds ordinairement. L'empereur y est venu. Je l'ai attendu à la cour, à deux genoux, pour le remercier, selon la coutume, du bienfait dont il voulait me gratifier. "Tu ne veux pas être mandarin, m'a dit l'empereur; pourquoi cela?" "Votre Majesté en sait la raison", lui ai-je répondu. Etant entré dans la salle, il a vu son portrait, l'a trouvé ressemblant, mais il a voulu y faire retoucher quelque chose et m'a demandé si cela pouvait se faire sans inconvénient. Je lui ai répondu que oui. Il s'est assis et m'a ordonné de m'asseoir et d'ôter mon bonnet pour être plus à mon aise."

(141) "Pendant que je corrigeais et retouchais ce qu'il souhaitait, il est revenu sur l'affaire du mandarinat et m'a dit: "Pourquoi ne veux-tu pas être mandarin? Le Frère Castiglione et les Européens qui sont dans le tribunal d'astronomie ne sont-ils pas religieux comme toi?" Je lui répondis que le Frère Castiglione était mandarin malgré lui et que les autres ne l'étaient que parce qu'ils étaient dans un tribunal."

(142) PFISTER, n°351, p. 753-761.

tribunal des mathématiques, il faut qu'il fasse les fonctions de sa charge..." —"Eh bien, interrompit l'Empereur, tu serais aussi dans un tribunal pour y faire les fonctions de la tienne."—"Je ne sais pas parler, ni n'entends assez bien le chinois, reprit le Frère Attiret." L'empereur parut satisfait de ces réponses, et parla d'autres choses⁽¹⁴³⁾.

Le soir du même jour, dès que le comte ministre fut de retour à son hôtel, le Frère Attiret alla lui faire ses remerciements du service qu'il lui avait rendu auprès de Sa Majesté. Le ministre le reçut très bien et lui fit mille reproches obligeants sur ce qu'il n'avait pas voulu accepter le bienfait de l'empereur. Après une courte conversation, le Frère Attiret se retira. Il fut à peine arrivé dans sa chambre que le ministre vint lui-même l'y visiter. Il lui fit l'honneur de l'entretenir près de trois quarts d'heure, avec beaucoup de familiarité, sur la religion, sur l'état religieux, et sur tous les Européens qui étaient à la cour. Il lui parla du royaume de France et lui fit connaître toute l'estime qu'il en faisait...⁽¹⁴⁴⁾.

(143) "Eh bien, répliqua l'empereur, tu seras aussi dans un tribunal."—"Je ne sais pas assez de chinois, lui ai-je dit, pour pouvoir parler et me faire entendre, non plus que pour entendre les autres." Il a paru satisfait et a parlé d'autre chose. Ainsi, grâce à Dieu, à la Sainte Vierge et à notre saint patriarche mon protecteur saint Ignace, l'affaire est finie. Je ne dirai pas ce que j'ai souffert pendant le temps de cette négociation."

(144) "De retour à l'hôtel, j'ai été remercier le ministre, qui m'avait fait les reproches les plus obligeants sur ce que je n'avais pas voulu accepter le bienfait de l'empereur. Après que je me fusse retiré dans mon appartement, le ministre y vint et, avec une bonté qui me remplit de confusion, il me dit les choses les plus gracieuses; il s'entretint familièrement avec moi pendant près d'une heure de temps; il me parla de la religion, sur laquelle il me fit quantité de questions aussi bien que sur l'état religieux; il me parla aussi du royaume de France, des Européens qui sont à la cour, etc. Il me tarde bien que cette comédie finisse. J'ai peine à croire que la gloire de Dieu se trouve dans ce que je fais ici; éloigné de la maison du Seigneur, sans secours spirituels, livré à moi-même, quels sujets de crainte ne dois-je pas avoir?" L'on voit par ces mots que cette lettre du F. Attiret a été écrite sur le coup même des événements, donc le 1^{er} août ou peu après.

[Autres travaux et retour à Pékin]

Après le dénouement de l'affaire du mandarinat, le Frère Attiret fut un peu plus tranquille qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Il continua à peindre ou à dessiner suivant les ordres qu'il recevait de l'Empereur, qu'il voyait presque tous les jours. Le ministre qui était devenu son mentor depuis l'absence du *Té-kong*, trouva qu'il n'était pas assez décemment vêtu pour paraître ainsi devant Sa Majesté; il lui donna deux de ses propres habits en lui faisant des excuses parce qu'ils n'étaient pas neufs. "Je sais, lui dit-il, que vous êtes parti précipitamment, et que vous n'avez pas eu le loisir de vous équiper comme il convenait. Il est de la décence néanmoins que vous soyez un peu plus proprement. Les habits que vous portez paraissent un peu trop usés. Du reste, n'ayez point de répugnance à porter ceux que je vous offre; je ne les ai mis que peu de jours, et personne autre que moi ne s'en est servi". L'attention de ce seigneur pour le Frère Attiret est en partie l'effet de sa bonne éducation, et des bons sentiments que tous ceux de sa famille, comme je l'ai déjà remarqué, ont eu de tout temps pour les Français, depuis notre établissement à Pékin.

Quoique le Frère Attiret ne jouît pas alors d'une fort bonne santé, il était obligé néanmoins de peindre du matin au soir sans se procurer d'autre repos que celui des repas et de la nuit; encore était-il obligé de prendre souvent sur son sommeil pour combiner à part soi les différents arrangements de ses dessins et de ses peintures. Il ne fut en Tartarie qu'une cinquantaine de jours [jusque vers le 20 août], parmi lesquels quarante seulement furent employés à l'ouvrage, et durant, ce court espace de temps il fit vingt-deux portraits à l'huile, quatre grands dessins, tant de la cérémonie que des autres exercices, et quantité d'autres choses dont chacune en particulier aurait, dans des circonstances plus favorables, demandé un ou plusieurs jours de travail. Aussi fut-il si accablé et si abattu qu'il était méconnaissable à son retour. Nous le vîmes venir maigre, pâle, le dos courbé, et ne marchant qu'avec beaucoup de difficulté et de peine. Il avait contracté, tant par la fatigue de Gehol que par celle du voyage, une espèce de sciaticque

qui l'obligea de garder la chambre plus de quinze jours, après son arrivée ici⁽¹⁴⁵⁾.

Il faut être à la Chine, et y être pour la gloire de Dieu, pour venir à bout d'exécuter tout ce qu'on y fait. Ceux, parmi nos habiles artistes d'Europe, qui ont des fantaisies et qui ne veulent travailler qu'en leur manière et dans le temps qui leur plaît, devraient venir passer ici quelque temps. Ils seraient, à coup sûr, guéris radicalement de tous leurs caprices,

(145) La lettre du P. Amiot au P. de la Tour (17 octobre 1754) ajoute de nombreux développements sur la France en Chine, entre autres: "Je pense que ce qui contribue le plus à leur donner [aux Chinois] une si grande idée de notre royaume, c'est que la plupart des machines, des instruments, des bijoux et autres choses curieuses qui sont dans les magasins de l'Empereur, ou qui embellissent ses appartements, sont aux armes de France, ou marqués au nom de quelque ouvrier français. "Ceci est encore de notre royaume", disait naïvement un des élèves du Frère Attiret en regardant le couteau de parade de l'Empereur, que ce cher Frère avait ordre de peindre dans son état réel et avec toutes ses dimensions; ce Chinois connut que la lame de ce couteau avait été faite en France, à l'empreinte de plusieurs fleurs de lys qu'il y remarqua. Les fleurs de lys sont ici connues de tout le monde, elles brillent partout. On les voit dans l'enceinte de notre église, sur nos calices, sur nos chasubles, sur nos croix et sur tous nos ornements d'autel. Elles sont dans notre maison sur la plupart de nos livres et de nos instruments, sur nos horloges, sur nos girouettes et presque à tous les coins de nos bâtiments. Elles se trouvent au dehors, chez les grands, dans la plupart des choses curieuses dont ils sont possesseurs. Elles sont chez le prince, et en si grande quantité que je crois pouvoir dire sans exagération que les armes de France se trouvent aussi multipliées dans le palais de l'Empereur de la Chine qu'elles peuvent l'être au Louvre ou à Versailles."

après quelques mois de noviciat à la cour de Pékin.⁽¹⁴⁶⁾

Quelques grands ouvrages (146 bis)

Mais je ne dois vous parler ici que du Frère Attiret. L'énumération que je vous ai déjà faite de quelques-uns de ses tableaux ne regarde, pour ainsi dire, que ses hors-d'œuvre. Pour vous parler de ses grands ouvrages, il faudrait rappeler le souvenir de ses magnifiques peintures qui sont dé-

(146) Lettre du P. Amiot au P. de la Tour 17 octobre 1754: "Mais, grâce au Seigneur, le repos lui rendit ses forces, et il se porte fort bien aujourd'hui. Il doit faire dans peu le même voyage, parce que l'Empereur fera la même cérémonie à l'égard des nouveaux transfuges qui sont à peu près au nombre de dix mille [ceux d'Amoursana qui vinrent à Pékin en décembre 1754: Sven HEDIN, *Jehol*, p. , en dit quelque chose]. Il y a apparence qu'il fera les choses plus à l'aise que la première fois parce que le Père Sichelbart [PFISTER, n°383, p. 330-333] et le Frère Castiglione, peintres comme lui, doivent l'accompagner; d'ailleurs il est très probable que les trois peintres n'ont été appelés que pour tirer les portraits des principaux d'entre les nouveaux venus, tout le reste ayant déjà été peint par le Frère Attiret." Peut-être le concours du Frère Attiret fut-il aussi demandé pour les panneaux décoratifs qui ont été exécutés sur les victoires de 1755-1756 (et non 1766, comme le démontre PELLISOT dans le *T'oung Pao*, t. 25, 1928, p. 131).

(146 bis) Dans la *Notice nécrologique* que nous avons abandonnée pour suivre la lettre plus détaillée du P. Amiot au P. de la Tour, la conclusion est un peu autrement tournée: "Voilà, Monsieur, de petites particularités qui ne méritaient pas peut-être de vous être communiquées. Si elles n'ont rien de piquant pour votre curiosité, elles serviront du moins à vous faire connaître le fond du caractère du cher Frère Attiret, son mépris pour le monde et son attachement inviolable aux devoirs les plus pénibles de son état. Elles contribueront aussi à vous faire concevoir des idées justes sur la manière dont les missionnaires vivent ici; car ce qui arrive aux peintres pour leur art, arrive à tous les autres dans l'exercice de leurs fonctions, et vous en conclurez qu'il faut être à la Chine et y être venu par des motifs tels que ceux qui nous ont engagés à passer les mers, pour faire ce qu'on y fait et de la manière dont on l'y fait."

posées dans le palais de l'empereur, où il n'est permis à personne de les aller voir, si ce n'est à ceux qui en auraient commission expresse ou qui, mandés pour autre chose, se trouveraient à portée de satisfaire leur curiosité. J'ai eu occasion d'en voir quelques-unes. Je vais vous dire un mot de celles qui m'ont le plus frappé.

La première est au plafond, représentant le *Temple de la gloire*, non pas de cette gloire qui s'acquiert en prenant ou en renversant des villes, en détruisant ou en subjuguant les hommes, mais de celle qui résulte des différents services qu'on rend au genre humain, en lui procurant de quoi satisfaire à ses besoins, pourvoir à sa sûreté, augmenter son bien-être et multiplier ses plaisirs. Je l'appellerais volontiers le temple des arts, puisqu'en effet ce sont les différents arts [...qui y sont représentés, mais je dois conserver(?)] une dénomination que l'artiste a cru devoir lui donner (147).

Le deuxième est un tableau d'environ cinq pieds de haut sur trois et demi de large. Il représente une *Dame qui vient d'achever sa toilette*.⁽¹⁴⁸⁾ Quelques suivantes sont encore autour d'elle. Elle est debout devant un miroir, portant une main sur sa tête pour y ajuster une fleur qui apparemment n'était pas placée à son gré. Le miroir est ce qui surprend le plus dans ce tableau. On le prendrait pour un miroir véritable, dans lequel on reconnaît tout ce qui, dans l'appartement, est à portée d'y être représenté. L'illusion est parfaite; l'art ne saurait aller plus loin.

Quatre autres tableaux, représentant les quatre saisons, achèveront cette liste. Le *Printemps* s'annonce par un paysage d'arbres à fleurs, tels

(147) PELLiot, dans le *T'oung Pao*, t. 20, 1921, p. 255-256: "Le *Tseu-koang-ko* 紫光閣 est un bâtiment bien connu, situé dans la partie occidentale des jardins du palais impérial de Pékin; c'est là que se donnaient les audiences des princes tributaires.... Après la fin de la campagne de 1759, K'ien-long ordonna d'y peindre les portraits de deux séries de cinquante généraux qui s'y étaient distingués.... Le Frère Attiret dut avoir, directement ou indirectement, une large part dans l'exécution." "Je l'ai visité deux fois, écrit encore PELLiot (*ib.*, p. 271 note 2), mais n'ai vu aucune salle où se trouvaient des portraits de généraux ou des tableaux de bataille."

(148) On songerait à *Hsiang-fei*, la "Princesse parfumée", arrivée à Pékin le 13 avril 1760, dont le portrait, exécuté par le P. Castiglione, est célèbre.

que la Chine en produit des plus agréables; quelques femmes jouissent du beau spectacle de ces arbres déjà tout fleuris, tandis que d'autres en coupent quelques rameaux. *L'Été* fait voir un étang couvert en partie de nénufars, dont plusieurs sont en fleur, d'autres en boutons et le reste n'offrant encore que le vert de ses feuilles. Au milieu de l'étang est une petite nacelle dans laquelle il y a une dame et deux suivantes. La dame est assise; une des suivantes lui présente une fleur de nénufar, qu'elle vient de cueillir; l'autre pousse la nacelle au moyen d'un aviron, à la manière chinoise, c'est-à-dire en appuyant fortement l'aviron contre le fond de l'étang. *L'Automne* représente une mère de famille assise à côté d'une treille, ayant autour d'elle plusieurs petits enfants; un de ces enfants tient d'une main une grappe de raisins, et de l'autre il en porte un grain dans sa bouche; la mère donne une grappe au second de ses enfants et en montre une autre au troisième pour le faire venir à elle; le petit mutin, comme s'il était fâché de n'avoir pas été servi aussi tôt que ses frères, ne se presse pas d'aller chercher sa part, qu'il regarde cependant avec des yeux qui dénotent qu'il voudrait déjà la tenir. Plus loin est la gouvernante qui, d'une main, tient encore le cep dont elle vient de cueillir le raisin qu'elle présente de l'autre à une femme placée derrière elle. On se figure aisément les attitudes variées de ces différents personnages. *L'Hiver* offre un appartement meublé à la chinoise. Au milieu est une grande bassine, dans laquelle il y a des charbons ardents. Un jeune enfant, accroupi auprès du brasier, s'amuse à remuer les cendres avec un bâtonnet qu'il tient à la main; la mère est assise sur un fauteuil, plus occupée de son fils qu'elle voit badiner auprès du feu, que de la tasse de thé qu'elle boit, elle a les yeux fixés sur lui. Une servante est debout devant elle, tenant le petit bandège sur lequel elle a apporté le thé. Elle a la tête un peu penchée sur l'épaule et tournée du côté de l'enfant, qu'elle semble avertir d'être en garde contre la brûlure. Un autre enfant, avec son petit habit fourré, va d'un des coins de la chambre pour aller prendre auprès de sa mère sa part du bonbon qu'il voit sur le bandège.⁽¹⁴⁹⁾

(149) M. FERGUSON, *Painters among Catholic Missionaries and their helpers in Peking* (dans *Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society* t. 65, 1934, p. 30), signale un Album de dix chevaux, mais cet Album n'a jamais été retrouvé jusqu'à présent.

Epreuves de santé

Je crois, Monsieur, vous avoir déjà dit que les peintres qui travaillent pour l'empereur ne sont pas toujours tout à fait libres, non seulement dans le choix, mais même dans l'ordonnance des sujets. Ils ne peignent rien qui n'ait eu auparavant l'approbation de Sa Majesté, et Sa Majesté fait retrancher et ajouter tout ce qu'elle juge à propos dans le dessin qu'on lui présente; l'imagination de l'artiste est souvent enchaînée, mais le goût du prince est toujours satisfait, et c'est ce qu'on se propose. Cette gêne, qu'on peut mieux sentir qu'exprimer, jointe à toutes les autres, ferait un vrai esclave de celui qui ne serait qu'artiste; elle cause une espèce de martyre à celui qui sacrifie tout autre intérêt à celui de notre sainte religion. Tel a été le cher Frère Attiret.

Ce que je vous ai dit de lui jusqu'ici suffit, ce me semble, pour vous convaincre. Je vous l'ai montré dans quelques-unes des circonstances pénibles de sa vie; vous l'avez vu contrarier ses inclinations, renverser ses idées, vaquer à un travail forcé, se roidir contre les infirmités et ne pas discontinuer ses occupations dans le temps critique d'une maladie sérieuse. Il n'en fallait pas tant pour ruiner la santé la plus robuste. Aussi, quoique celle dont la nature l'avait pourvu fût assez forte pour pouvoir être mise aux plus rudes épreuves, elle s'affaiblit insensiblement, et le livra, les cinq ou six dernières années de sa vie [1762-1768], à une foule de petits maux douloureux et fréquents qui, pour n'être pas de nature à trancher par eux-mêmes le fil de ses jours, n'en étaient pas moins cruels. Sa parfaite résignation aux ordres de la Providence lui adoucissait tout. Il souffrait, mais il souffrait avec patience, mais en souffrant il rendait grâce au souverain Maître de ce qu'il daignait le purifier en ce monde pour le rendre plus tôt participant de sa gloire dans l'autre; il souffrait, mais, pour n'être pas obligé de s'absenter trop souvent ou trop longtemps du palais, il souffrait en silence sans qu'on pût même soupçonner qu'il souffrait.⁽¹⁵⁰⁾ Ce

(150) Le 21 mai 1766, le Père Benoist alla rendre visite au Comte ministre "avec le Frère Attiret qui dirigeait alors des peintures pour l'ornement de ses Palais" (*T'oung Pao*, t. 18, 1917, p. 309).

ne fut que vers le milieu de juin de l'année dernière [1767] qu'il céda enfin à la nécessité de discontinuer tout travail.⁽¹⁵¹⁾

Il se mit entre les mains des médecins, qui n'oublièrent rien pour tâcher d'opérer sa guérison, mais qui, avec tout leur art, ne purent que prolonger la vie de quelques mois. Son estomac ne faisait presque plus de fonctions; une diarrhée opiniâtre l'affaiblissait de jour en jour; une fièvre lente le consumait peu à peu. Il sentit que sa dernière heure approchait et il la vit venir sans regret, j'oserais presque dire avec joie. Ehl quelle chaîne aurait pu l'attacher encore en ce monde? Il les avait toutes rompues en quittant le siècle pour embrasser l'état religieux, en s'expatriant volontairement pour venir concourir à étendre la foi dans un pays où règne l'idolâtrie. Sa conduite semblait lui promettre le plus heureux avenir; elle était du moins un des fondements de son espérance, parce qu'il était sans remords. Il envisagea d'un œil tranquille le passage du temps à l'éternité; sans crainte, parce que, s'il n'avait pas toujours bien fait, il avait toujours cru bien faire; il s'en remettait entièrement, pour les fautes d'ignorance ou de fragilité, à la bonté de Celui qu'il savait devoir juger les justices mêmes. Mais, par un renouvellement de ferveur qui avait sa source dans la foi vive dont il avait toujours été animé, il se disposa à aller paraître devant un juge qui, comme j'ai tout lieu de le croire, n'avait que des récompenses à lui donner.

(151) "Dans sa dernière maladie, je lui faisais souvent compagnie. Il me dit un jour: "Savez-vous ce qui m'occupe quand je passe dans ces grandes rues de Pékin, à travers ce peuple immense qu'on peut à peine percer? Je vous avouerai ingénument que cette pensée ne peut pas sortir de ma tête: Tu es presque le seul ici qui connaisse le vrai Dieu; combien dans tout ce monde n'ont pas le même bonheur! qu'as-tu fait pour attirer sur toi les bontés du Seigneur? Ensuite il se livrait aux sentiments de la plus vive et de la plus tendre reconnaissance." (Le P. Bourgeois à Madame de, 15 octobre 1769, *Lettres édifiantes*, 1819, t. 13, p. 221).

Mort et enterrement; éloge posthume

Enfin, muni des sacrements de l'Eglise, soumis d'esprit et de cœur à tout ce que le souverain Maître voudrait bien ordonner, le Frère Attiret expira doucement, le 8 décembre 1768, jour où l'on célèbre l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge à laquelle, depuis sa plus tendre enfance, il avait toujours eu une très particulière et très tendre dévotion.⁽¹⁵²⁾ Il était âgé de 66 ans et quelques mois, étant né le 31 juillet 1702.⁽¹⁵³⁾

La nouvelle de sa mort ne tarda pas à pénétrer jusqu'au palais. L'empereur daigna se ressouvenir de ses anciens services et fit donner 200 taëls, ou onces d'argent, c'est-à-dire 1500 livres de notre monnaie, pour aider aux frais de ses obsèques. Cette somme nous fut apportée par ses ordres, et ce fut un des mandarins du dedans qui eut cette commission. Le cinquième régulo, frère unique de Sa Majesté, fit encore plus d'honneur à la mémoire de notre cher défunt: il envoya son fils aîné s'informer lui-même de quelques particularités de sa mort et du jour auquel on ferait la cérémonie de son enterrement; et, quand ce jour fut arrivé, il dépêcha un de ses principaux eunuques pour venir pleurer en son nom devant le cercueil et pour accompagner le corps jusqu'au lieu de sa sépulture. Sensibles, autant que nous devons l'être, aux bontés dont ce grand prince voulait bien nous honorer, nous priâmes son envoyé de se dispenser d'un

(152) "Sur le point de mourir, il s'écria tout à coup, avec un saint transport: "Ah! la belle dévotion, et qu'on l'enseignait bien dans les noviciats de la Compagnie!" Il parlait de la dévotion à la Sainte Vierge" (*ibid.*)

(153) Le P. d'Ollières à Madame....., 8 octobre 1769 (*Lettres édifiantes*, 1819, t. 13, p. 315): "Le Frère Attiret, que vous devez connaître par les *Lettres édifiantes*, vient de mourir de la même maladie dont je relève. J'aurais beaucoup de choses à vous écrire de son zèle, de ses travaux et de sa tendre piété; mais je me contenterai de vous dire qu'il est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en prédestiné. C'est une grande perte pour nous."

cérémonial qui était au-dessus de notre faible reconnaissance envers celui qui l'avait ordonné. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous obtînmes de l'eunuque l'inexécution des ordres de son maître. Il ne se rendit qu'après plusieurs instances réitérées, et encore voulut-il se mettre à la suite du convoi et l'accompagner pendant quelque temps à pied, ce qui est dans ce pays-ci tout ce qu'on peut faire de plus pour l'honneur des vivants auxquels le mort appartenait par quelques liens.

Je ne doute point, Monsieur, qu'en lisant cette longue lettre, tout autre qu'un parent de celui qui en est l'objet ne s'ennuyât beaucoup des détails qu'elle contient. Il trouverait sans doute qu'un simple Frère Jésuite ne méritait pas d'être préconisé ainsi, comme un grand homme, pour avoir été peintre d'un empereur de la Chine et s'être toujours montré dans le sein d'une cour profane avec toute la décence de son état. Ne pouvant apprécier par lui-même les peintures qu'il ne saurait voir; ne pouvant porter un jugement sur des actions dont il n'a pas été le témoin, il se croirait en droit de regarder tout ce que j'ai dit comme des éloges outrés, dictés par l'amitié ou par la fade manie de faire valoir un confrère.

Il n'en sera pas ainsi devant vous, Monsieur, qui avez appris de bonne heure à connaître celui dont je viens de vous entretenir, par tout ce que vous avez ouï sur son compte, et dans votre famille, et dans votre patrie, où il jouissait de l'estime universelle. Vous conclurez aisément que je n'ai fait que lui rendre une partie de la justice qui lui est due, et vous n'hésitez point à m'en croire sur ma parole, si j'ajoute que, dans ces climats lointains, il a fait l'honneur de la France par ses talents et celui de la religion par ses vertus.

Que ne puis-je consacrer sa mémoire par quelque monument tel que ceux dont il a laissé tant de modèles! Trente ans plus tôt, j'aurais pu suppléer à la peinture par la poésie; il n'en est pas de même aujourd'hui; desséché par des études sérieuses⁽¹⁵⁴⁾ et blanchi au milieu des travaux apostoliques, ma muse se trouve dans un engourdissement qui [n'autorise que la plus médiocre production. N'importe, je vais tâcher de la ranimer pour esquisser au moins les mérites de celui qui dans un autre hémisphère, a fait pendant près de vingt ans une des plus douces consolations de ma vie. (?)]

(154) Le P. Amiot fut le principal rédacteur des *Mémoires concernant les Chinois* (PFISTER, p. 843-861). Nous avons tenté de rétablir la fin du paragraphe qu'une distraction de copiste avait rendu inintelligible.

*Portrait du Frère Attiret, Jésuite, peintre de l'empereur de la Chine,
mort à Pékin, le 8 décembre 1768*

Formé sur les plus grands modèles ⁽¹⁵⁵⁾ , Comme eux il atteignit le beau. Correct dans le dessin, fini dans le tableau, L'expression, les grâces naturelles Nous paraissent toujours nouvelles Sous son agréable pinceau.	En Europe ainsi qu'à la Chine, Devenus ses admirateurs, Les rois l'eussent tenté par l'appât des faveurs; Mais n'ayant pour objet que la gloire divine, En Europe et partout ailleurs, Il eût également méprisé les honneurs ⁽¹⁵⁶⁾ .
--	---

Ce que je me suis permis pour honorer la mémoire de votre cher parent, j'ose vous l'offrir comme un gage de mon attachement pour sa personne et de mon sincère dévouement à tous ceux qui lui ont appartenu.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Amyot. M.D.L.C.D.J.

[membre de la Compagnie de Jésus]

(155) Note du P. Amiot dans son manuscrit: Le Frère Attiret avait fait son cours d'études à Rome, où il forma son goût sur les ouvrages des plus grands maîtres.

(156) Note du P. Amiot dans son manuscrit: L'Empereur, extrêmement satisfait de son portrait peint en grand par le Frère Attiret, et voulant d'ailleurs le récompenser de ses services, le nomma mandarin. Mais ce cher Frère, aidé du premier ministre dont il avait imploré le secours, obtint de Sa Majesté de n'être pas forcé d'accepter un honneur qu'il croyait n'être pas tout à fait conforme aux vues qu'il avait eues en quittant le monde.

BULLETIN

de

l'Université l'Aurore

震旦雜誌

SOUVENIRS DE MA VIE MILITAIRE

Colonel de Cassières

LE FRÈRE ATTIRET AU SERVICE DE K'ÏEN-LONG

H. Bernard

LE TUNGSTÈNE EN CHINE

L. Fabel

L'AGE DE LA POTERIE NOIRE AU SHANTUNG

F. S. Drake

LE CONFLIT DE LOIS DANS LE DROIT CHINOIS ANCIEN

A. Bonnichon

UN PEINTRE DE SON TEMPS : MAO T'ÏEN

O. Brière

L'EGLISE ET LA QUESTION SOCIALE

G. de Raucourt

FLORE ET FAUNE MICROSCOPIQUES DES EAUX DE LA
REGION DE SHANGHAI

M. Ducret

CENTENAIRE DE LA DROITE DE HAUTEUR EN NAVIGATION
ASTRONOMIQUE

E. de La Villemarqué

CHRONIQUES ET NOUVELLES

LE FRÈRE ATTIRET AU SERVICE DE K'ÏEN-LONG (1739-1768)

Sa première Biographie écrite par le P. Amiot,
rééditée avec notes explicatives et commentaires historiques
par Henri BERNARD, s.j.

Introduction

Du Frère Jean-Denis Attiret, peintre favori de K'ïen-long, aucune œuvre artistique n'a été signalée jusqu'à présent, en dehors des modèles qui ont été employés pour quelques-unes des seize Estampes gravées par Cochin à Paris vers la fin du XVIII^e siècle⁽¹⁾. Cette carence est d'autant plus surprenante que la production de cet artiste fut considérable⁽²⁾, mais elle s'explique assez facilement pour deux motifs.

La première raison de ce silence vient de ce que l'intérêt des amateurs s'est concentré, et pas depuis très longtemps⁽³⁾, sur son devancier immédiat, le Frère Castiglione. Sous le nom chinois de ce jésuite italien, *Lang*

(1) Cf. les notes de M. PELLÏOT dans le *T'oung Pao*, t. 20, 1921, p. 195, 205-206, 261, 263, 267, 271... et, plus bas, notre Conclusion.

(2) A la bibliographie donnée par le P. PFISTER, dans ses *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne mission de Chine*, 1934, n°356, p. 787-792, il faut joindre les deux articles de J. BOUCHOT, *Un Franc-Comtois peintre du Fils du Ciel*, dans la revue *La Chine*, n°22, 15 juillet 1922, p. 1063-1073 (cf. p. 1105-1126), avec quelques détails que nous utiliserons sur sa famille. Une brochure du P. GOUX, *Au service de l'Empereur. J. D. ATTIRET*, a paru dans la Collection *Xaveriana*, Louvain, n°1333, janvier 1935; elle est principalement basée sur le texte que nous rééditons ici intégralement.

(3) M. le Dr. F. C. FERGUSON assista, vers 1910, à la "découverte" du Fr. Castiglione.

Che-ning 郎世宁, le marché des curiosités fut littéralement inondé, depuis une trentaine d'années, par une multitude de peintures sur toile ou sur verre que les amateurs se disputaient à haut prix⁽⁴⁾. Le catalogue des ouvrages authentiques du Frère Castiglione a été dressé avec soin⁽⁵⁾, mais parmi les productions douteuses il serait bien surprenant qu'on n'ait pas rangé des tableaux sortant de l'atelier d'Attiret. En attendant que les critiques d'art qualifiés aient débrouillé ces problèmes d'attribution⁽⁶⁾, il peut être utile de leur indiquer les deux portraits d'évangélistes (un Saint Matthieu tenant en mains son évangile traduit en chinois, et un autre qui peut être Saint Marc avec une sorte de rouleau en mains) que le Frère Van den Brandt vient de signaler au Pét'ang; ces deux tableaux, peints à l'eau et sur papier coréen, semblent bien de la facture du Frère Attiret ou de son école. Par contre, un fragment considérable, et assez mal conservé, des "Fiançailles de la Vierge", exposé lui aussi au Pét'ang, paraîtrait plutôt appartenir à l'atelier du Frère Castiglione.

Pour un second motif, Attiret a été méconnu jusqu'à présent: comme on pourra en juger par la Biographie que nous rééditons, une portion importante de sa production artistique relève de l'inspiration chrétienne, et en cela il l'emporterait sur le Frère Castiglione. Or ce n'est guère que depuis 1910 environ, qu'à la suite de LAUFER, l'attention a été attirée sur cet aspect trop dédaigné des infiltrations de l'Occident en Chine. M. Sepp SCHULLER vient d'essayer de coordonner systématiquement les renseignements un peu partout éparés sur le sujet⁽⁷⁾, mais il en reste bien d'autres qui n'ont pas été mis en œuvre.

Par exemple, on n'a encore jamais reconstitué les familles ou les écoles

(4) Nous avons vu nous-même, il y a une quinzaine d'années, une petite peinture sur verre, attribuée à Castiglione, et reproduisant le célèbre portrait de Hiang-kouo-fei la favorite de K'ïen-long.

(5) FERGUSON, *The China Journal*, janvier 1930, t. 12, p. 24-25.

(6) M. G. R. LOEHR s'est attaché à cette étude fort intéressante pour l'art comparatif (cf. *Castiglione Pittore di corte*, dans *Il Marco Polo*, mai 1940, t. 2, p. 24-33).

(7) *Die Geschichte der Christlichen Kunst in China*, Berlin, 1940, apprécié avec justesse par le P. VAN GENECHTEN, dans les *Monumenta Serica*, t. 7, 1942, p. 323-327.

de peintres campagnards qui ont travaillé pour les humbles chapelles de l'intérieur de la Chine; dans leurs productions, la gaucherie trop apparente de l'exécution ne réussit point à fausser toute l'harmonie de la composition originale, ainsi dans le "Tout-Puissant" et l'Ange gardien qui sont préservés à la mission centrale du vicariat de Sienhsien. On nous signale, à Siwantze⁽⁸⁾, trois tableaux peints sur toile et de main d'Européen: "un de dix pieds, le Sauveur du Monde assis sur un nuage, soutenant le globe de la main gauche; deux de neuf pieds, Immaculée Conception et Saint Michel terrassant Lucifer". Parfois le nom d'un de ces artistes du cru émerge de l'oubli, entre autres en décembre 1753, un "peintre de Nankin, Tchang Matthæus, revenu depuis un mois à Tchungking"⁽⁹⁾. D'après le P. MORELLI⁽¹⁰⁾, "pour fuir la persécution [de Yong-tch'eng? 1722-1735], un chrétien nommé Fou vint se réfugier à Tchao-p'ing-k'iou (à l'Est de T'ang-k'iou dans la préfecture de Ningtsin au Hopei); il ouvrit une pharmacie à Ta-ts'uenn, village voisin. Il avait appris la peinture sous Castiglione. C'est de lui que le père de Wang Koang-i 王廣益, chrétien de T'ang-k'iou 唐邨, apprit à peindre. Les deux petites filles apprirent aussi cet art. C'est à cette famille que sont dues les innombrables images de Tout-Puissant, de Saint Michel et l'Ange Gardien que l'on vénère dans la plupart de nos chrétientés." Selon une tradition locale, un autre chrétien nommé Fou (XVIII^es.), qui aurait été peintre à la mission française de Pékin (et par conséquent, sans doute, sous l'influence d'Attiret), serait le fondateur de la chrétienté de Tai-ho 太河 dans la sous-préfecture de Jen-k'iou⁽¹¹⁾.

Ces faits, et bien d'autres que l'on glanerait dans la littérature mis-

(8) RONDELET, *La Chrétienté de Siwantze*, 1939, p. 25.

(9) *Journal d'André LY*, édité par LAUNAY, 1924, p. 274:11 janvier 1754.

(10) *Notes sur le vicariat de Tchengtingfou*, Pékin, 1934, p. 12.

(11) Un descendant de ce Fou fut catéchiste du P. Leboucq vers le milieu du XIX^e siècle, et il l'aïda à retrouver d'anciens chrétiens dans la région.

sionnaire⁽¹²⁾, nous montrent de quel intérêt pourrait être une enquête instituée méthodiquement sur le sujet. Nous avons ainsi réuni un assez grand nombre d'extraits de vieilles correspondances, et nous comptons, un jour ou l'autre, en faire bénéficier les chercheurs. Pour cette fois, nous nous bornerons à rééditer, avec notes et commentaires, un document de première importance et presque inaccessible aux travailleurs: la Notice consacrée au Frère Attiret par le Père Amiot, à la date du 1^{er} mars 1679. Ce long mémoire, publié seulement par extraits dans le *Journal des Savants* de juin 1771, était conservé, au moins en copie, à Paris en 1775, comme en témoigne l'attestation ci-jointe:

Je soussigné, garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, certifie que la présente copie de la lettre du P. Amyot, jésuite, à M. Attiret, sculpteur à Paris, distingué par ses talents, au sujet de la mort et des principales circonstances de la vie du Frère Attiret, jésuite, son parent et peintre de l'empereur de la Chine, est conforme à l'original que M. Attiret a bien voulu donner à la Bibliothèque du Roi, pour être mis dans le dépôt des manuscrits. En foi de quoi, j'ai signé à Paris, le 8 août 1775.

BEJOL.

Le manuscrit a été édité intégralement, mais sans notes explicatives, en 1856 dans la *Collection de précis historiques* dont le Père Ed. TERWECOREN était l'éditeur⁽¹³⁾; c'est ce texte imprimé que nous reproduisons ici, en le divisant en paragraphes et en l'éclairant par des sous-titres, avec des annotations provenant de plusieurs autres sources.

Comme on en jugera sans peine, cette notice se lit fort bien d'une manière continue et l'on doit se garder de l'interrompre par des commen-

(12) Par exemple les deux tableaux, venus entre les mains de S. E. Mgr. Costantini, et reproduits à diverses reprises (*Illustrazione Vaticana*, édition française, t. 9, n°7, juillet 1938, p. 330; *Les Missions catholiques*, Lyon, t. 70, 1938, p. 307, ...). D'après ces dernières, elles sont "non signées, mais leur style ne laisse aucun doute sur leur auteur", Castiglione! Pourquoi pas Attiret? ou tout au moins un disciple de l'un ou de l'autre?

(13) T. 7, p. 437-453, 461-477, 485-500. On a signalé une autre copie "au dépôt de la Compagnie des Indes, vers 1791" (*Monumenta Serica*, t. 4, 1939, p. 91).

raires; nous les avons donc rejetés en note avec les citations parallèles. Pour une même raison, nous n'avons point cru déraisonnable de renvoyer au bas de la page le récit trop abrégé du séjour à Jehol en été 1754 et de lui substituer la narration beaucoup plus détaillée que le Père Amiot en envoya dès le 17 octobre 1754 au Père de la Tour.

MONSIEUR⁽¹⁴⁾

"J'ai un parent qui est statuaire à Paris, me disait le Frère Attiret peu de jours avant sa mort⁽¹⁵⁾; il vous en sera plus aisé de lui faire parvenir une lettre qu'à tout autre de ma famille⁽¹⁶⁾. Je vous prie de lui écrire après que Dieu aura disposé de moi, afin qu'il le fasse savoir lui-même à tous mes parents et amis, aux prières desquels vous lui direz de me recommander". C'est pour exécuter les dernières volontés d'un homme qui m'a été infiniment cher que je prends sur moi de vous annoncer l'affligeante nouvelle de sa mort; c'est pour faire à sa mémoire un tendre hommage de mes sentiments que je vais placer sous vos yeux les principales de ses vertus. Témoin, depuis près de vingt années⁽¹⁷⁾, dépositaire des sentiments les plus secrets

(14) Claude-François Attiret, neveu du jésuite, né à Dôle le 14 décembre 1728, de l'école de Pigalle. Comme professeur de l'Académie Saint Luc, il produisit plusieurs petits tableaux: en 1762, Romulus et Remus, la Charité romaine, ...; en 1764, Annibal chez le roi Prusias. En 1780, il modela une statue de Louis XVI pour décorer une fontaine à Dôle. Il mourut le 15 juillet 1804 à l'hôpital de Dôle. "Son art était essentiellement aimable." (THIEME, *Allgemeine Lexikon der bildenden Künstler*, t. 2, 1908, p. 219; l'article consacré par THIEME au jésuite Attiret, *ib.*, p. 220, est fort incomplet). PELLISOT (*T'oung Pao*, t. 20, 1921, p. 271-272): "les documents que j'ai utilisés font de lui un cousin" et non un neveu du jésuite missionnaire.

(15) En décembre 1768, le 8 et non le 17 (PELLISOT, *ib.*, p. 189).

(16) D'après BOUCHOT, son père, Jean-Claude, eut, de son mariage avec Claude-Françoise Guenard cinq enfants: Antoine (dans les ordres), Jean-Baptiste (peintre), Jean-Denis (notre jésuite), Charlotte (femme du sculpteur Michel Devosges), Etiennette (femme d'un avocat).

(17) Quand le P. Amiot arriva le 22 août 1751 à Pékin, le F. Attiret s'y trouvait depuis la fin de 1738 ou le début de 1739; il devait y mourir 17 ans plus tard, le 17 décembre 1768.

Le Frère Attiret au service de K'ien-long (1739-1768)

et les plus intimes de son cœur, je pourrais, Monsieur, entrer avec vous dans un détail immense sur tout ce qui le regarde; mais de peur que les différents traits que je rassemblerais, pour en composer son portrait, ne vous parussent plutôt embellis par le coloris de l'amitié que tracés légèrement par le simple crayon de la vérité, je me contenterai de vous dire en peu de mots, autant qu'il me sera possible de le faire, de quoi vous instruire et vous édifier. Je n'en remplirai que mieux les vœux modestes et chrétiennes de celui que nous regrettons. Si cependant, malgré la résolution où je suis de vous épargner l'ennui d'une longue lettre, il m'arrivait dans la suite de m'écarter de mon propos; si, me laissant entraîner par mon sujet, je venais à vous rapporter par le menu ce qui ne mériterait peut-être pas de vous être communiqué même en gros, vous aurez la bonté, s'il vous plaît, d'excuser une prolixité qui n'aura très certainement sa source que dans mon envie de bien faire et de vous être agréable.

Un projet de Traité sur l'art chinois

Ce ne sera pas moins entrer dans les vœux du Frère Attiret que de vous faire part de quelques-unes de ses réflexions sur un art qu'il a exercé si longtemps et avec tant de célébrité dans le pays d'où j'écris. Il avait formé le dessein d'exposer lui-même ce qu'une longue expérience lui avait appris sur la peinture chinoise dans un ouvrage particulier pour lequel je m'étais engagé à lui prêter ma plume⁽¹⁸⁾, et nous n'attendions, pour en venir à l'exécution, que d'être l'un et l'autre un peu plus maîtres de notre temps. "Il s'y trouvera bien des choses, disait-il, qui pourront être utiles aux artistes, qui pourront plaire aux connaisseurs et aux amateurs, et le total ne sera pas indigne de la curiosité de la plupart de nos Européens." Ce projet n'ayant pas eu de suite, je voudrais de tout mon cœur pouvoir être en état d'y suppléer en quelque manière; mais n'ayant

(18) A défaut de ce traité, ne pourrait-on en trouver des fragments dans divers mémoires "L'Essai sur l'architecture chinoise" (avec six illustrations, analysé dans *Bulletin N°9 of the Catholic University of Peking*, p. 155-169) ou d'autres dossiers conservés à la Bibliothèque nationale de Paris (PFISTER, p. 852-853, n. 33-34) comme un recueil de paysages et de notes, envoyé par le P. Amiot le 15 septembre 1765 (*Journal Asiatique*, t. 14, 1909, p. 215-216) et peut-être un autre envoyé le 5 septembre 1768 (*ib.*, p. 223-224).

ni les lumières ni les talents qu'il me faudrait pour cela, il me suffira de ne pas omettre ce qui m'a le plus frappé dans ce que je lui ai ouï dire. Je tâcherai d'en rappeler le souvenir à mesure que les occasions se présenteront. Peut-être n'y aura-t-il rien que de très commun dans ce que je dirai; peut-être même le dirai-je en termes impropres et déplacés; dans l'un et dans l'autre cas, c'est sur moi seul qu'en doit retomber la faute, sans la partager avec celui que je ferai parler.

Jeunesse et éducation d'un peintre français au début du XVIII^e siècle

Le Frère Attiret, fils de peintre, comme vous le savez, et né pour ainsi dire⁽¹⁹⁾ entre les palettes et les pinceaux, donna de très bonne heure des indices non équivoques de ce qu'il serait un jour. Il était à peine sorti de l'enfance, quand il commença d'apprendre le dessin à l'école de son père, et son plus grand plaisir, pour me servir de ses expressions, était alors "de barbouiller du papier en attendant qu'il lui fût libre de pouvoir gâter des couleurs."

Feu M. le marquis de Broissia⁽²⁰⁾, qui honorait les talents dans la personne de ceux qui les cultivent et qui était amateur en particulier de celui de la peinture, visitait très souvent l'atelier du seul peintre qui était à Dôle, je veux dire du père de notre Frère Attiret. Il y passait des heures entières à s'entretenir des règles de l'art avec l'artiste, et à satisfaire son goût en les voyant mettre en pratique dans la composition de ses tableaux. Il y vit le jeune apprenti, et il se sentit porté d'inclination pour lui; il connut ses dispositions à bien faire, et il l'encouragea; il fut témoin de son ardeur constante pour le travail, et il l'excita; il admira ses

(19) A Dôle, le 31 juillet 1702.

(20) Jean-Joseph-Claude Froissard de Broissia, né à Dôle en 1657 et mort à Mulhouse le 4 juin 1750, s'intéressait à la Chine où son frère le P. Charles de Broissia était missionnaire (Cf. PFISTER, n°229, p. 495-498); il contribua de ses deniers aux frais de la chrétienté de Kingtetchen au Kiangsi (BOUCHOT). Monsieur et Madame Duchamp d'Assaut seront plus tard les correspondants habituels du Frère Attiret.

progrès, et il le prit sous sa protection⁽²¹⁾. La ville de Dôle ne lui parut pas un théâtre propre à fournir au génie les moyens de se développer et de prendre l'essor: il lui en chercha lui-même un plus vaste; ce fut le plus brillant de tous qu'il lui choisit, celui de la capitale du monde chrétien. Sous les auspices de son illustre protecteur, le jeune peintre vole vers les climats heureux qui passent à juste titre pour être le centre où se réunissent le bon goût et les vrais talents. Il arrive à Rome où, par sa sagesse, son application et ses succès, il ne tarde pas à se faire un nom, parmi les Français surtout qui y faisaient leur séjour pour la même fin que lui. Il finit glorieusement la carrière qui lui avait été prescrite, trop tard au gré de ses désirs qui le rappelaient sans cesse vers sa patrie, beaucoup plus tard qu'il n'eût fallu si l'on n'avait exigé de lui que ce que peut le commun de ceux qui cultivent son art; mais trop tôt au gré de ceux à qui il s'était fait connaître.

L'envie de respirer l'air natal, jointe aux manières et à cet ensemble de mœurs françaises qu'une absence de plusieurs années pouvait lui avoir fait oublier, ne l'arracha pas néanmoins si tôt d'un pays où il y a tant à admirer et à s'instruire. Il y resta encore assez de temps pour pouvoir se nourrir, pour pouvoir se rassasier même des chefs d'œuvre qu'on chercherait inutilement ailleurs⁽²²⁾. Enfin, n'ayant plus rien d'essentiel à apprendre, après avoir étudié les grands maîtres dans leurs propres ouvrages et dans ceux de leurs ouvrages qu'ils ont laissés pour monuments de leur habileté,

(21) Un curieux témoignage nous a été laissé sur le goût régnant alors en France par le P. Porée, professeur de Voltaire, à la date du 21 janvier 1725: "Nos musiciens, nos peintres, nos sculpteurs, ne se confinent pas dans les procédés des aïeux, et l'art français est en continuel mouvement. Le beau malheur! Voudrait-on faire de nous des Chinois, se refusant par routine à imiter les sciences, les arts de l'Occident, dont ils ont compris les bienfaits!" (Cité par DE LA SERVIÈRE, *Le Père Charles Porée*, 1899, p. 166).

(22) BOUCHOT, p. 1064-1065: "Attiret reste dans la plaine du Nord (Lombardie); il revient peintre franco-italien, plus italien peut-être même que français si on se limite à la facture, mais pleinement français dans la conception des sujets; même la couleur de l'Italie ne l'avait pas assez aveuglé pour qu'il la maintint et ses fonds seront toujours comtois, après trente ans de Chine." A son retour de Lombardie, il séjourna quatre ans à Lyon

comme il ne lui restait plus qu'à s'exercer dans la pratique pour pouvoir se perfectionner, il prit avec joie le chemin du retour, sachant déjà jusqu'où il pouvait aller, se connaissant assez pour pouvoir apprécier son talent, sans amour-propre comme sans un injuste mépris de soi-même. "Le plus cher de ses vœux, m'a-t-il dit plusieurs fois, n'était pas de revoir ses foyers et de recueillir en même temps les suffrages flatteurs de ses compatriotes; c'était de pouvoir offrir à son généreux protecteur [le marquis de Broissia] des hommages qu'il croyait lui être dûs à toutes sortes de titres et que sa reconnaissance lui faisait envisager comme la principale de ses obligations; c'était de pouvoir se montrer à lui digne de tous les bienfaits dont il l'avait comblé, et plus digne encore de l'amitié dont il voulait bien l'honorer."

Si je rappelle ce trait, ce n'est, Monsieur, que pour vous donner une preuve du bon cœur du Frère Attiret; car il n'était pas moins recommandable de ce côté-là que du côté de l'esprit et des talents. Il ne parlait jamais sans attendrissement du pieux marquis, "aux conversations et aux bons exemples duquel, disait-il, il était redevable, après Dieu, de son mépris pour le monde et de son premier zèle pour les intérêts de notre sainte religion." M. de Broissia ne fut pas cependant celui qui eut en France les prémisses de son pinceau: Mgr. le cardinal d'Auvergne qui était alors archevêque de Vienne, Mgr. [de Villeroy] l'archevêque de Lyon, M. Perrichon prévôt des marchands et plusieurs particuliers de la même ville, qui entendirent parler d'un peintre français nouvellement revenu d'Italie où il était allé pour se former, l'arrêtèrent au passage et voulurent avoir leurs portraits de lui. La libéralité avec laquelle ils en usèrent à son égard, les politesses dont ils l'accablèrent beaucoup mieux encore que les instances répétées qu'ils firent pour l'engager à fixer son séjour parmi eux, prouvent, sinon l'habileté du peintre, tout au moins la satisfaction de ceux pour lesquels il avait travaillé. Ne pouvant obtenir de lui qu'il demeurât au moins un an ou deux à Lyon, ils le laissèrent enfin partir pour la Franche-Comté. Je ne vous parlerai pas, Monsieur, des différents ouvrages qu'il fit à Dôle pendant le peu d'années qu'il y exerça son talent, avant son entrée dans notre Compagnie. Quand même ma mémoire me servirait bien, tout ce que je pourrais vous en dire se réduirait peut-être à une simple liste de quelques tableaux de dévotion et de quelques portraits⁽²³⁾.

(23) BOUCHOT, p. 1065, signale deux tableaux en l'église de Monnières du Jura, un Christ mourant à l'hôpital Saint Charles de Dôle; le musée de Dôle posséderait aussi un tableau fait à Pékin en 1741.

Vous devez être beaucoup mieux instruit de tout cela que moi-même, qui ne l'ai appris que par voie de conversation. Il nous arrivait souvent de discourir ensemble de l'aimable ville de Dôle, que je connaissais⁽²⁴⁾ et dont le souvenir ne m'était pas moins agréable qu'à lui. La piété, les bonnes mœurs, l'affabilité et les autres vertus dont j'y ai été témoin, m'en ont fait aimer autrefois le séjour, et la reconnaissance dont je suis pénétré pour toutes les bontés qu'on y a eues pour moi, quoique étranger dans ses murs, la rendent encore et la rendront jusqu'au dernier soupir de ma vie infiniment chère à mon cœur. Ayant commencé à connaître le Frère Attiret dans la maison même du noviciat⁽²⁵⁾, c'est de ce qu'il a fait après avoir quitté le siècle que je dois vous entretenir.

Entrée au noviciat des Jésuites d'Avignon

Il était d'un âge où le commun des hommes a déjà fait choix du genre de vie qu'ils doivent suivre jusqu'au tombeau [32 ans], lorsqu'il pensa sérieusement à en faire un lui-même, qui, en le conduisant plus directement vers le terme où tout chrétien doit s'efforcer d'aboutir, pût lui faire éviter les écueils contre lesquels n'échouent que trop souvent les artistes qui paraissent d'ailleurs les mieux intentionnés. L'état religieux fut celui pour lequel il se détermina de préférence. Il se présenta pour être reçu parmi nous en qualité de simple Frère. Celui à qui il s'adressa⁽²⁶⁾ ne crut pas devoir se rendre si tôt à ses instances; il examina sa vocation; il l'éprouva en particulier et de bien des manières; il l'entretint longtemps des pénibles devoirs de l'état qu'il voulait embrasser; il les lui fit envisager sous les points de vue les plus humiliants; il les exagéra; il exigea même de lui qu'il fût disposé à faire le sacrifice de son talent, pour ne vaquer dans la suite qu'à ceux des ouvrages domestiques qui lui

(24) Si l'on s'en tenait aux indications trop succinctes du P. PFISTER (p. 837-839) pour la carrière du P. Amiot, on s'expliquerait mal cette phrase; par le P. DE ROCHEMONTAIX, *Joseph Amiot et les derniers survivants de la Mission française à Pékin 1750-1795*, on voit (p. 8-9) qu'il étudia la théologie à Dôle pendant quatre années, de 1745 à 1749.

(25) Le P. Amiot était entré au noviciat d'Avignon le 27 septembre 1737 alors que le F. Attiret, ayant achevé ses deux ans de probation, y attendait l'heure du départ pour la Chine.

(26) Le Provincial était le P. Étienne Lombard (1733-1736).

seraient assignés par ses supérieurs. Le postulant consentit à tout et y consentit sans restriction. Content des dispositions qu'il faisait paraître, on lui dit qu'il pouvait se rendre au noviciat pour s'y exercer à la vie religieuse.

Arrivé dans cette maison d'épreuves⁽²⁷⁾, on lui fit faire les siennes avec toute la rigueur du terme: il fut employé aux offices les plus bas et il en remplit la tâche avec exactitude et même avec joie; on n'oublia rien pour s'assurer si une vocation comme la sienne ne serait pas l'effet peut-être d'une ferveur éphémère, qui ne laisse souvent, dans ceux qui s'y sont livrés, qu'un repentir amer de l'avoir suivie, et il n'oublia rien de son côté pour pouvoir se convaincre que son choix avait été fait sans précipitation et que toutes ses démarches avaient été réfléchies. On employa les moyens les moins suspects pour lui faciliter la voie du retour au siècle, supposé qu'il eût quelque raison de croire qu'il n'était pas appelé à un genre de vie plus parfait, et il donna les preuves les moins équivoques qu'il n'avait suivi que la voix de Dieu en renonçant au siècle. De part et d'autre, on eut tout sujet de croire que la suite ne démentirait pas de si beaux commencements.

Vous comprenez, Monsieur, qu'il faut avoir une vertu plus qu'ordinaire pour repousser tous les assauts de l'amour-propre quand ils sont portés jusqu'à un certain point et qu'ils attaquent, si je puis parler ainsi, par tous les côtés à la fois; car il n'en était pas du Frère Attiret, dans la position où il se trouvait alors, comme il en est des autres novices. Parmi ceux-ci il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui sont élevés pour remplir dans la suite les fonctions du saint ministère; ce sont presque tous des jeunes gens nouvellement sortis des collèges⁽²⁸⁾ qui ignorent ce que c'est que l'indépendance dont ils n'ont eu ni le temps ni l'occasion de goûter les funestes douceurs; des jeunes gens accoutumés de bonne heure à se voir contrariés dans leurs inclinations et gênés dans toute leur conduite; des jeunes gens, en un mot, qui sont à peine sortis de l'enfance et qui, par conséquent, peuvent encore se plier à tout sans beaucoup de résistance du côté de la nature et sans presque aucun effort de leur part. Il y en a d'autres qui ne sont destinés qu'aux emplois domestiques. Ce sont pour la plupart des hommes faits,

(27) Au noviciat d'Avignon, le 31 juillet 1735. Sur cette maison, on peut lire CHOSSAT, *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon*, 1896.

(28) Le P. Amiot était de cette catégorie, car il entra à 19 ans: DE ROCHEMONTEIX, p. 7.

il est vrai, mais ce sont des hommes qui, en restant dans le siècle, eussent tout au plus labouré la terre ou travaillé chez l'artisan.

Le Frère Attiret n'était proprement dans aucune de ces deux classes. Il avait passé sa trentième année, et à cet âge on se forme difficilement à un nouveau genre de vie; il avait vécu bien des années hors de la maison paternelle, dans un pays étranger où, n'ayant à répondre à personne de ses actions ordinaires, il pouvait jouir sans crainte de toute sa liberté, et il se trouve circonscrit dans l'enceinte d'une maison pour n'y vivre que dans la sujétion la plus entière. Il avait reçu une très bonne éducation, n'ayant pas reçu celle qui est nécessaire pour pouvoir être élevé au sacerdoce⁽²⁹⁾, il se voyait confondu avec ce qu'il y a de plus bas dans la maison du Seigneur, si toutefois il peut y avoir quelque chose de bas dans la maison du Seigneur. Il avait consacré la plus belle partie de sa vie, il n'avait épargné ni soins, ni peines, ni dépenses pour tâcher de se perfectionner dans un art qui faisait tous ses délices et dans lequel il allait se distinguer; et tout cela, selon les vues du monde, se trouve perdu pour lui. Au moyen de son talent, il était sur le point de s'ouvrir une brillante carrière pour parvenir à ce qui fait l'objet des vœux de la plupart des hommes, je veux dire à la fortune et à la gloire, et il fait le généreux sacrifice de la fortune, de la gloire et du talent même sur lequel il était en droit de fonder les plus flatteuses espérances. Tel est, Monsieur, le vrai point de vue sous lequel vous devez envisager le Frère Attiret lorsqu'il quitta le monde qui lui avait souri, qui l'avait applaudi, pour embrasser l'état religieux où l'on ne paraissait faire aucun cas de ses talents, où, de dessein prémédité, pour lui faire développer tous les replis qui pouvaient cacher le fond de son caractère, l'on ne faisait paraître qu'une froide indifférence pour ses qualités personnelles.

La décoration de l'église Saint Louis

Ceux qui avaient acquis sur lui le droit de disposer désormais de ses occupations et de tout son loisir, lui eussent probablement laissé passer les deux années de son noviciat sans toucher le pinceau, si la Providence ne le lui eût mis, pour ainsi dire, elle-même aux mains. Elle le destinait, cette aimable Providence, à passer les mers pour venir à la Chine au secours de ceux qui y annoncent la loi du vrai Dieu; elle l'y disposa par degrés; elle en

(29) Autrement dit, il n'avait pas étudié les humanités, et spécialement le latin.

fit naître les occasions; elle en aplanit toutes les voies. Les Pères Parennin⁽³⁰⁾ et Chaliér⁽³¹⁾ qui étaient témoins de la considération qu'on avait à la cour de Pékin pour le Frère Castiglione⁽³²⁾, religieux doué de vertus et de talents, peintre habile, Italien de naissance et sujet de notre Compagnie, mais attaché à la mission portugaise⁽³³⁾, écrivirent en France⁽³⁴⁾ pour demander qu'on tâchât de leur trouver quelque habile peintre français⁽³⁵⁾ qui, contribuant de sa part à augmenter la bonne idée qu'on avait

(30) Souvent orthographié "Parrenin", mort assez peu de temps plus tard, le 29 septembre 1741 à Pékin (PFISTER, n°233, p. 501-518).

(31) PFISTER, n°323, p. 718-721.

(32) PFISTER, n°293, p. 635-640.

(33) Les Jésuites de Pékin se divisaient alors en deux "missions", la "portugaise" possédant les résidences du Nan-t'ang et du Tong-t'ang, et la "française" occupant la résidence du Pét'ang, alors dans l'enceinte de la ville dite jaune. Castiglione, bien que n'étant pas portugais de naissance, appartenait à la mission "portugaise", ainsi que la plupart des jésuites non-français.

(34) Le 2 novembre 1739, P. Gaubil écrivait au P. Cayron: "Le Frère Castiglione avait bien commencé, mais il était seul et est devenu fort malade", ce qui ne l'empêchera pas de survivre fort longtemps encore.

(35) Ce n'était pas seulement des peintres français qu'on désirait alors à Pékin, mais de quelque nationalité qu'ils fussent, ainsi qu'en témoigne une lettre d'un jésuite autrichien, le Frère Neugebauer, arrivé à Macao deux jours avant le Frère Attiret: "Tout était troublé en Chine; les Chinois ne s'intéressent plus aux mathématiques, mais surtout à la peinture. Ils veulent des portraits et des tableaux à l'huile, mais non des planches d'architecture ni des dessins... J'en tombai dans un grand découragement, car je n'étais pas prêt pour cela... J'envoyai néanmoins à Pékin un specimen de dessin de perspective et, pour une fête, je décorai l'église (Saint Paul de Macao)... Je reçus là-dessus deux lettres envoyées de Pékin par le P. Kögler et le F. Castiglione; ce dernier insistait sur les portraits et la peinture à l'huile: croit-on qu'un peintre puisse s'improviser? Par un acte d'obéissance aveugle, je copiai néanmoins un tableau et j'envoyai ce travail à Pékin. En chemin, il croisa la réponse qui me délivrait de cette charge." (Lettre du 21 novembre 1739, publiée dans le *Welt-Bott*, t.

déjà de notre nation dans un pays où il est si difficile aux étrangers de se faire estimer, pût contribuer également à la propagation de la foi en ménageant des protecteurs à notre sainte religion.

Dans ce même temps, M. Sauvan⁽³⁶⁾ peintre d'Avignon était en pourparlers avec les Jésuites du noviciat⁽³⁷⁾ pour l'embellissement de leur église

5, n°703, p. 28-30). Ces détails nous aident à deviner le contenu de la lettre qui provoqua l'envoi du F. Attiret.

(36) Philippe Sauvan, né à Arles en 1698 (ou 1695?), mort à Avignon le 8 janvier 1789; il fut élève de Pierre Parrocel à Rome (THIEME-BECKER, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, t. 19, 1935, p. 501). C'était un de ces excellents "peintres provinciaux, généralement oubliés par les historiens de l'art français, qui ne trouvent pas leurs noms dans les *Salons* de Diderot"! (MICHEL, *Histoire de l'art*, t. 7, p. 495).

(37) Dans la vie du P. Jean Croiset 1656-1738, écrite par le P. Emile REGNAULT, Toulouse, 1888, on lit que ce Père, né à Marseille le 28 août 1656, entré dans la Compagnie de Jésus à Avignon le 16 décembre 1677, remplaça dans cette maison le P. Jean Flachon comme maître des novices, le 31 juillet 1723 et, le 8 mai 1729, il céda la place au P. Jean Combes pour devenir provincial jusqu'en mai 1732 où il se retira à Avignon et mourut le 31 janvier 1738. Les lettres annuelles du noviciat, pour l'an 1738, le rendent principalement responsable de la restauration et de la décoration de la chapelle: "Præter unam ædium regionem quam propriis sumptibus restaurari in hac domo, dum illi præesset curaverat, templi nostri nitorem et magnificentiam, quo nullum forte in urbe tota elegantius, splendidius nullum, illius liberalitati acceptam referimus. Omnes illius partes suis non carent in pictura ornamentis, præter festigii cameram cui solertem manum adhibere non potuit Frater Joannes Dionysius Attiret, pictor eximius, tribus fere ab annis ad Sinas divina Providentia vocatus." (REGNAULT, *Le P. Jean Croiset*, p. 61 note 2). Il fut l'auteur, d'une "Année chrétienne" qui eut beaucoup de succès (BREMONT, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IX p. 204, t. X p. 52-57) et fut adaptée en chinois (PFISTER, p. 600).

(38). Soit que cet habile homme fût pressé d'autre part pour quelque grand ouvrage qui demandait tout son temps, soit qu'il voulût user de déférence envers un artiste dont il avait entrevu le mérite dans quelque bagatelle qu'on lui avait montrée de lui, M. Sauvan, dis-je, témoigna sa surprise aux Jésuites de ce qu'ils voulaient employer un pinceau étranger, tandis qu'ils en avaient un à leur disposition, qui était peut-être plus brillant que le sien⁽³⁹⁾. "Tout au moins, ajouta-t-il, ce serait bien de la dépense épargnée pour vous." Je n'oserais dire que ces dernières paroles firent impression. Quoi qu'il en soit, on se détermina à confier au Frère Attiret ce dont on voulait que M. Sauvan se chargeât. C'est ainsi que, sur la parole d'un grand artiste et pour des motifs à peu près semblables, les Jésuites de Rome voulurent bien autrefois consentir à ce que le célèbre Pozzo donnât les premières preuves d'un talent qui a immortalisé son nom⁽⁴⁰⁾.

Maître d'imaginer et d'exécuter seul ce qu'il aurait imaginé, le Frère Attiret, pour s'attirer les vains applaudissements des hommes, ne perdit pas son temps à chercher de nouveaux sujets dont l'exécution pût tout à la fois faire briller son génie et son pinceau: il se contenta de peindre, sur les quatre pendentifs du dôme, les quatre évangélistes avec les symboles ordinaires qui les caractérisent. J'ai ouï dire, lorsque j'étais encore en France, par des gens du métier non suspects, que ces quatre évangélistes ne sont pas inférieurs à ceux qu'on voit à Paris dans l'église de Saint Louis des Invalides

(38) Cette église a été probablement exécutée sur le plan de La Valfrenière, et non sur celui du Frère Martellange (GIRARD, *L'ancienne église du collège des Jésuites et le musée lapidaire d'Avignon*, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 2^{de} série, t. 33, p. 81-110).

(39) Cet incident dut se placer quelques semaines après le 31 juillet 1735, car, plus bas (cf. note 43), Attiret parle de "près de deux ans" consacrés à ces travaux.

(40) THIEME, *Allgemeine Lexikon der Bildenden Künstler*, t. 27, 1933, p. 334-335 (article rédigé par le P. BRAUN): André Pozzo, né à Trente le 30 novembre 1642, y fut trois ans l'élève de Palma le jeune, puis, à Côme, il étudia durant deux années sous Mola et André Sacchi. Après avoir suivi ce dernier à Milan et exercé le métier de peintre durant un an, il entra au noviciat des Jésuites de cette ville le 23 décembre 1665. Ce fut à l'intervention de l'artiste Luigi Scaramussia qu'il dû de reprendre en mains les pinceaux.

(41). Tout au moins l'œil perçant de la critique ne leur a pas trouvé de défaut à reprendre⁽⁴²⁾ tandis que l'impartialité des vrais connaisseurs a toujours trouvé des éloges à leur donner. Outre ce grand morceau, le Frère Attiret, pendant ses deux années d'épreuves⁽⁴³⁾, a peint encore les principaux traits de la vie de Notre-Seigneur en *chiar-obscure*, comme parlent les Italiens. Cette grisaille et la peinture des pendentifs ne contribuent pas peu à rendre le noviciat des Jésuites une des curiosités que les étrangers se font un plaisir d'aller voir lorsqu'ils passent par Avignon⁽⁴⁴⁾.

Novice fervent

Ne croyez pas, Monsieur, qu'au moyen de cette occupation notre Frère peintre se crût quitte de tout le reste: ce n'était là que l'occupation de ses moments libres. Dans une maison où la régularité et l'exactitude à remplir jusqu'aux moindres de ses devoirs sont dans toute leur vigueur, elle ne fut jamais pour lui un prétexte de s'exempter des exercices journaliers de la communauté; elle ne le dispensa pas même des gros ouvrages qui sont assignés comme épreuves particulières à ceux qui sont reçus à titre de Frères. Vous en serez surpris sans doute et vous n'aurez pas tout à fait tort. Mais faites attention, je vous prie, qu'il est de la plupart des choses de ce monde comme des objets de pure perspective: tout dépend du point de vue sous lequel on les voit. Parmi les personnes d'une profession grave qui ont

(41) La coupole de Saint Louis des Invalides fut décorée surtout par Charles de la Fosse (1636-1716), le plus brillant élève de Le Brun; il avait subi l'influence des maîtres de Venise et d'Anvers (MICHEL, t. 7, p. 94-95).

(42) CHOSSAT, *Les Jésuites et leur œuvres à Avignon*, 1896, en parle un peu, p. 93-94. Vers 1850, un peintre avignonnais refit le Saint Jean dégradé, on a regretté cette "page en opposition de genre et de couleurs avec l'œuvre qu'elle devait compléter".

(43) Son noviciat dura du 31 juillet 1735 au 31 juillet 1737.

(44) Parmi ces étrangers on peut citer le Président des Brosses qui, vers le 7 juin 1739, écrivait à Monsieur de Blancey: "La coupole est trop exhaussée pour son diamètre. Les quatre naissances sont soutenues par les quatre Évangélistes peints de bonne main par un frère jésuite" (R. COLOMB, *Le Président des Brosses en Italie*, 1858, t. 1, p. 14).

passé toute leur vie entre Dieu et l'étude, dans la prière et sur les livres, il n'est pas rare d'en trouver qui ne mettent aucune différence entre ce grand peintre et un enlumineur d'estampes, ou, s'ils veulent bien en mettre une, ce n'est que celle du plus au moins ou du grand au petit. Si un maître des novices n'est pas toujours dans cette catégorie, c'est presque toujours ⁽⁴⁵⁾ un homme d'une piété plus qu'ordinaire, plein de la science du salut, qui aime Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même; mais comme il n'aime les hommes que pour Dieu, les effets de son amour pour eux tendent bien plus à leur procurer la félicité dans l'autre vie que leur bien-être dans celle-ci: le plus petit acte de mortification, produit par un motif surnaturel, est, avec raison, plus précieux à ses yeux que la plus belle peinture, que toutes les peintures du monde. Obligé par état à encourager les vertus et non pas les talents, il ne fait cas de ceux-ci que quand ils conduisent à celles-là ou qu'ils ont avec elles quelque rapport.

Ainsi, pourvu que le Frère Attiret remplît exactement tous ses devoirs de novice coadjuteur, on ne se mettait guère en peine qu'il peignît un peu mieux ou un peu moins bien. On n'eût pas soupçonné qu'il fallait le dispenser de fendre du bois, de laver la vaisselle, d'écurer la batterie de cuisine et de vaquer à d'autres emplois de cette nature quand l'usage établi l'avait ainsi déterminé, sans un petit incident qui heureusement fut sù de tout le monde, mais à la publicité duquel le Frère Attiret ne contribua que par des réponses sincères à quelques interrogations qu'on lui fit. Du reste, quand je dis ici publicité, je n'entends qu'une publicité domestique. Les Pères du noviciat, en se rendant plusieurs fois par jour à l'église, jetaient de temps en temps quelque coup d'œil sur la peinture et s'arrêtaient quelques instants à voir travailler le peintre. Ils furent fort surpris un jour de le voir monter et descendre de son échafaud, prendre le pinceau, le quitter tout de suite, le reprendre un moment après, puis le quitter encore sans pourtant s'en être servi. Ils crurent d'abord qu'il pensait à quelque correction ou qu'il méditait quelque changement; on fut dans la même idée les deux ou trois jours qui suivirent. On s'avisait enfin de s'informer s'il manquait de quelque chose. "Nous ne pouvons pas deviner, lui dit-on; c'est à vous à nous instruire de ce qu'il vous faut et à demander tout ce dont vous pouvez avoir besoin."—"Je n'ai besoin, dit le Frère Attiret, que d'un peu de repos. La main me tremble et je ne saurais peindre sans risquer de tout gâter. J'espère que, lorsque mon

(45) Etait-ce encore le Père Jean Combes? (cf. plus haut note 37).

temps d'aider à la cuisine sera fini et que je ne serai plus obligé de fatiguer mon poignet, ma main redeviendra aussi sûre qu'auparavant."—"Il ne faut pas attendre jusqu'à ce temps-là, lui répliqua-t-on; dès à présent vous êtes quitte de cet office. Lorsqu'on vous l'a donné, vous auriez dû faire vos représentations et l'on y aurait eu égard. C'est apparemment votre humilité et votre amour pour la mortification qui vous ont prescrit le silence. Soyez tranquille sur cela; en vous donnant un autre office, on aura bien soin que, sans en avoir tous les inconvénients, il ait tous les avantages que vous pourriez regretter dans celui qu'on vous ôte." On lui tint parole, et le modeste novice se prêta à tout ce qu'on voulut, avec cette tranquillité d'âme et cette sérénité qui ne peuvent être que le fruit d'une vertu déjà plus que novice.

C'est ainsi que le Frère Attiret passa les deux premières années de son noviciat entre les humiliations et le travail, entre la prière et les autres exercices de piété. "Ces deux années, m'a-t-il dit plus d'une fois, ont été comme son paradis dans ce monde." J'ai tout lieu de croire qu'il disait vrai en parlant ainsi, quand je fais réflexion à l'aimable gaieté dont il donnait les marques à mesure que les occasions se présentaient; car si, dès ce temps-là même, il n'eût pas joui de cette paix du cœur, de cette satisfaction intérieure et de ce témoignage non suspect d'une bonne conscience qui font le bonheur des justes sur la terre, une vie telle que celle qu'il était obligé de mener lui eût été fort à charge et il n'eût probablement pas été longtemps sans regarder derrière lui. Un ou deux traits que je vais vous rapporter achèveront de vous le faire connaître tel qu'il était alors.

TOME IV

Une méditation sur l'Assomption de la Sainte Vierge

Pardonnez-moi, Monsieur, si je vous entretiens de petites choses; ce ne sont pas toujours les grandes actions qui font les plus grands hommes. Un de ces jours où tout travail des mains non nécessaire est interdit,—c'était le jour de l'Assomption de la sainte Vierge—un grave Père⁽⁴⁶⁾ trouva le Frère Attiret dans une des allées du jardin. Il l'accosta, et après les compliments ordinaires, il le mit sur les voies de pouvoir lui dire librement ce qu'il pensait de l'état religieux et des petites peines qui y sont attachées. Le Frère Attiret, avec sa franchise accoutumée, l'assura qu'il était très content de son

(46) Ceci dut se passer en 1736, le 15 août, et le "grave Père" put être le P. Jean Croiset dont il est question plus haut à la note 37.

sort et qu'il trouvait le joug du Seigneur doux et léger. "Mais, reprit le Père, ne vous ennuyez-vous pas un peu durant le temps de l'oraison? les heures en paraissent quelquefois bien longues quand l'habitude de méditer n'en a pas encore facilité l'emploi. Aujourd'hui, par exemple, comment vous en êtes-vous tiré? L'Assomption de la sainte Vierge, notre bonne Mère, est un bien beau sujet."—"Oui, mon Révérend Père, lui répondit le Frère Attiret, le sujet ne saurait être plus beau. Aussi je m'en suis fort bien tiré et si bien que, si j'avais été maître de mon temps, je serais peut-être encore au pied de mon oratoire. Ah! que je m'y plaisais! que j'y étais agréablement! D'abord, après m'être mis en la présence de Dieu, par une courte prière qu'on a coutume de faire pour cela, j'ai saisi mon site, j'ai crayonné notre bonne Mère environnée d'anges de tous les ordres qui l'enlevaient de terre; au fond du tableau, dans le lointain, j'ai dessiné un paysage, auquel je prétendais donner tout le gracieux dont j'étais capable; au-dessus j'ai tracé une gloire qu'on ne devait voir qu'à travers un ciel plus qu'à demi transparent, car c'était le moment où il s'allait s'ouvrir; j'ai rangé sur le devant les apôtres, en donnant à chacun d'eux une attitude différente; sur les bords, des deux côtés, j'ai groupé les disciples. Après avoir jeté ainsi une première idée, je me suis arrêté; j'ai fait un pas en arrière pour pouvoir mieux juger de l'ensemble; je suis revenu, et sur-le-champ j'ai raccourci cet ange qui me paraissait trop grand, j'ai raccommo^dé ce pied qui me paraissait estropié, j'ai effacé cette aile dont l'ombre devait tomber sur cette tête que je voulais faire voir dans tout son jour. J'en étais là, mon Révérend Père, lorsqu'on m'a averti que la fin de l'oraison était sonnée et que je devais me rendre ailleurs. Jugez si le temps m'a paru long!"—"Voilà qui va fort bien, répliqua le grave Père en souriant, vous m'avez parlé de la méditation du peintre et je ne voulais savoir que quelque chose de celle du novice. J'entends raillerie, mais je vous conseille de ne pas vous exprimer devant tout le monde aussi librement que vous venez de le faire devant moi. Gardez-vous bien surtout de badiner ainsi devant les novices; ils s'en scandaliseraient."

Badinage avec son maître des novices.

Une autre fois⁽⁴⁷⁾, il se rendit à la chambre du Révérend Père Recteur et, comme un homme qui n'oserait s'ouvrir et qui cependant en a le dessein et une forte envie, il fut quelques moments sans rien dire. Enfin, prenant la parole, "vous savez, mon Révérend Père, qu'il y a près de deux

(47) Avant le 31 juillet 1737, fin de son noviciat.

ans que je travaille ici sans presque aucune relâche. Les peintures de l'église vont être achevées et, grâce à Dieu, on les trouve assez bien. Vous savez aussi qu'il n'est pas d'un peintre comme d'un ouvrier qu'on paie à la journée; quoique notre art soit noble et que ceux qui le cultivent soient pour l'ordinaire plus avides de gloire que d'intérêt, cependant quand un petit profit vient se joindre à la gloire, nous n'en sommes pas fâchés. Je n'ai pas encore fait vœu de pauvreté; ainsi je pense pouvoir recevoir sans scrupule tout ce qu'on voudra bien me donner, surtout si c'est Votre Révérence qui me le donne." Il s'arrêta là: le Révérend Père, qui ne savait trop à quoi ce préambule devait aboutir, ne se pressa pas de parler. Après avoir attendu quelque temps, il lui répondit enfin: "Eh bien, mon cher Frère, qu'est-ce que vous voulez?"—"Voyez, mon Révérend Père, vous êtes prudent et sage, vous avez de la discrétion et vous êtes juste estimateur des choses; je m'en tiendrai à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner."—"Mais encore, mon cher enfant, qu'est-ce que vous voudriez? Parlez librement; s'il ne tient qu'à moi de vous satisfaire, je le ferai de bon cœur."—"J'ai oui dire, mon Révérend Père, que Votre Révérence avait reçu tout nouvellement de Rome d'assez jolies médailles, frappées au coin de saint Régis; je voudrais bien en avoir une pour mettre à mon chapelet" ⁽⁴⁸⁾.

Cette chute rassura le Père Recteur, qui probablement s'était attendu à toute autre chose; mais elle ne le déconcerta pas, car dans l'instant même il prit sa revanche sur le même ton. "Oh! oh! mon enfant, lui dit-il avec un air de simplicité qui paraissait tout à fait naturel, vous demandez un peu trop; les médailles que j'ai reçues de Rome sont encore rares. Je n'en ai reçu que dix, j'en ai déjà donné quatre à des personnes respectables; j'en garde une pour moi; il ne m'en reste plus que cinq à distribuer. Voulez-vous avoir la préférence sur tous les autres novices? Voyez vous-même si

(48) Saint Jean-François Régis, mort non loin d'Avignon au village de Lalouvesc, dans l'Ardèche, le 31 décembre 1640, avait vu son tombeau assiégé d'une telle vénération populaire que, le 30 décembre 1675, on fit les premières démarches officielles pour l'ouverture de son procès de beatification. Ce fut surtout sous l'impulsion du Père Cayron que Régis fut béatifié le 8 mai 1716 et canonisé le 16 juin 1737 (DISSARD, *Un thaumaturge toulousain. Le Père Cayron 1672-1754*, 1934, ch. V. p. 157-184); les médailles furent probablement frappées à cette dernière occasion.

cela convient. Je pourrais bien passer par-dessus car, après tout, vous êtes plus âgé qu'eux; mais que diraient les Frères anciens? Absolument, ajouta-t-il après avoir pensé un moment; je puis prendre sur moi de vous en donner une, mais à une condition, c'est que vous ne la montrerez pas."

Voilà, Monsieur, l'exposition d'une petite scène dont le détail minutieux vous aura peut-être ennuyé. Je sens bien qu'elle n'a rien de piquant pour un homme du monde, aussi n'est-ce pas pour amuser que je l'ai ainsi circonstanciée; mon intention a été de vous donner une preuve de la bonne humeur du Frère Attiret, et du contentement dont il jouissait dans la maison du Seigneur, malgré la contrainte où il était obligé de vivre, les petites humiliations et les autres peines inséparables de son état. Il m'en a fait bien des fois le récit comme d'une chose qui l'avait délicieusement affecté et dont il ne se rappelait jamais le souvenir sans une nouvelle satisfaction. Les réflexions pittoresques dont il accompagnait son narré me paraissent dignes de l'attention d'un artiste; elles méritent par là de vous être communiquées; si elles ne sont pas telles que je les crois, vous en serez quitte pour les supprimer ⁽⁴⁹⁾.

"Jamais de ma vie, disait-il, je n'ai mieux observé combien ce qui se passe dans notre âme influe sur notre physionomie actuelle. Je ne parle pas des grandes passions: tout le monde les connaît et est en état d'en juger; je parle de ces passions journalières, si je puis m'exprimer ainsi, et presque momentanées; de ces passions douces, de ces mouvements involontaires dont personne n'est exempt et qui, sans paraître nous affecter, nous remuent réellement et nous font différents de nous-mêmes, autant de fois qu'ils agissent sur nous. Cette différence ne paraît presque rien; elle échappe aux regards du commun; mais elle sera saisie par un habile peintre qui aura réfléchi sur son art, par tout peintre qui ne se sera pas contenté d'étudier l'homme dans sa première superficie, mais qui aura pénétré jusqu'au fond de son cœur, pour y trouver le principe de la contraction, de la dilatation, de tout le mécanisme du jeu des muscles, pour y découvrir l'abondante source d'où découlent toutes les nuances qui constituent son coloris et qui peuvent, pour

(49) Par ces derniers mots, on peut supposer que le P. Amiot avait eu l'intention de voir imprimée sa Notice sur le F. Attiret; cela n'eut pas lieu alors, sinon pour des extraits dans le *Journal des Savants*, juin 1771, p. 406-420.

ainsi dire, le varier à l'infini. La petite conversation que j'eus avec le Révérend Père Recteur du noviciat m'aurait fourni seule de quoi faire son portrait de dix façons différentes, quoique toujours dans la même attitude. D'abord, je l'aurais peint en lui donnant cet air ouvert avec lequel il me reçut, suivant sa coutume ordinaire. Mon embarras simulé et la peine que je paraissais avoir à lui dire le sujet qui m'amenait chez lui lui ayant donné un autre caractère de tête, j'aurais fait un second portrait. Quand j'ouvris la bouche pour parler; quand je me hasardai à lui demander indéterminément quelque chose; quand je m'en remis à sa discrétion pour ce qu'il voulait me donner; quand je me tus après avoir parlé; quand, après m'être enfin expliqué, les nuages qui avaient couvert alternativement son visage se dissipèrent et qu'il me fit tant valoir la bagatelle qu'il était bien résolu de ne pas me refuser, toutes ces circonstances me l'ayant successivement montré dans le doute, dans la perplexité, dans l'inquiétude, dans l'embarras, dans la peine, dans la satisfaction et dans la douce joie, eussent fourni à mon pinceau tout autant de portraits parlants et qui, en parlant, eussent dit quelque chose; car comme dans la réalité bien des gens parlent sans rien dire, de même dans la peinture bien des portraits ne disent souvent rien, lors même qu'ils paraissent parler.

Les meilleurs, ce me semble, que j'aurais faits dans l'occasion dont il s'agit, ceux du moins que j'aurais travaillés avec plus de soins, parce qu'ils auraient, selon moi, mieux caractérisé le sujet, eussent été: 1° lorsque je l'aurais saisi dans le moment où tous les traits de sérénité qui lui étaient ordinaires reparurent sur son visage, après que j'eusse demandé la petite médaille dont j'ai parlé; 2° quand, avec cette simplicité dont j'entrevois l'affectation, il me la fit tant valoir avant que de me la donner. Mais, ajoutait-il en riant encore de l'embarras où il s'était trouvé à son tour, si j'avais orné une salle de ces différents portraits, je n'aurais pas manqué de leur donner pour pendants ceux que j'aurais faits de moi-même dans les différents personnages que je jouai sur la scène. Je me serais peint d'abord comme m'applaudissant en secret et jouissant de cette petite satisfaction maligne, si flatteuse pour le cœur humain, d'avoir pu en si peu de moments faire naître, sur une physionomie que je regardais comme inaltérable, toutes les nuances qui la faisaient changer si souvent à mes yeux. J'aurais pu, dans un second portrait, me caractériser comme ayant été la dupe de mon amour-propre, en me persuadant mal à propos que j'en avais imposé à un homme d'une expérience consommée qui, dès le premier instant de la conversation,

m'ayant pénétré jusqu'au fond de l'âme, avait bien voulu, par pure complaisance, se prêter à mon badinage, innocent en lui-même, mais déplacé vis-à-vis de lui."

La peinture psychologique

"Je suis persuadé, continuait-il ⁽⁵⁰⁾, que si les peintres connaissent le caractère dominant de leurs modèles, s'ils étaient toujours les maîtres de pouvoir les étudier, du moins pendant quelque temps, dans les actions ordinaires de la vie, il n'y aurait pas tant de portraits qui meurent, pour ainsi dire, bien des années avant leurs originaux. Un changement de mode dans les habits, une diminution ou une augmentation d'embonpoint, ou simplement quelques rides de plus sur le front de ceux-ci, ne suffisent que trop souvent pour rendre ceux-là méconnaissables. Je voudrais donc qu'un peintre, qui serait chargé de mettre quelqu'un sur la toile, l'y mît de façon que, quelque âge qu'il eût et de quelque façon qu'il fût habillé, ceux qui l'ont une fois connu pussent toujours le reconnaître et dire au premier aspect: C'est un tel; oui, c'est lui-même. Je voudrais de plus que chacun de ceux qui le verraient le reconnût sous la forme particulière qu'il avait dans l'imagination lorsqu'il pensait à lui; ce qui ne saurait arriver si le portrait ne renferme dans son ensemble le germe un peu développé de toutes les impressions dont est susceptible celui qu'il représente."

"Une simplicité qui me fut dite (c'est toujours le Frère Attiret qui parle), à l'occasion d'un portrait que je venais d'achever, m'a fait faire

(50) Ne croirait-on pas entendre son contemporain, le madré Picard, Quentin de la Tour, dans une sorte de confession au marquis de Marigny (1^{er} août 1773): "Que d'attentions, que de combinaisons, que de recherches pénibles pour conserver l'unité du mouvement malgré les changements que produit sur une physionomie et dans les formes, la succession des pensées et des affections de l'âme; c'est un nouveau portrait à chaque changement. . . . Un peintre dévoré de l'ambition de son art est bien à plaindre d'avoir à combattre tant d'obstacles. . . . (Mes modèles) croient que je ne saisis que les traits de leur visage; mais je descends au fonds d'eux-mêmes, à leur insu, et je les remporte tout entiers." (Cité par REAU, *Histoire de la peinture française du XVIII^e siècle*, t. 1, 1928, p. 74-77).

bien des réflexions qui ne m'ont pas été inutiles pour mon avancement dans cet art. J'étais à part moi très satisfait de mon ouvrage, parce qu'il me paraissait bon; tous ceux qui l'avaient vu m'en avaient fait compliment; il n'était pas sorti encore de mon atelier lorsqu'un des amis de la personne que j'avais peinte vint avec quelques autres me faire visite. "A qui est ce beau portrait?" me demanda l'un d'eux en entrant.—"Vous le connaissez tous, répondis-je; devinez..."—"Je le connais," reprit-il; il pensa quelque temps et ne devina point.—"C'est Monsieur un tel", lui dis-je. — Alors revenant comme d'un profond sommeil: "Oh! vraiment oui; c'est lui-même, . . . c'est bien lui, dit-il en le regardant avec plus d'attention; mais il n'est pas ordinairement si bien mis que le voilà..." Je compris par tout cela que mon ouvrage n'était rien moins que ce que je croyais. Il était cependant parfaitement ressemblant, puisque, quand on disait: "Voilà le portrait d'un tel", il n'y avait personne qui n'y reconnût ses traits. En quoi péchait-il donc? Le voici: en ce qu'il ne s'annonçait pas lui-même. Il péchait faute d'expression propre, qui aurait dû le manifester au premier coup d'œil. Il péchait aussi en ce que l'habillement était fait avec trop d'art; les regards des spectateurs s'y fixaient, préférablement à la tête vers laquelle ils auraient dû d'abord se porter, vers laquelle, après avoir à différentes reprises parcouru légèrement tout le reste, ils auraient dû revenir sans cesse, comme vers leur centre."

Telle est à peu près, Monsieur, la manière dont le Frère Attiret s'exprimait quand il avait occasion de parler de cette partie de son art dans laquelle je puis dire qu'il a excellé. Dans ce que je rapporte de lui, il peut se faire que ma mémoire ne me serve pas bien et que je confonde mes idées avec les siennes. Ainsi, s'il y a quelque chose qui ne soit pas à propos, vous savez sur qui doit retomber la faute.

Le conflit de la technique chinoise avec les méthodes européennes

Le Frère Attiret s'était fixé de bonne heure à l'histoire et aux portraits dont il avait fait une étude particulière ⁽⁵¹⁾; mais la Providence le destinait à exercer tous les genres de peintures, comme à pratiquer toutes

(51) Par "l'histoire", il se rattachait plutôt à l'art du XVII^e siècle, qui triomphe à Versailles, et par le "portrait", au courant du XVIII^e siècle, qui régna à Paris (REAU, *Histoire de la peinture française au XVIII^e siècle*, t. 1, 1928, Introduction, p. V-XVI).

les vertus. Les deux années de son noviciat étant révolues ⁽⁵²⁾, les supérieurs lui firent part des lettres qu'ils avaient reçues de la Chine. Ils lui demandèrent s'il n'avait aucune répugnance à passer les mers, pour aller consacrer son talent au service d'un prince idolâtre ⁽⁵³⁾, qui pouvait servir notre sainte religion ou lui nuire beaucoup, selon qu'il serait bien ou mal disposé à l'égard de ceux qui la prêchent. Le Frère Attiret répondit qu'il n'avait point embrassé l'état religieux pour faire sa volonté propre, et qu'il était disposé à sacrifier son repos et sa vie même, pourvu que ce sacrifice pût lui procurer ce qu'il était venu chercher en quittant le siècle; que, du reste, non seulement il n'avait aucune répugnance à se rendre à la Chine, mais qu'il irait très volontiers jusqu'au bout du monde, s'il croyait par là contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Pendant plusieurs mois qu'il resta encore en France, il eut tout le temps de faire réflexion. Comme il persista toujours dans sa bonne volonté et dans la ferveur de son zèle, on le fit partir pour la Chine vers la fin de 1737 ⁽⁵⁴⁾.

(52) Le 31 juillet 1738.

(53) Yong-tcheng était mort le 7 novembre 1735; il s'agit ici de son fils K'ien-long qui règnera soixante ans (1735-1795).

(54) Nous n'avons aucun détail sur son voyage jusqu'à Macao (août 1738). Nous savons seulement que le 2 décembre 1738 arriva de Pékin l'ordre d'envoyer cinq missionnaires: "un Frère peintre (Attiret) et un Frère horloger (Thébault), un organiste le P. Bahr, un astronome observateur le P. Gogeisl, et l'un des deux autres Pères autrichiens Laimbeckhoven ou Hallerstein" (Lettre du P. Laimbeckhoven, Macao 4 décembre 1738: *Welt-Bott*, t. 5, n°590, p. 114). "On nous donna un officier pour nous conduire, raconte le F. Attiret avec une pointe d'ironie; on nous fit croire que nous serions défrayés, mais nous ne le fûmes qu'en paroles et, à peu de choses près, nous vécûmes à nos dépens. La moitié du voyage se fait dans des barques. On y mange, on y couche; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les honnêtes gens n'osent ni descendre à terre, ni se mettre aux fenêtres de la barque pour voir le pays. Le reste du voyage se fait dans une espèce de cage, décorée du titre de litière. On y est enfermé pendant toute la journée; le soir, la litière entre dans l'auberge, et encore quelle aubergel de façon, qu'on arrive à Pékin sans avoir rien vu: et la curiosité n'est pas plus satisfaite que si on avait toujours été enfermé dans une

Arrivé à Pékin ⁽⁵⁵⁾ il présenta à l'empereur, pour son tableau d'entrée, une Adoration des rois ⁽⁵⁶⁾; il l'avait peinte avec tout le soin qu'exigeait un ouvrage qui devait fonder sa réputation. Aussi l'empereur en fut si content qu'il le fit placer dans un appartement honorable de l'intérieur de

chambre. "Ce dut être en février-mars 1739 qu'ils atteignirent Pékin; la "curiosité" ne manquera pas d'être vite satisfaite pour les palais impériaux, et la description qu'en donne Attiret dans ses lettres est devenue classique (Pékin, 1^{er} novembre 1743).

(55) Le P. Gaubil au P. Cayron, Pékin, 2 novembre 1739 (*Bulletin catholique de Pékin*, 1942, t. 29 p. 1): "Cette maison vous a obligation de nous avoir procuré le cher frère Thébaud (l'horloger: cf. PFISTER, n°357, p. 793). C'est un sujet très propre par ici: habileté, naturel, vertu, nous le font fort aimer et estimer, et il nous rendra de grands services... Par l'arrivée des deux Frères (Thébaud et Attiret), cette maison française se trouve en état d'être très utile à la mission, si l'empereur vient à être bien au fait sur tout ce qui regarde les deux Frères et par eux on tâchera de rendre utiles et faire connaître à l'Empereur les autres Pères." D'après un Catalogue de 1740 (qu'on complètera par les notices du P. PFISTER), il se trouvait alors à la mission française, les Pères Chalié (supérieur de 1738 à 1745), Bousset, d'Entrecolles, de la Charme, de Mailla, d'Incarville, Fourreau, Gaubil, Parrenin, deux prêtres chinois Ho et Louo, deux autres Frères coadjuteurs, de Brossard (pour la verrerie et la cristallerie) et Rousset (pour la pharmacie) avec un Chinois Tcheou. "Ce Frère avait du feu, dira plus tard d'Attiret le P. Bourgeois (15 octobre 1769), de la vivacité, beaucoup d'esprit, une solide piété et un caractère charmant; ce qui, dans une communauté de sept ou huit personnes isolées de tout l'univers, doit être considéré comme quelque chose de bien précieux."

(56) Le P. Gaubil au P. Cayron, Pékin, 2 novembre 1739: "Le F. Attiret, peintre habile, est déjà bien connu et estimé de l'Empereur, et il a déjà par là rendu de grands services... Le P. Chalié qui malgré ses services était peu connu de l'Empereur a déjà profité du F. Attiret pour être connu de Sa Majesté, il a été trois ou quatre fois interprète de ce cher Frère qui outre le talent de la peinture en a plusieurs autres de grand usage pour ces pays." (*Bulletin catholique de Pékin*, 1942, t. 29, p. 681-682).

son palais, et qu'il en conçut pour le peintre une estime dont il lui donna la preuve, en l'appelant à travailler journellement auprès de sa personne (57). Voilà donc le Frère Attiret déclaré peintre de Sa Majesté l'Empereur de la Chine; voilà le commencement de la gloire que ses succès vont lui procurer dans cette cour aux yeux des hommes; mais voilà aussi, dans la réalité et à ses propres yeux, le commencement de ses peines et de ses croix: peines et croix qui n'ont pu être supportées pendant trente années de suite que par des motifs surnaturels, tels que ceux qui l'animaient dans toutes ses actions. Vous allez en juger vous-même, Monsieur, par le petit détail que je tâcherai de vous en faire.

J'ai déjà dit plus haut que le Frère Attiret avait négligé les autres genres des peintures pour ne s'adonner qu'à l'histoire et aux portraits (58); mais ici il lui fallut tout à coup devenir paysagiste (59), peintre de batailles (60), peintre de fleurs (61), peintre d'animaux (62), peintre d'architecture et de décoration (63). Il fallut qu'il oubliât pour ainsi dire tout ce qu'il savait

(57) "J'ai été reçu par l'empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde; qui est élevé à n'être sensible à rien; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service." (Lettre du F. Attiret 1^{er} novembre 1743).

(58) "De Lebrun à Watteau", les peintres se classent en deux groupes très distincts: les peintres d'histoire, et les portraitistes auxquels se rattachent les animaliers (MICHEL, t. 7, p. 94 et suiv.).

(59) Qu'on se rappelle son contemporain Watteau qui s'éteignit le 18 juillet 1721, à 37 ans (MICHEL, ib., p. 132).

(60) Ce genre avait été illustré, au siècle précédent, par Van der Meulen (MICHEL, t. 6, p. 600-602).

(61) Les Hollandais étaient passés maîtres en ce genre (MICHEL, t. 6, p. 398).

(62) Desportes et Oudry avaient acclimaté en France le genre de Snyders (MICHEL, t. 7, p. 114-119).

(63) C'était ce qu'on appelait la "grande peinture". Au début du règne de Louis XV, ses principaux représentants étaient J. F. de Troy (1679-1752) et J. B. van Loo (1684-1725): ce dernier est le type des artistes hybrides et nomades dont le XVIII^e siècle fournit tant d'exemples (MICHEL, t. 7, p. 138-142), il a pu être rencontré par Attiret dans ses voyages.

pour apprendre une nouvelle manière de peindre, celle de la détrempe, telle qu'elle est exercée par les Chinois (64).

Il n'est pas donné à tout le monde de comprendre combien il en coûte à un grand peintre de se métamorphoser ainsi, surtout quand, en exerçant son art, il faut qu'il sacrifie les beautés et les règles de l'art même pour plaire à des yeux que la longue habitude de voir des objets d'un faux goût a dépravés sans retour (65). Le Frère Attiret ne tarda pas à en faire l'expérience. Le premier sujet qu'il traita fut à son choix, il est vrai, mais l'empereur lui fit ôter et ajouter tant de choses qu'il en résulta une espèce de mixte, d'aucun genre et de tous les genres à la fois. Ce n'est pas tout; le luisant d'huile ne plaisait pas à Sa Majesté; les ombres, surtout quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient des taches. A combien de questions le pauvre peintre, qui ne savait encore que balbutier quelques mots et qui n'entendait pas même à demi ce qu'on lui disait, ne fut-il pas exposé!

(64) Dans le *T'oung Pao*, t. 34, 1938, p. 153-164, Oswald SIREN a publié *An Important Treatise on Painting from the Beginning of the XVIIIth Century*, par Wang Yü 王昱 (c. 1680-1724).

(65) A cette appréciation si peu élogieuse de l'art chinois, on peut comparer les termes assez malheureux dont se servit Charles PERRAULT, dans son *Parallèle des anciens et des modernes* (1688): "Quelques années avant Raphaël et Le Titien, il s'est fait des tableaux, et nous les avons encore, dont la beauté principale consiste dans cette finesse de linéaments; on y compte tous les poils de la barbe et tous les cheveux de la tête de chaque figure. Les Chinois, quoique très anciens dans les arts, en sont encore là. Ils parviendront peut-être bientôt à dessiner correctement, à donner de belles attitudes à leurs figures et même des expressions naïves de toutes les passions; mais ce ne sera pas de longtemps qu'ils arriveront à l'intelligence parfaite du clair-obscur, de la dégradation des lumières, des secrets de la perspective et de la judicieuse ordonnance d'un grand ensemble." (Cité par PELLISOT, dans le *T'oung Pao*, t. 28, 1931, p. 200). Déjà, le P. Ricci, au début du XVII^e siècle, s'était exprimé en termes analogues (*T'oung Pao*, t. 20, 1921, p. 5-6).

Le Frère Castiglione⁽⁶⁶⁾ répondait pour lui et tâchait de répondre à tout; mais l'empereur ne changea pas pour cela ses idées: il s'en tint à son goût pour la peinture à l'eau. "Elle est plus gracieuse, dit-il, et elle frappe agréablement la vue par quelque côté qu'on la regarde. Ainsi il faut, qu'après que ce tableau sera fini, le nouveau venu peigne de la même manière que font les autres. Pour ce qui est du portrait, il le pourra faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'instruire." Un ordre du souverain est ici, plus que partout ailleurs, quelque chose de sacré; il faut qu'il s'exécute, et rien ne doit paraître impossible quand c'est le *Fils du ciel qui commande*.

- (66) A la notice de P. FISTER, n°293, p. 635-639, il faut désormais ajouter les détails du P. D'ELIA dans la *Civiltà cattolica* (21 janvier 1939, p. 135). Né à Milan le 19 juillet 1688, il donna, dès ses premières années, des présages de ses aptitudes d'artiste; il entra dans la Compagnie de Jésus au noviciat de Gênes le 16 janvier 1707. En ces dernières années, le P. Farinelli a retrouvé à Gênes jusqu'à neuf tableaux peints par lui pour l'église ou la maison du noviciat (par exemple celui du maître autel de l'église, représentant Saint Ignace de Loyola dans la grotte de Manrèse; les huit autres, grands de 1,50 mètre sur 3 mètres, étaient consacrés à des scènes de l'Écriture sainte pour le réfectoire du noviciat). En 1713, il se rendit d'Italie au Portugal, sans doute en vue des missions, mais les supérieurs de Coïmbre lui firent décorer leur chapelle et peindre les portraits des petits princes royaux,.... Il fallut un ordre exprès du P. Général Tamburini pour qu'il pût continuer la route en destination de Pékin où l'attendait l'Empereur depuis longtemps; parti de Lisbonne en 1714, il parvint à Macao le 10 juillet 1715 et à Pékin le 22 décembre 1715. La formule de ses vœux solennels (8 décembre 1722), signée par lui, est contresignée par le P. José Suares. Il mourut le 16 juillet 1766, deux ans avant le Frère Attiret qu'il avait précédé de vingt-trois années à Pékin. Fort goûté de K'ang-hi, il l'avait été moins de son successeur Yong-tcheng (1723-1736); il retrouva la faveur du temps de K'ien-long, mais avec une santé débilisée. Même après la venue du F. Attiret, le P. Hallerstein souhaitait encore (10 Novembre 1761) qu'on lui trouvât "un successeur, se perfectionnant comme lui qui n'avait, il y a vingt-six ans, qu'un bon fonds en perspective" (*Welt Bott*, t. 5, n°675, p. 42).

Quoique l'exercice habituel de la méditation et de la prière, quoique la pratique journalière des vertus chrétiennes et religieuses eussent presque étouffé tout sentiment d'amour-propre dans le Frère Attiret, il lui restait néanmoins encore un peu de ce feu français qui ne lui permit pas d'écouter avec indifférence un pareil ordre. Il en témoigna sa sensibilité, après que l'empereur se fût retiré; il dit qu'il ne s'était annoncé que comme peintre d'histoire et de portraits, que comme peintre à la manière d'Europe, que comme un artiste déjà formé, et non pas comme un homme qui venait pour apprendre les premiers éléments de son art. C'est au Frère Castiglione qu'il disait tout cela, et il le disait en français.

Les eunuques et les autres Chinois qui étaient présents, sans rien comprendre au son de ses paroles, en lurent aisément tout le sens dans sa physionomie et dans ses gestes. Dès ce moment, ils prirent la résolution de concourir de leur mieux à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de cette vivacité européenne qui ne leur plaisait pas et qui dénotait, selon eux, un fond d'indocilité qu'il était à propos de réprimer. Mortifier cruellement sans paraître en avoir l'intention, sans fournir à celui qu'on mortifie le moindre prétexte de pouvoir se plaindre légitimement; le mortifier de façon qu'il ne puisse pas en quelque sorte se dispenser honnêtement de témoigner sa reconnaissance, c'est un art qu'on possède ici au suprême degré. On ne tarda pas à en faire usage à l'égard du Frère Attiret. Il avait témoigné de la répugnance pour peindre à l'eau; les occasions indispensables où il lui fallut peindre à l'eau naquirent bientôt sous ses pas; et, en peignant à l'eau, il dut savoir gré à ceux qui lui procuraient l'honorable mais triste avantage de contrarier ainsi son inclination. Il avait paru trouver mauvais qu'on ordonnât aux peintres chinois de l'instruire, et les instructions des peintres chinois lui furent prodiguées, et, en les recevant, il dut les regarder comme des bienfaits, il dut en demander de nouvelles, comme on demande des grâces qu'on désire avec ardeur de pouvoir obtenir.

Un dur réapprentissage

Un jour qu'il était près de son tableau, ayant l'imagination remplie de son sujet et se trouvant dans les moments favorables de la facilité du pinceau, deux eunuques, dont l'un tenait avec beaucoup de respect un éventail à la main, entrèrent brusquement dans l'endroit où il peignait.

"Ordre de l'empereur. Il faut qu'un tel, dirent-ils d'un ton de voix glapissant, en nommant le Frère Attiret par son nom chinois⁽⁶⁷⁾, il faut qu'un tel peigne actuellement sur cet éventail⁽⁶⁸⁾ une fleur européenne avec sa tige et qu'il mette sur cette fleur un papillon ayant encore les ailes étendues. Dans deux ou trois heures nous devons présenter cet éventail à Sa Majesté. Ainsi qu'il soit en état le plus tôt qu'il pourra se faire. L'empereur veut s'en servir aujourd'hui même."

Il eût fallu à notre artiste ce haut degré d'apathie auquel il n'était pas encore arrivé, pour ne pas être déconcerté par un ordre donné si à contretemps. Avec une émotion dont il ne fut pas tout à fait le maître, il quitta sa palette et son pinceau, et dit en se levant: "Messieurs, je ne vous entends pas."—"Pour l'amour de Dieu, reprit le Frère Castiglione sous prétexte de lui expliquer l'ordre de l'empereur, prenez un visage riant; songez, mon cher Frère, aux motifs qui vous ont fait venir ici; je vous en dirai davantage quand nous serons seuls. Pour le présent, recevez avec respect l'honneur que vous fait l'empereur en vous choisissant préférablement à moi et à tous les peintres chinois qui sont ici pour peindre sur un meuble [un objet transportable] qui est à son usage particulier. J'ai des couleurs toutes prêtes; je vous aiderai à faire ce que vous demande Sa Majesté." Frappé de ce discours, le Frère Attiret tâcha de se remettre du mieux qui lui fût possible; mais le *je ne vous entends pas* et le ton dont il fut prononcé avaient déjà fait tout leur effet. Les eunuques se retirèrent, bien convaincus que cette légèreté impatience du peintre nouveau venu ne tarderait pas à avoir son châtement. Ils revinrent prendre l'éventail à l'heure indiquée, et le portèrent à Sa Majesté qui, le jour même, en fit témoigner sa satisfaction.

Quelques jours après, arrive un nouvel ordre de l'empereur, beaucoup plus honorable en apparence pour le Frère Attiret que celui dont je viens de parler, mais infiniment mortifiant dans la réalité. Il lui fut enjoint de

(67) WangTche-tch'eng 王致誠 fut son nom chinois; Pa Té-ni 巴德尼 que lui donnent certains auteurs européens dérive d'une reconstitution absolument arbitraire de sa stèle funéraire par M. Planchet (PFISTER p. 787 note 1 et p. 41*).

(68) Dans l'*Illustrated Catalogue of Chinese Government exhibits*,... Londres, 1936, t. 4, p. 91 et suiv., sont reproduits quelques éventails de cette époque.

se transporter dans un des appartements de l'intérieur pour y retoucher une peinture chinoise qui était, disait-on, gâtée dans bien des endroits. Il s'y rendit avec le Frère Castiglione, qui était chargé de lui expliquer ce qu'il devait faire et comment il devait le faire. Il ne s'agissait de rien moins que de mettre de nouvelles couleurs sur les anciennes et de renouveler ainsi cette vieille peinture, qui remplissait tout le fond de l'appartement dans toutes ses dimensions. Une simple table sur laquelle on mit une chaise fut tout l'échafaudage qu'on lui permit.

Il est aisé de comprendre que, sur quelque partie du tableau qu'il travaillât, il ne pouvait manquer d'être dans une posture très gênante. Pour la partie d'en bas, il se trouvait obligé de se courber jusqu'à terre; pour la partie d'en haut, il devait se tenir debout sur la chaise d'où il risquait à chaque moment de se précipiter, pour peu qu'il eût perdu l'équilibre. On lui donna quelques eunuques qui, sous prétexte de le servir, n'étaient là proprement que pour le garder, l'observer et faire à son égard l'office de maître des cérémonies, en lui indiquant, à propos et hors de propos, tous les usages minutieux d'étiquette établis au palais.

Chaque jour, vers les sept heures du matin, il fallait qu'il se trouvât à la première partie de l'enceinte intérieure. Là il attendait que les gardes eussent donné avis de son arrivée aux eunuques qui présidaient à ce quartier, afin d'être introduit par quelqu'un d'entre eux. Dès qu'il était entré, on fermait la porte sur lui; on lui faisait traverser une vaste cour, au bout de laquelle il attendait encore que les autres eunuques fussent avertis. Enfin, après avoir passé par plusieurs portes, toujours avec le même cérémonial et les mêmes lenteurs, on entra dans le lieu où il devait peindre. Il y restait jusque vers les cinq heures du soir. Alors on le congédiait et c'était en gardant à peu près le même rite qu'on avait observé en l'introduisant.

L'empereur lui envoyait chaque jour des mets de sa table pour son repas; mais avant qu'ils fussent parvenus jusqu'à lui, ils étaient déjà tout refroidis et plus propres à dégoûter qu'à ragoûter un pauvre étranger, dont l'estomac n'était pas encore fait à la nourriture du pays. Aussi se contentait-il pour l'ordinaire, surtout dans les commencements, de manger quelques fruits avec quelques petits pains cuits au bain-marie.

Dans le courant de la journée, il était souvent visité par des eunuques, qui ne manquaient pas de lui faire les compliments ordinaires, auxquels il répondait de son côté par les formules accoutumées. A peine avait-il

prononcé quelques mots, que ces insolents (passez-moi, je vous prie, ce terme), pour lui faire payer le *je ne vous entends pas* qui lui avait échappé, lui disaient d'un ton ironique, comme s'ils eussent eu l'intention de le louer: "Oh! vous nous entendez à présent; bientôt vous serez en état de bien parler. Il nous entend, se disaient-ils les uns aux autres; il commence à savoir parler." Le Frère Attiret comprenait ce que cela voulait dire; mais il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. La réflexion, les encouragements que lui donnait de temps en temps le Frère Castiglione, les exhortations de nos Pères quand de retour à la maison il leur racontait ce qu'il avait à souffrir, plus que tout cela encore, sa piété solide jointe à l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes qu'il ne perdait jamais de vue, le rendirent peu à peu comme invulnérable à tous les traits qu'on pouvait lui lancer.

S'il est vrai de dire qu'un seul acte héroïque suffit quelquefois pour faire acquérir la facilité et même l'habitude d'en produire dans le même genre, quelle prodigieuse facilité, quelle douce habitude le Frère Attiret, pendant les deux ou trois mois que dura sa dure épreuve, ne dû-t-il pas avoir acquises dans l'exercice de ces vertus si sublimes qui apprennent l'homme à dompter ses passions, à se mortifier, à se vaincre soi-même! A en juger par la conduite qu'il a tenue après cette époque, l'espace d'environ trente ans, on serait en droit de conclure que la gêne habituelle du palais, que les contradictions, que le travail forcé, que les peines de tous les genres, bien loin de faire sur lui l'impression vive qui l'avait terrassé dans le commencement, l'atteignirent à peine ou l'effleurèrent tout au plus en passant.

En effet, dès qu'il eut fini son enluminure, s'il m'est permis d'employer ce terme en parlant de l'ouvrage du grand peintre, il se remit au tableau qu'il avait commencé, le finit, en peignit successivement plusieurs autres, s'appliqua de toutes ses forces à étudier le costume [la coutume] chinois, à se former son goût sur le leur, à prendre de leur manière de peindre tout ce qu'elle pouvait avoir de bon, et ce fut avec tant de succès qu'on ne parla bientôt plus au palais que de la beauté de ses peintures. Il faut avouer que sa docilité à écouter les avis qu'on lui donnait et son attention à en profiter, que sa déférence pour le Frère Castiglione et pour les peintres du pays avec lesquels il était obligé de travailler, furent la principale cause de la rapidité de ses progrès.

Sa réputation ne demeura pas renfermée dans l'enceinte du palais de l'empereur; elle se répandit chez les princes et les grands, d'où elle passa

chez les mandarins des différents ordres. Une foule de demandeurs empressés vint l'assiéger de toutes parts. C'était à qui pourrait absorber le plus de ce peu de moments qu'il avait de libres, pendant les jours qui lui étaient accordés pour être ses jours de repos et de prière. Parmi les personnes d'un certain rang, il en est très peu qui ne voulussent avoir chez soi de quoi pouvoir dire: "Voilà qui a été peint par un tel." Les uns lui demandaient leurs propres portraits, ou ceux de leurs parents ou de leurs proches; les autres le priaient de peindre à son choix quelque sujet à l'européenne, pour servir d'ornement à leur cabinet; les moins indiscrets se contentaient de coups de pinceau sur un éventail, ou sur tel autre petit meuble à leur usage. Il ne fallait pas les mécontenter par des refus, qu'ils auraient pu attribuer à un défaut de bonne volonté; il ne fallait manquer à rien de ce qui était du service de Sa Majesté; mais il fallait aussi ne pas négliger ses devoirs de chrétien et de religieux, et ne pas faire son occupation principale de ce qui ne devait être que l'accessoire. Quelle situation! Le Frère Attiret l'avait prévue; il s'y était disposé; il prit son parti en homme qui avait déjà fait le sacrifice de tout lui-même.

Tout son temps, sans qu'il s'en réservât la moindre partie pour son délassement ou sa récréation, fut partagé entre le service de Dieu et celui des hommes. Dès le grand matin, il vaquait à l'oraison et à la prière. Il peignait le reste de la journée, ou au palais pour l'empereur, ou à la maison pour les particuliers, et quelquefois chez les princes et les grands. Le travail qu'il faisait au palais était d'autant plus pénible pour la nature qu'il était accompagné de tout ce qu'une bienséance de nécessité peut imposer de gênant et de rude. Une espèce de salle au rez-de-chaussée comme sont tous les appartements chinois, entre cour et jardin, exposée à toutes les incommodités des saisons, était le lieu destiné à servir d'atelier aux peintres. Là, n'ayant d'autre feu en hiver qu'un petit réchaud, sur lequel il mettait ses godets pour empêcher que les couleurs ne gèlassent, il souffrait le froid le plus piquant. Il ne souffrait pas moins en été, par l'épuisement où le réduisaient les chaleurs excessives, dans un lieu que les rayons d'un soleil brûlant échauffaient par tous les côtés et rendaient comme une espèce de fournaise. Nul remède à de pareils maux; pas même le léger soulagement de pouvoir s'en plaindre. Il n'était pas seul à les endurer: les autres peintres étaient dans la même position que lui; il aurait eu mauvaise grâce de vouloir ces adoucissements qu'aucun d'eux ne cherchait à se procurer. Souffrir, se taire et prendre patience était le seul parti qu'il avait à prendre; aussi fut-ce celui qu'il prit avec résignation.

Il n'était pas tout à fait sujet aux mêmes inconvénients lorsqu'il avait à travailler ailleurs qu'au palais. Mais le grand nombre d'ouvrages dont il était surchargé et qui ne lui laissaient pas un moment de liberté lorsqu'il était de retour à la maison; mais le cérémonial qu'il devait observer lorsqu'il était appelé chez les princes et les grands, les questions toujours les mêmes ou presque toujours également insipides auxquelles il devait répondre; mais les lenteurs et les difficultés qu'il avait à essuyer, lors même qu'on était le plus empressé de l'avoir, de la part de ceux qui devaient l'introduire; mille autres petits supplices qu'on peut bien sentir quand on est dans l'occasion, mais qu'on ne saurait dire, ne le mettaient pas à de moins rudes épreuves que ce qu'il avait à souffrir chez l'empereur.

Ne pouvant suffire à tout, il se contentait d'esquisser les sujets et de peindre la carnation; le reste de l'ouvrage, il le distribuait à des peintres chinois qu'il avait à ses gages et dont il dirigeait le pinceau, en se réservant le droit de faire les corrections qu'il jugerait nécessaires, après que tout était fini. Il avouait lui-même que, pour ce qui regardait la coiffure, l'habillement, le paysage, les animaux, et en général tout ce qui regarde le costume, les Chinois dirigés le faisaient infiniment mieux et plus vite qu'il n'aurait pu le faire avec tout son art, en y employant un temps considérable.

Il ajoutait qu'en les faisant ainsi travailler, il apprenait chaque jour quelque chose de nouveau, dont il ne manquait pas de faire usage dans l'occasion.

Comment on traite une feuille d'arbre en peinture chinoise.

Au risque de vous ennuyer, je vous rapporterai un exemple des instructions chinoises qu'il a reçues sur son art, au commencement de son séjour à Pékin. J'en ai retenu les principales circonstances, parce qu'il me les a souvent racontées comme ayant été celles qui, par la forte impression qu'elles firent sur lui, avaient le plus contribué à le former.

Il venait d'achever au palais un tableau dont il était passablement satisfait. Il ne lui restait plus qu'à le caresser, en donnant par-ci par-là quelques coups de pinceau. Dans le fond était un paysage où il y avait entre autres choses un des arbres qu'on voit ici partout⁽⁶⁹⁾ et qui dans la peinture forment toujours une assez belle perspective. Les principales figures représentaient des dames chinoises et quelques suivantes, etc.

(69) Sans doute, un grand saule pleureur à l'ombre légère.

Le Frère Attiret au service de K'ien-long (1739-1768)

Les peintres qui travaillaient dans le même lieu que lui venaient de temps en temps jeter un coup d'œil sur son ouvrage et se retiraient ensuite sans dire mot. Le Frère Attiret fut surpris de ne recevoir aucun compliment de leur part, car ils avaient coutume de lui en faire pour la moindre bagatelle. Il ne savait trop à quoi attribuer un silence dans lequel il entrevoyait de l'affectation. "Eh bien, Messieurs, voilà mon ouvrage qui va être fini. Croyez-vous que l'empereur en sera content?"—Point de réponse.—"Je vous en prie, continua-t-il, dites-moi sans détour ce que vous en pensez."

Le plus ancien prenant alors la parole lui dit: "Votre précieux pinceau est sans contredit beaucoup plus brillant et plus moelleux que le nôtre; mais vous n'êtes pas au fait comme nous des usages et des choses de notre pays. Je prendrai donc la liberté de vous faire part de mes craintes, puisque vous voulez savoir ce que nous en pensons. Votre tableau pèche trop visiblement contre le costume [la coutume] pour que l'empereur puisse le goûter; les feuilles et les rameaux de cet arbre ne sont pas arrangés comme dans le naturel; il n'y a pas dans chaque feuille le nombre des filaments principaux qui leur convient. Il doit y en avoir tant⁽⁷⁰⁾, et vous en avez mis tantôt plus tantôt moins, suivant que le hasard vous l'a dicté..."

Le Frère Attiret, qui s'attendait à toute autre critique que celle qu'il venait d'entendre, l'interrompit en lui disant qu'il était peintre et non pas botaniste; qu'il n'avait jamais compté le nombre de filaments gros et petits dont une feuille était composée; qu'il lui suffisait d'en faire en gros la représentation; qu'au surplus, s'il n'y avait que de pareils défauts à reprendre dans sa peinture, il était comme sûr qu'il la trouvait bien et que l'empereur la goûterait. "Je le souhaite, répliqua le Chinois, vous ne tarderez pas à être éclairé par l'empereur lui-même. On vient d'annoncer qu'il va se rendre ici."

Les portraits de femmes en Chine

Sa Majesté arriva en effet un moment après. La première chose que fit l'empereur en entrant fut d'aller voir l'ouvrage du Frère Attiret; il

(70) Les enseignements de la peinture du Kie-tseu-yuan, traduits et commentés par PETRUCCI, consacrent un livre entier aux arbres (Paris, 1918, p. 75-120: Première Partie, Livre II). PETRUCCI a écrit aussi sur la peinture chinoise une brochure pour "nous mettre en état de maîtriser... les singularités de ses apparences et de sa technique... fort loin de nos habitudes d'esprit" (*Les peintres chinois*, p. 6).

l'examina quelque temps et demanda ensuite si les femmes d'Europe étaient habillées comme les femmes chinoises. On lui répondit que non, et on ajouta que les femmes qui étaient représentées sur ce tableau n'étaient pas des femmes européennes. "Elles ne ressemblent guère à des Chinoises", reprit l'empereur; il faut changer les personnages ou les retoucher." Après avoir dit ces mots, il jeta encore un coup d'œil sur les autres peintures et se retira.

Le Frère Attiret était déjà un peu accoutumé de voir ainsi renverser ses idées. Ces paroles de l'empereur ne le déconcertèrent pas; il pria au contraire le peintre qui avait commencé la critique de son tableau, avant l'arrivée de Sa Majesté, de vouloir bien la continuer et de lui dire comment il devait la corriger.

"Très volontiers, lui dit le peintre, mais à condition que vous ne regarderez ce que je vous dirai que comme un trait d'amitié de ma part. La remarque que je vous ai faite tantôt vous paraît une bagatelle; à la bonne heure! vous n'en jugerez pas tout à fait ainsi dans la suite. Voici quelque chose de plus essentiel. Les principaux objets qui figurent dans votre tableau sont des femmes habillées à la chinoise. Parmi ces femmes il y a des maîtresses et des suivantes. Vous avez cru les distinguer assez, les unes des autres par l'habillement, la coiffure, le plus ou le moins de majesté dans l'attitude, et peut-être par bien d'autres petites différences dont nous ne sommes pas au fait ou que nous ne comprenons pas; mais vous avez oublié les différences essentielles, celles qui constituent pour ainsi dire l'état des personnes et qui font dire au premier coup d'œil: voilà des maîtresses; voilà des suivantes; voilà des dames; voilà des femmes de service ou de travail⁽⁷¹⁾. Or ces différences, caractéristiques quant à la forme, consistent principalement dans les mains.

Ne trouvez pas mauvais que j'entre avec vous dans quelques détails sur cela; vous êtes étranger et il est très probable que de longtemps vous ne verrez des dames chinoises, si cependant vous en voyez jamais; car il n'en est pas ici comme dans votre précieux royaume, où j'ai ouï dire que les femmes

(71) Dans le *T'oung Pao*, t. 33, 1937, p. 14-90, Victoria CONTAG a publié *Das Mallehrbuch für Personen-Malerei des Chieh Tzu Yüan* (avec 37 gravures et une note de PELLIOT). Cette partie de l'encyclopédie chinoise n'a paru qu'en 1818: cf. CHAVANNES, dans le *Journal Asiatique*, 1918, t. I, p. 321-329.

pouvaient voir indifféremment toutes sortes de personnes et être vues par d'autres hommes que leurs maris, sans que cela choque vos mœurs. Ce qu'il vous serait très difficile d'observer par vous-même, je vais vous le dire en peu de mots. Les mains d'une femme de qualité, ou de toute autre qui peut avoir sous ses ordres des esclaves ou des domestiques pour la servir, sont toujours d'un beau rouge; si ce n'est naturellement, c'est du moins par artifice. Les doigts sont de même couleur; ils sont minces, arrondis et se terminent en pointe; ils sont, outre cela, toujours armés de longs ongles qui sont arqués dans leur largeur, rouges sur la partie qui couvre le doigt et de couleur de perle sur tout le reste. Leur longueur n'est pas indifféremment la même; la longueur des ongles du pouce et du petit doigt l'emporte considérablement sur la longueur de tous les autres. De là vient qu'ils sont pour l'ordinaire revêtus d'ongles artificiels d'or ou d'argent, pour les préserver des accidents fâcheux auxquels ils seraient exposés sans cette précaution. Il est bon que vous soyez instruit de tout cela; car un peintre qui, dans un tableau, représenterait par exemple une dame chinoise travaillant à quelque petit ouvrage de main ou ayant quelques petits enfants folâtrant autour d'elle, ce peintre ferait une faute si, en donnant à cette dame des ongles de la longueur requise, il ne les lui revêtait pas en même temps de l'étui dont je viens de parler. Nos dames ont la prudence de ne pas exposer mal à propos un de leurs plus beaux ornements; elles savent ce qu'il en coûte de temps et de patience pour parvenir à avoir des ongles d'un bon pouce de long et bien façonnés. Elles ne doivent pas paraître moins prévoyantes en peinture qu'elles ne le sont dans la réalité.

Mais ce n'est presque rien que tout cela en comparaison de ce qu'il me reste à vous dire. Les airs de tête que vous avez donnés à ces prétendues Chinoises sont totalement manqués; ces yeux vifs et brillants, ces joues vermeilles, cette physionomie hardie, ces bras qu'on voit presque jusqu'aux coudes, ce cou découvert jusqu'à la naissance de la gorge, tout cela n'est de mise parmi nous que lorsque nous peignons des femmes d'une vertu médiocre ou des jeunes filles avant l'âge de puberté. La modestie, la timidité, la douceur sont les principales des qualités extérieures que nous exigeons en général dans les personnes du sexe; ce n'est qu'en les possédant qu'elles peuvent nous plaire. Elles le savent très bien et elles en sont si convaincues, qu'elles emploient tout leur art pour se procurer, au moins en apparence, ce que la nature leur a quelquefois refusé de ce côté-là. Ainsi ne pas leur donner en peinture un air de modestie, de timidité et de douceur, c'est

manquer de les peindre au naturel et avec la décence qui leur convient; c'est pêcher contre la coutume, et ce défaut n'est pas moins ridicule à nos yeux que le serait une contenance de petit-maître dans un magistrat qu'on peindrait exerçant actuellement les devoirs de sa charge.

Voulez-vous, ajouta-t-il, que l'empereur goûte votre tableau? Couvrez-moi le cou de ces femmes jusqu'au menton et leurs bras jusqu'aux poignets; un collet et de longues manches vous tireront d'affaire pour le présent; adoucissez le coloris de ces visages; affaiblissez-en l'éclat par des demi-teintes qui n'en laissent presque point voir de rouge; car nous avons pour maxime qu'une femme qui a la face enluminée est adonnée au vin. Que cela soit vrai ou non, n'importe, nous l'avons toujours ouï dire; ainsi nous le disons nous-mêmes à notre tour, et il paraît que tout le monde en est persuadé comme d'une vérité constante. De là vient que celles de nos dames qui ont le teint un peu haut en couleur prennent autant de soin de le masquer qu'elles en prendraient pour cacher une difformité réelle; elles poussent même les choses si loin qu'elles préfèrent, dans le fard dont elles font usage, la couleur de la craie à celle du vermillon⁽⁷²⁾.

Au surplus, dit-il en finissant, les remarques que je viens de faire n'ont lieu que pour les femmes chinoises, et je n'ai pris sur moi de vous les communiquer sans détour que pour vous instruire d'un point essentiel de notre coutume, dont vous n'aurez peut-être jamais occasion de vous mettre au fait par vous-même. D'ailleurs, l'ordre de l'empereur est formel: il faut que vous corrigiez vous-même votre tableau ou que vous permettiez qu'on le corrige pour vous. Vous serez un peu plus à l'aise quand vous aurez occasion de peindre des femmes d'autre nation, même des femmes tatars [mandchoues]; car quoique les femmes des Tatars [Mandchous] soient depuis longtemps à la Chine, dont ils sont aujourd'hui les maîtres, elles n'ont pas encore adopté en entier toutes les mœurs chinoises; cela viendra petit à petit. Pour ce qui est des autres choses qui sont de goût parmi nous, l'expérience vous apprendra insensiblement à vous y conformer; en attendant, je me ferai un vrai plaisir de vous communiquer mes faibles

(72) Cette leçon de peinture, donnée par un artiste chinois, pourrait prendre place dans l'anthologie d'Osvald SIREN, *The Chinese on the Art of Painting*, Pékin, 1936. Celui-ci a donné dans le *T'oung Pao* t. 34, 1938, p. 153-164 *An Important Treatise on Painting from the Beginning of XVIIIth Century*, (Wang Yü 萬 萬 dans son 東 莊 論 煙 1744).

lumières sur tout ce que je dois savoir et que vous ne pouvez pas deviner."

Le Frère Attiret qui avait écouté, sans l'interrompre, tout ce que le peintre chinois avait bien voulu lui dire, resta, de son propre aveu, comme un homme pétrifié. Il avait les yeux fixés sur son tableau, qu'il lui coûtait infiniment de ne pas laisser tel qu'il était, car les corrections qu'on exigeait qu'il fit ne tendaient à rien moins, selon lui, qu'à le gâter entièrement. Mais enfin, il n'y avait point à reculer, il fallait qu'il obéît de bonne grâce ou qu'il se discréditât auprès de l'empereur. Il prit le seul parti qu'il y avait à prendre, et il le prit en galant homme. Il remercia avec des démonstrations de reconnaissance celui dont il n'avait écouté qu'avec peine les avis et, en lui mettant le pinceau à la main, il le pria de vouloir bien ébaucher lui-même ce qu'il croyait nécessaire pour rendre son ouvrage digne d'être regardé par Sa Majesté et conforme au goût général de la nation.

Succès à la capitale

Cette docilité, forcée mais témoignée à propos, lui valut l'approbation de l'empereur⁽⁷³⁾ et lui gagna sans retour le cœur et l'estime de tous les autres. Dès lors, ceux mêmes dont il obscurcissait le mérite et qui ne croyaient voir en lui qu'un intrus, capable de nuire à leur réputation et à leur fortune, étouffèrent dans son principe tout ce qu'une aveugle préven-

(73) "On me croit bien récompensé parce que je vois l'Empereur tous les jours. C'est à peu près toute ma paie, si vous en exceptez quelques petits présents en soie qui viennent rarement; aussi n'est-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Etre à la chaîne d'un soleil à l'autre, avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu, ne peindre presque rien de son goût et de son génie, avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer: tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'Empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'Empereur.... Il m'a fallu oublier tout ce que j'avais appris, et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation." (ATTIRET à M. d'Assaut, 1^{er} novembre 1743).

tion ou une basse jalousie aurait pu leur inspirer contre un artiste d'un pays différent du leur. Ils furent les plus ardents à le faire valoir et à lui prodiguer des éloges; ils ne le regardèrent plus que comme un très habile homme, à la perfection duquel ils pouvaient concourir en même temps qu'ils pourraient eux-mêmes se perfectionner, en recevant ses instructions. Et parce qu'il voulut bien, tout habile qu'il était, les reconnaître pour ses maîtres dans les petites choses qui sont de convenance au pays et aux mœurs chinoises, ils ne dédaignèrent pas à leur tour, tout habiles qu'ils se croyaient aussi, de se déclarer ses disciples pour tout ce qui constitue essentiellement l'art⁽⁷⁴⁾.

En s'éclairant ainsi réciproquement, ils eurent, pendant une longue suite d'années, le précieux avantage de concourir, sans rivalité et dans une douce paix, à l'entière satisfaction du grand maître au service duquel il avaient consacré leurs talents et leurs travaux. Les peintres chinois apprirent du Frère Attiret à ne plus estropier leurs figures, à les peindre dans l'exactitude des proportions qui leur conviennent; en un mot, à représenter des hommes et non pas des magots⁽⁷⁵⁾. Le Frère Attiret apprit des peintres chinois à donner à ses paysages cette agréable simplicité, cette variété merveilleuse et ce naturel charmant qui transporte l'âme en fascinant les yeux⁽⁷⁶⁾.

(74) GILES, *History of Chinese Pictorial Art*, 1928, p. 198: "*Chang Keng* 張庚 (Mi-ch'ieh 彌伽), appelé aussi *Po-chü ts'un Sang-ché* 日學村桑者 (1685-?, dans son *Kuo Ch'ao Hua Cheng Lu* 國朝畫徵錄 a inséré un exposé de la peinture européenne (cf. WALEY, *Index of Chinese Artists* p. 3). M. CH'EN YUAN le cite à propos du Père da Cunha (*Ou Yü-chan* 吳漁山) qui n'en était pas très estimé (*Monumenta Serica*, t. 3, 1938, p. 139, 143 note 1).

(75) Sur ces "magots", on peut lire CORDIER, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, 1910, p. 61-81.

(76) Tous les critiques d'art du XVIII^e siècle ne partagèrent pas l'admiration enthousiaste du P. Amiot à l'égard du Frère Attiret, ainsi en 1769 le marquis de Marigny: "à dire vrai, (ses dessins des Conquêtes de la Chine) étant faits dans le goût chinois (sont) plus remarquables par la singularité de ce qu'ils représentent que par la beauté", et le graveur Cochin le jugeait (11 janvier 1770) "médiocre dessinateur" (PELLIOT, dans le *T'oung Pao*, t. 20, 1921, p. 206-207).

Un des principaux effets de cette bonne intelligence fut la révolution qui se fit dans la peinture. Elle prit une nouvelle forme à la cour et dans la capitale⁽⁷⁷⁾.

Le goût du prince pour ce bel art fit d'abord naître celui des courtisans, et celui des courtisans se communiqua bientôt à la ville. Les artistes se multiplièrent, parce que leurs ouvrages furent recherchés. Deux écoles s'élevèrent et acquirent de la célébrité; leurs fondateurs, je veux dire les Frères Castiglione et Attiret, eurent de bons élèves, qui en formèrent eux-mêmes d'autres, et ceux-ci en formeront probablement à leur tour qui, dans la suite, pourront peut-être donner à la Chine des Carraches ou des Titians, des Michel-Ange ou des Raphaël⁽⁷⁸⁾.

En attendant cet heureux temps, les peintres d'aujourd'hui ont des modèles à étudier dans les ouvrages qui leur ont été laissés, dans ceux en particulier qui sont sortis du pinceau du Frère Attiret. Ce serait ici le lieu de vous en faire un catalogue raisonné⁽⁷⁹⁾ mais, outre que ce détail me mènerait trop loin, il serait très difficile pour moi et peut-être très ennuyeux pour vous, car la plupart des sujets qu'il a traités, surtout au palais, étant des sujets chinois, il faudrait, pour les rendre intelligibles à des Européens, qu'ils fussent accompagnés de longues explications, auxquelles il faudrait encore ajouter des commentaires; c'en serait trop pour une simple lettre. Je me contenterai donc de vous parler en général de quelques-uns de ceux qui m'ont le plus frappé et dont l'explication n'est pas tout à fait hors de ma portée.

Quelques-uns des ouvrages religieux du Frère Attiret

Le premier est un tableau d'autel, représentant un Ange qui montre le ciel à un jeune enfant dont Dieu l'a constitué le gardien et le pro-

(77) Ici encore, les expressions du P. Amiot paraissent forcées; néanmoins elles serviront à préciser REAU, *Histoire de l'expansion de l'Art français moderne*, 1924, p. 396-400: Le goût français en Chine.

(78) Tandis qu'on connaît assez bien les élèves du F. Castiglione (par exemple une courte liste en est donnée par MALONE, *The Peking Summer Palace*, p. 62), on ne sait rien de ceux du F. Attiret.

(79) Rien de ce genre n'a jamais été fait pour le F. Attiret.

recteur⁽⁸⁰⁾. Tout est grand, tout est noble, tout est majestueux dans ce tableau; mais d'une grandeur, d'une majesté, d'une noblesse qui n'ont rien que de doux, que d'attrayant, que de tendre. L'ange et l'enfant sont habillés avec toute la décence chinoise.

La légèreté et la transparence des couleurs qui entrent dans la draperie du premier; le choix des étoffes, l'élégance des ornements, la disposition des plis, l'attitude du corps, son air de tête, tout ce qui le constitue présente quelque chose d'aérien, qui le ferait reconnaître pour ce qu'il est quand même on ne lui verrait pas les attributs qui le désignent et avec lesquels on peint pour l'ordinaire les esprits célestes.

Ses pieds sont encore cachés dans l'épaisseur du nuage qui vient de s'ouvrir pour le rendre visible, et ses ailes sont déjà presque à demi rabattues; il appuie sa main droite sur l'épaule de l'enfant qu'il semble par là mettre plus particulièrement sous sa protection, et de la main gauche il lui montre le ciel qui est entr'ouvert dans une partie pour laisser voir un échantillon de la gloire dont on y jouit. Ses yeux sont tournés vers l'enfant, qu'il regarde avec un air de bonté et d'affection qui doit lui attirer toute sa confiance.

Autant que j'en puis juger, il me semble que cette principale figure ne pouvait être contrastée plus naturellement et en même temps avec plus d'art, pour la rendre plus susceptible du développement de toutes ses proportions, qui sont d'une élégance et d'un fini auquel il n'y a rien à ajouter. L'enfant paraît être âgé de sept à huit ans; il est peint en entier dans le costume du pays. C'est un véritable enfant chinois; mais un enfant chinois du plus beau sang. Son corps est à demi penché sur l'ange; il a les deux mains jointes, la tête levée et fixée vers l'endroit qui lui est indiqué et qui semble déjà faire l'unique objet de ses vœux. De ce même endroit part un rayon de lumière dont l'éclat semble passer au travers de l'ange, pour rejaillir jusque sur l'enfant, qui en paraît lui-même pénétré. Sa carnation fraîche, vive, brillante et animée; la douce satisfaction dont son cœur est

(80) MALE, *L'Art religieux après le concile de Trente*, 1932, p. 304-307: le progrès de la dévotion à l'Ange gardien depuis le XVI^e siècle et son influence sur l'iconographie catholique en réaction contre le protestantisme.

rempli et qui perce au dehors pour embellir sa physionomie; la candeur, l'innocence et toutes les grâces enfantines qui éclatent à la fois sur sa petite personne, ravissent le spectateur et lui font trouver, dans cet aimable enfant, toutes les qualités qui doivent le rendre cher à Dieu et aux hommes.

Mais l'ennemi du genre humain ne saurait voir un pareil objet sans en frémir de rage.⁽⁸¹⁾ Dans un coin du tableau où il est jeté, Satan, dont le corps est à demi plongé dans les flammes noirâtres du séjour infernal, mord le serpent de l'envie qu'il tient à deux mains et qui fait des efforts inutiles pour s'élancer sur une proie qui est hors des atteintes de son poison. Au reste, ce Satan n'est rien moins là qu'un personnage inutile: outre qu'il est de l'essence du sujet, il sert merveilleusement à faire éclater le bon ton de lumière qui règne dans tout le reste, et à en relever les principales beautés.

Je vous avoue, Monsieur, que de tous les tableaux que j'ai vus, il n'y en a aucun qui ait fait sur moi une impression aussi délicieuse. Quand je jette les yeux sur l'ange, à son air grand, noble, majestueux et bon, je le reconnais avec joie pour un envoyé bienfaisant de l'Etre suprême; je sens naître dans mon cœur le respect et la confiance. Quand je fixe mes regards sur l'enfant, je m'intéresse à lui, je l'aime, je m'attendris, je voudrais lui témoigner ma chaste bienveillance par les marques affectueuses qu'un tendre père prodigue à un fils chéri. Je ne crains pas de le dire, l'Albane, le gracieux Albane ne dédaignerait pas de donner pour pendant à quelqu'un de ses meilleurs ouvrages cet agréable tableau du Frère Attiret.⁽⁸²⁾ Notre maison française conserve ce trésor; il est placé dans la chapelle où

(81) "Parfois la scène prend un caractère dramatique et l'on voit l'ange protéger l'enfant contre le démon qui s'approche sournoisement" (MALE, *ib.*, p. 308).

(82) Non moins célèbre et non moins imité que le Guide, l'Albane aurait continué Corrège et annoncé Proud'hon. Né en 1578 à Bologne, mort à Rome en octobre 1660, il est le peintre de la félicité paisible dans un large décor d'arbres, de champs, de montagnes lointaines et de rivières, mais tout cela dégénère souvent en "sucreries fondantes" dont les musées d'Europe constituèrent jadis des réserves (MICHEL, *Histoire de l'Art*, t. 6, p. 80-84).

les jeunes néophytes tatars [mandchous] et chinois viennent se former aux exercices de notre sainte religion.⁽⁸³⁾

Un second tableau d'autel, non moins estimable à certains égards que ce premier, mais dont les beautés sont d'un autre genre, est un *Saint Augustin*, revêtu de ses habits pontificaux, tenant une plume à la main, devant une table sur laquelle est une feuille de papier écrite à demi; il est dans l'attitude d'un homme qui est attentif à ce que rien ne lui échappe de ce que le Saint-Esprit, dont il semble implorer le secours, va lui dicter. On reconnaît à la douceur de ses traits et à cet air d'aménité qui règne sur toute sa physionomie, l'auteur de la *Cité de Dieu* et de tant d'excellents écrits, qui ne le font pas moins aimer qu'admirer de ceux qui se procurent l'avantage de les lire. Ce *Saint Augustin*, peint par le Frère Attiret à la prière d'un religieux Augustin, missionnaire de la Propagande et horloger de l'empereur⁽⁸⁴⁾, est placé dans une des chapelles de la petite église⁽⁸⁵⁾ qui est sous la direction des propagandistes à Pékin.

Un autre tableau dont je dois vous parler ici, quoiqu'il ne soit pas peint à l'huile comme les deux autres, est peut-être celui de tous dans lequel notre artiste a le mieux développé son génie. On le lui demanda pour

(83) Ce motif de l'Ange gardien est encore l'un des trois ou quatre préférés dans les églises ou chapelles catholiques d'aujourd'hui en Chine. Le médiocre tableau, signalé sous le nom de l'école de Castiglione dans *l'Illustrazione vaticana* (t. 9, n°7, juillet 1938, p. 330), pourrait aussi bien provenir d'un disciple d'Attiret. Le P. François Bourgeois s'exprimait (15 octobre 1769) d'une manière aussi enthousiaste que le P. Amiot sur le talent du F. Attiret: "Ses belles peintures sont dans des palais où il n'est permis à personne d'entrer. Je n'en ai vu qu'une de lui, c'est le tableau de l'Ange gardien qui est dans la chapelle des jeunes néophytes. Non, on ne se lasse pas de le regarder et, si je m'en croyais, j'en ferais ici la description."

(84) "Les Ermites de Saint Augustin ou, comme on les appelait simplement, d'ordinaire, les Augustins, voulaient que leur fondateur fût Saint Augustin lui-même, ... (ils le) représentèrent en moine de leur Ordre. Il était pourtant difficile de ne pas donner à l'évêque les insignes de sa haute dignité." (MALE, ib., p. 454-460).

(85) Elles étaient appelées le *Si-t'ang* parce que située à l'Ouest par rapport aux trois autres églises catholiques de la Cité tartare.

l'exposer dans une congrégation⁽⁸⁶⁾ érigée dans notre maison française en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus⁽⁸⁷⁾, et où il y a indulgence pour les morts. On voulait qu'il désignât en même temps et l'objet du culte et le fruit particulier qu'on se proposait d'en retirer. Vous jugerez, Monsieur, par ce que je vais dire, si le Frère Attiret a bien traité son sujet.⁽⁸⁸⁾

Une gloire des plus brillantes occupe la partie supérieure du tableau; au milieu de cette gloire, on voit un *Sacré Cœur de Jésus*, surmonté d'une croix et environné de plusieurs groupes de têtes d'anges, qui paraissent plus ou moins enfoncés et qui se présentent les uns de face, les autres de profil et le plus grand nombre en trois quarts⁽⁸⁹⁾. Elles n'ont point cet air de famille qu'on ne remarque que trop souvent dans les ouvrages mêmes des grands maîtres: quoique dans les groupes on distingue clairement une dizaine de têtes environ, aucun trait de ressemblance n'en décèle la parenté.

Du Sacré Cœur de Jésus, symbole de l'amour dont un Dieu fait homme a brûlé pour les hommes, s'échappent des gouttes de sang de différentes formes et de différentes grosseurs. Elles tombent jusque sur le devant du tableau où est représenté le lieu d'expiation, dans lequel les saints personnages qui y sont détenus achèvent de se purifier du reste des souillures qu'ils ont contractées lorsqu'ils étaient encore au nombre des vivants. Au

(86) Au Pét'ang, on vient encore de retrouver une bannière peinte pour une des confréries de cette époque, celle du Saint Sacrement.

(87) La dévotion au Sacré Cœur de Jésus se développa extraordinairement vite en Chine. Le premier livre français sur cette dévotion parut en 1689 et Sainte Marguerite-Marie mourut en 1690. Dès 1698, le P. Charles de Broissia (frère du protecteur du F. Attiret) avait apporté à Macao l'ouvrage et ses confrères, dit-on, l'y traduisirent en portugais aussitôt. L'église élevée par le P. Hinderer à Hangtcheou fut l'une des premières, sinon la première, consacrée au Sacré-Cœur.

(88) "Rien n'était moins favorable à l'art," dit MALE (p. VI) du culte de "l'intérieur de Jésus-Christ" si apparenté avec celui du Sacré-Cœur.

(89) Le 1^{er} novembre 1741, de Pékin, le P. Fridelli envoyait à un jésuite d'Europe une image du Sacré-Cœur, peinte par le F. Castiglione, en le priant de la faire graver à Vienne ou Augsbourg (*Welt-Bott*, t. 5, n° 674, p. 39); ne serait-ce pas le prototype du tableau reproduit par M. Sepp SCHULLER dans *Ein Altchinesisches Herz-Jesu-Bild (Die Katholischen Missionen)*, t. 65, 1937, p. 228-229)?

travers du feu qui les pénètre, leurs airs de tête y sont si bien marqués qu'ils font distinguer l'âge, le sexe et les différents degrés de souffrances dont ils sont respectivement affectés. On y voit leur parfaite résignation au milieu de leurs peines; on reconnaît le motif qui les leur rend supportables, et l'on sent que c'est l'espérance d'en être bientôt délivrés qui les anime et les soutient. Ce que j'y trouve de plus singulier, c'est que, pour peu que l'imagination s'échauffe, on croit y découvrir aussi le genre de faute qui leur a attiré ce châtement.

Outre ces personnages, qui sont, si je ne me trompe, au nombre de dix, il y en a deux autres qui, déjà purifiés par l'application des mérites de Jésus-Christ que désigne le précieux sang dont quelques gouttes les effleurent encore, s'élancent du milieu des flammes vers le séjour des bienheureux⁽⁹⁰⁾. Leurs corps tiennent un milieu entre l'état de gloire et celui dont ils viennent de se dépouiller; quelques ondulations d'un feu déjà blanchi les atteignent à peine. Deux grands anges, peints en raccourci, sortent à mi-corps du sein de la gloire et tendent les bras à ceux qui vont être délivrés. Ces quatre figures, qui occupent le milieu du tableau, renferment à elles seules les plus grandes beautés de la peinture. Elles servent de tempérament entre les couleurs fortes et les couleurs légères et transparentes des deux extrémités; elles les lient les unes aux autres et il en résulte un ensemble qui ravit l'âme par la douce illusion des yeux.

Un des regrets du Frère Attiret était de n'avoir pas peint à l'huile un tableau qu'il mettait au rang de ses meilleurs ouvrages, "mais, disait-il, il m'a fallu le peindre à la hâte, pour donner quelque chose à l'empressement de celui qui me le demandait. Ce n'est qu'une espèce de croquis, cependant il faut le laisser tel qu'il est; je le gâterais à coup sûr si je le retouchais. Il y règne une certaine liberté de pinceau et quelques licences que je ne pourrais m'empêcher de corriger, si je travaillais d'après le froid de la réflexion."

Je n'entrerais point dans le détail des petits tableaux de dévotion qui ne sont que le fruit des moments que sa piété dérobaient, par intervalles, à

(90) "C'est seulement à la fin du Moyen Âge... que l'on voit représenter le Purgatoire... Il n'entre vraiment dans l'art que dans les dernières années du XVI^e siècle... (Les) innombrables tableaux, où le Purgatoire est affirmé, sont nés des négations du protestantisme" MALE, *ib.*, p. 60-65).

ses occupations ordinaires.⁽⁹¹⁾ Il les peignit pour l'embellissement des oratoires particuliers de quelques amis ou pour servir à la pompe funèbre des missionnaires quand, après qu'ils ont cessé de vivre, on porte leur corps au tombeau. Pour le dire en passant, cette pompe funèbre est la seule cérémonie où il nous soit permis de montrer avec appareil aux yeux de toute la ville ces vénérables trophées de notre sainte religion.⁽⁹²⁾

Je puis assurer que, si jamais le Frère Attiret a travaillé d'affection, c'est quand il a peint les petits tableaux dont je parle. "Je suis à mon aise, disait-il, lorsque j'exerce mon pinceau sur quelque sujet saint. C'est du moins un léger tribut que je paie à mon état, dans ce pays infidèle et au milieu de la cour profane où je suis obligé de couler la plus grande partie de mes jours." Ce tribut multiplié ne laisserait pas de me fournir de quoi faire une longue liste, si mon objet était de faire mention de tout. Je désignerais en particulier un *Ecce Homo* et plusieurs *Mystères de Notre-Seigneur*; une *Conception*⁽⁹³⁾ et presque tous les *Mystères de la sainte Vierge*; un *Saint Michel* sur le point de percer avec une lance Satan qu'il tient renversé sous ses pieds⁽⁹⁴⁾; un *Saint Gilles dans son ermitage*.

Je n'oublierai pas un *Saint Jean-François Régis*,⁽⁹⁵⁾ qu'il a ajouté au grand tableau qui est au fond de notre église derrière le maître-autel. Dans ce tableau, peint au commencement de ce siècle par [l'Italien]

(91) PFISTER, p. 792, note 1, signale un *Saint Ignace de Loyola* qui aurait été reproduit en réduction par la maison Kaulen à München-Gladbach.

(92) Dans une chrétienté de la mission de Sienhsien est conservé tout un matériel de ces "pompes funèbres" qui semble bien avoir été confectionné pour les princes Sounou, c'est-à-dire probablement du temps du Frère Castiglione.

(93) "La Vierge semble plus céleste encore, quand elle apparaît "avant les abîmes", entourée seulement de quelques anges. C'est ainsi que les Espagnols la représentent d'ordinaire. Ils avaient reçu d'Italie cette Vierge aux mains jointes, debout sur les nuages ou sur le croissant de la lune; mais ils y mirent une profondeur de passion qu'on ne trouve pas ailleurs" (MALE, *ib.*, p. 47).

(94) "Le Satan de Guido Reni, que foule aux pieds un bel archange imité de Raphaël" (MALE, *ib.*, p. 236).

(95) Lors des fêtes de la canonisation à Pékin, le Lazariste Pedrini prononça le panégyrique du saint (*Bulletin Catholique de Pékin*, 1942 p. 683).

Girardini⁽⁹⁶⁾, sont représentés les saints de notre Compagnie, chacun par les attributs qui leur sont propres. Ils sont debout et semblent attendre que le Sauveur du monde, vers lequel ils ont les yeux tournés et qui est sur un trône de nuages dans l'éclat d'une douce majesté, veuille bien leur assigner ce qu'ils doivent faire pour l'accomplissement de sa sainte volonté et l'ac-

- (96) THIEME, *Allgemeine Lexikon der Bildende Künstler*, t., 13, p. 523-524: Giovanni Gherardini, né à Modène le 17 février 1654, fut élève de Ang. M. Colonna à Bologne et il l'aida à décorer S. Biagio à Bologne. Avec Giovanni Pizzoli il peignit, à Bologne encore, l'église S. Maria di Boyo et l'escalier du palais Fantuzzi. L'autel de S. Maria de Grazia, à Modène, est aussi son œuvre. L'école bolonaise d'alors hésitait entre les influences diverses, et parfois contradictoires, du Guide et du Guerchin (MICHEL, *Histoire de l'Art*, t. 6, p. 93). Ce fut en 1684 que Gherardini fut appelé en France par le duc de Nevers et il décora (probablement avec G. B. Sabatini) l'église des Jésuites de Nevers; on y admire sa science de la perspective plus que son art du dessin ou du coloris. A Paris, il décora la Bibliothèque du Collège Louis le Grand (et probablement il peignit la grande Madone de l'escalier avec les quatre Vertus cardinales). Il avait été précédé en Chine par un autre Italien, Christophe Fiori (FERGUSON, *Painters among Catholic Missionaries and their Helpers in Peking*, dans *Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society*, t. 65, 1934, p. 24) sur lequel on ne sait presque rien (son nom chinois serait Fei 裴 et il serait reparti de Pékin en 1705 ("rien de son œuvre n'a survécu, on ne sait s'il travailla au Palais, mais c'est probable"). Gherardini, parti avec le P. Bouvet sur "l'Amphitrite" en 1699, quitta Pékin en juillet 1704 pour rentrer à Bourges où il mourut, dit-on, en 1723 (PELLIOT, *Le Premier Voyage de l'Amphitrite en Chine*, tiré à part du *Journal des Savants*, 1930, p. 57-63). Son nom chinois serait Nien 年. Lors du tremblement de terre à Pékin (30 septembre 1730), la décoration de l'église de la Mission française fut très endommagée: "Le plafond peint par le célèbre M. Gherardini, peintre italien, est tombé en partie" (P. Chalié, dans la Préface au 20^{me} recueil des *Lettres édifiantes*, 1731, p. XV-XVI). De son œuvre, rien n'a subsisté à moins qu'on ne doive lui attribuer le tableau qui vient d'être reproduit par Il Marco Polo.

croissement de sa plus grande gloire. Saint Régis n'avait pas encore reçu les honneurs de la canonisation lorsque le tableau fut fait. Tous les saints de notre Compagnie y étaient exposés à la vénération publique. Le Frère Attiret, arrivé à Pékin, rendit justice à Girardini, en donnant à son ouvrage l'éloge qu'il mérite; mais il dit, en même temps, qu'il y manquait un personnage essentiel, et que ce personnage pouvait être ajouté sans inconvénient. Il demanda qu'il lui fût permis, pour l'honneur de la nation auprès des chrétiens chinois, de mettre un Français entre trois Espagnols, un Polonais et un Italien, c'est-à-dire de joindre saint Régis aux saints Ignace, Xavier, Borgia, Stanislas et Louis de Gonzague. On n'hésita point à lui accorder cette permission; on le laissa faire ce qu'il voulait; et l'apôtre des Cévennes, revêtu de son surplis, tenant un crucifix à la main, parut au milieu de ses confrères, tel qu'on se le représente, annonçant aux peuples les sublimes vérités dont il était pénétré. La place qu'il occupe dans le tableau est si bien choisie que non seulement il n'en altère point l'ordonnance, mais qu'il en constate la justesse et en relève les beautés. C'est un diamant habilement enchâssé dans de l'or.

Portraits divers

Si le Frère Attiret, en exerçant de temps en temps son pinceau sur des sujets propres à nourrir sa piété, a satisfait son goût particulier et la plus chère de ses inclinations depuis qu'il avait embrassé l'état religieux, en peignant à l'huile plus de deux cents portraits de personnes de divers âges, de différentes nations, d'états différents⁽⁹⁷⁾, il a développé le moins équivoque des talents, satisfait le goût général et enlevé tous les suffrages. Mantchoux, Mongols, Tatares, Chinois, hommes, femmes, enfants, empereurs, princes, magistrats, guerriers, tels sont les modèles vivants d'après lesquels il a travaillé. Dans ce grand nombre de portraits, il y en a dix ou douze qui sont de grandeur naturelle et avec tous les ornements du cérémonial.

- (97) "Nous avons un beau portrait de lui (le P. Parrenin) fait par le F. Attiret; les Chinois le voient toujours avec enthousiasme" (Notes de M. Lamiot, dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, 2^{de} édition, p. 609).

Je me souviens, en particulier, de celui de l'empereur,⁽⁹⁸⁾ de celui d'un patriarche Lama venu à la cour avec un prince mongol,⁽⁹⁹⁾ de celui du cinquième Regulo, frère unique de Sa Majesté⁽¹⁰⁰⁾, et de la princesse.

Je ne vous nomme que ceux-là, parce que je les ai vus et que j'en ai été charmé. Pour ce qui est des portraits à mi-corps, il en a fait sur toutes les mesures, à la volonté de ceux qui les lui demandaient.

(98) Ne serait-ce pas le portrait anonyme reproduit par ADAM, *Yuan Ming Yuan*, après la p. 45?

(99) Sans doute en 1763 (ROCKHILL, *The Dalai Lamas of Lhasa and their Relations with the Manchu Emperors of China*, dans le *T'oung Pao*, t. 11, 1910; A. VON STAEL-HOLSTEIN, *The Emperor Ch'ien-Lung and the Larger Suramgamasutra* dans *Harvard Journal of Chinese Studies*, t. 1, 1936, p. 136-142).

(100) Hong-tcheou 弘晷, connu sous le titre de Houo-ts' Lin-wang 和親王 mort le 2 septembre 1770. La lettre du F. Attiret, datée du 1^{er} novembre 1743, nous permet de préciser un peu les indications sommaires du P. Amiot: "Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'Empereur, de sa femme, de quelques autres princes et princesses du sang, de quelques autres favoris et seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. Il m'a fallu oublier, pour ainsi dire, tout ce que j'avais appris, et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation; de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, rarement de la figure. Les portraits de l'Empereur et des Impératrices avaient été peints avant mon arrivée par un de nos Frères, nommé Castiglione, peintre italien et très habile avec qui je suis tous les jours. Tout ce que nous peignons est ordonné par l'Empereur. Nous faisons d'abord les dessins; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble. Que la correction soit bien ou mal, il en faut passer par là sans oser rien dire. Ici l'Empereur sait tout, ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, et peut-être le croit-il: toujours agit-il comme s'il en était persuadé."

Vous ne sauriez vous figurer, Monsieur, quelles difficultés immenses un artiste doit surmonter pour faire ici ce qui se fait ailleurs avec tant d'aisance. C'est assurément quelque chose de bien pénible et de bien dur que d'être obligé de peindre à la hâte, contre son goût, dans des lieux peu commodes, quelquefois obscurs, souvent trop éclairés, au milieu d'une foule de courtisans qui ont toujours quelque chose à dire ou au peintre pour détourner son attention, ou au modèle pour lui faire perdre sa contenance; mais c'est en quelque sorte être forcé à l'impossible que d'être obligé de peindre vite et longtemps; de peindre sans avoir ni couleurs propres, ni pinceaux préparés pour cela, faute d'avoir été prévenu sur ce qu'on devait faire; de peindre dans les circonstances d'une maladie imprévue qui, ôtant au corps ses forces, ôte à l'esprit toute sa vigueur; de peindre enfin lorsqu'on est le moins en état de le faire. Les Caraïbes et les Hurons n'oseraient, ce semble, rien exiger de pareil. C'est cependant chez le peuple qui se dit un des mieux policés de l'univers que cela se voit, et c'est par les ordres d'un très grand prince, d'un prince sage et éclairé que cela se pratique souvent ainsi⁽¹⁰¹⁾.

(101) En plus des lettres si souvent citées du Frère Attiret (Ch. WEISS en aurait publié dans le *Franco-Comtois* fév.-juin 1843) le 12 novembre 1741 et le 1^{er} novembre 1743 à M. Duchamp d'Assaut de Dôle, il y en eut d'autres comme en témoigne un billet adressé au même correspondant, de Haitien 海甸 (le gros bourg situé près du Palais d'Été où les Jésuites avaient une résidence) le 28 novembre 1753 (*Revue d'Extrême-Orient*, t. 3, 1885, p. 235-236): "Merci pour vos lettres. Je suis bien fâché que vous n'ayez pas reçu les longues et intéressantes lettres que je vous écrivis l'an passé; patience, elles sont souvent oubliées ou perdues à Canton... Il est probable que vous n'avez pas reçu ce que j'envoyai à Madame Dassaut en 1751, puisque vous ne m'en accusez point la réception. Notre Père Supérieur (alors le Père des Roberts) tient catalogue exact de tout ce qu'on envoie (le F. Attiret joint un "extrait de thé "tcha cao"). Lorsqu'il travaillait au Palais d'Été, il avait une salle spéciale près de l'entrée le Jou-i-koan 如意館 (PELLIOT, *T'oung Pao*, t. 20, 1921, p. 186) marqué n° 13 sur le Plan général qu'a reproduit ADAM, *Yuan Ming Yuan*, 1936 (en face de la page 1).

L'empereur est plein de bonté pour les étrangers qui sont avoués dans son empire, pour ceux surtout qui travaillent à son service. Il ne prétend rien exiger qui ne soit raisonnable, et il ne l'exige même qu'autant qu'ils voudront bien s'y prêter. Mais l'empereur n'est pas instruit de tout, et il n'est pas possible de l'en instruire: souvent, quand on pourrait lui faire savoir l'état des choses, celui où l'on se trouve et l'espèce d'impossibilité morale où l'on est de mettre à exécution ce qu'il commande, on doit se taire, soit pour ne pas exposer la fortune de quelqu'un de ceux qui approchent du trône, soit par une bienséance de cour contre laquelle on n'agit jamais sans les plus grands inconvénients. Les intentions les plus droites pouvant être mal interprétées, on se garde bien de les manifester; les excuses les plus légitimes pouvant être prises pour des prétextes, on n'en apporte aucune. On reçoit des ordres; on fait tous ses efforts pour les exécuter; on se sacrifie.

Quelques traits particuliers expliqueront ce que je viens de dire. Je les rappelle d'autant plus volontiers qu'ils vous feront connaître sur quel ton l'on est monté ici et qu'ils vous apprendront des anecdotes que vous ne serez pas fâché de savoir.

(à suivre)

LE TUNGSTENE, Minerai le plus important de la Chine par le Dr. L. FABEL (Péking)

Sommaire

- 1—Introduction historique.
 - 2—Caractères et usages techniques du tungstène.
 - 3—Le minerai de tungstène: concentration et raffinage.
 - 4—Production mondiale du tungstène.
 - 5—Les déchets comme autre source de tungstène.
 - 6—Conditions du Commerce du tungstène.
 - 7—Description sommaire de la distribution des minerais en Chine.
 - 8—Relation entre les gisements de tungstène en Chine et dans les pays avoisinants.
 - 9—Endroits où l'on exploite des mines de tungstène en Chine.
 - I Région du Nan-Ling.
 - II Région du Kwangtung du Sud et du Sud-Est.
 - III Plateau Kweichow-Yunnan.
 - IV Région frontière Hopeh-Jehol.
 - 10—Réserves de tungstène en Chine.
 - 11—Description de quelques régions importantes.
 - 12—Analyse du minerai de tungstène.
 - 13—Le tungstène et la politique en Chine.
 - 14—Prix du tungstène.
 - 15—Utilisation chinoise du minerai de tungstène.
 - 16—Production du tungstène en Chine.
 - 17—Exportations du tungstène et voies commerciales.
- Bibliographie et Annexes.